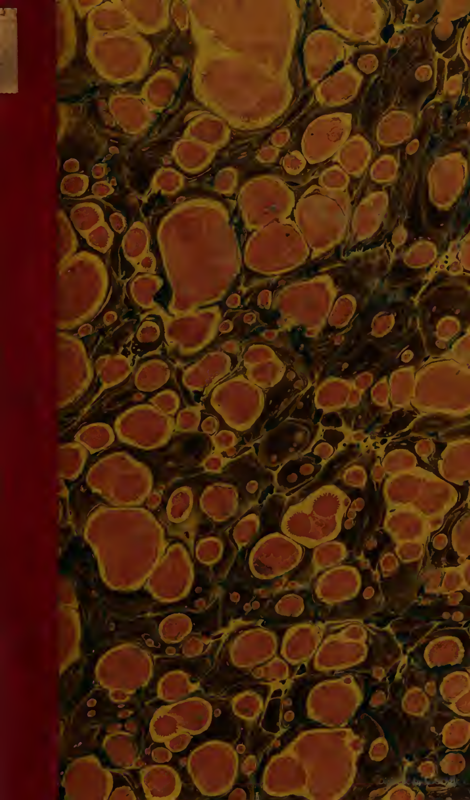


# OEUVRES

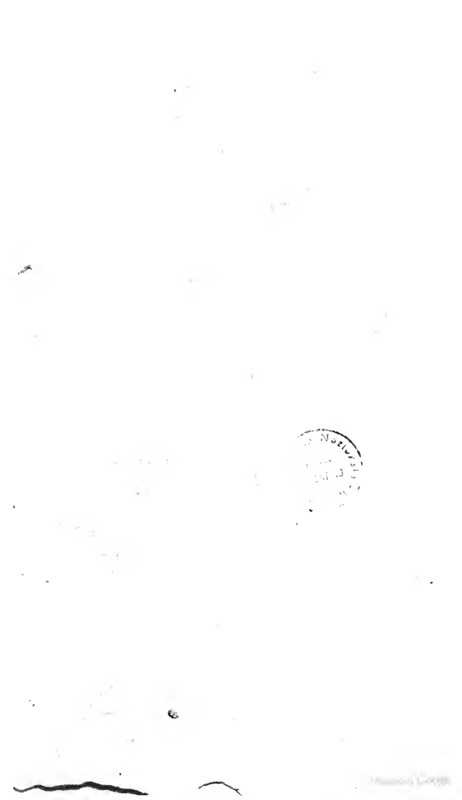
COMPLÈTES

# DE M^ME COTTIN.

# OEUVRES

COMPLÈTES

# DE M$^{ME}$ COTTIN.





*Amis compagnons de mes travaux, braves musulmans avec qui j'ai conquis Jérusalem, en voulez vous donc à ma vie ?*

I,

NE

ES

CHEZ CORBET, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, nº 63.
1820.



# ŒUVRES
## COMPLÈTES
# DE M^ME COTTIN,

SUIVIES

DU POÈME DE LA PRISE DE JÉRICHO ET D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR L'AUTEUR;

PRÉCÉDÉES

D'UN TABLEAU HISTORIQUE DES TROIS PREMIÈRES CROISADES,

PAR MICHAUD,
De l'Académie française.

NOUVELLE EDITION,
REVUE AVEC SOIN, ET ORNÉE DE DOUZE JOLIES GRAVURES.

TOME ONZIÈME.

A PARIS,
CHEZ CORBET, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, nº 63.
1820.





# MATHILDE.

## CHAPITRE XXVI.

En rentrant au Caire, Malek Adhel ne va point gémir dans les lieux où Mathilde n'est plus; ce n'est pas à la pleurer qu'il songe, c'est à la rejoindre : le monde n'a pas assez d'obstacles pour l'empêcher de ressaisir le bonheur qui vient de lui échapper : car les événements passent, mais quand la volonté demeure ferme et invariable, elle finit toujours par en trouver un favorable. Avec cette pensée, il a recouvré toutes ses forces, ses yeux éteints toutes leurs flammes, et le héros a repris possession de lui-même. Cependant, tout fidèle qu'il est demeuré à son frère, il ne veut point se laisser traîner en esclave de-

vant lui; sa grande ame peut se plier à une soumission volontaire, mais elle se révolte contre une soumission forcée, et c'est par d'autres preuves qu'il veut convaincre Saladin de sa fidélité. Il dit un mot, et aussitôt ses troupes éparses se réunissent autour de la ville; des fossés se creusent, des murs s'élèvent, des retranchements se forment de toutes parts; car si le prince est décidé à se défendre contre Metchoub, il ne voudrait point l'attaquer. Jamais mortel n'eut mieux que lui toutes les qualités qui font l'homme de guerre : à une bouillante valeur, il joint une prudence consommée; tout en combattant comme un soldat, il se souvient qu'il est chef, et dans le moment où il paraît le plus occupé à lever la lance et à pousser le javelot, il ne cesse de conduire et de diriger l'armée à laquelle il est plus utile encore par ses lumières que par la force d'un bras que rien n'égale.

Le second jour après le départ de Mathilde, les sentinelles placées au haut des tours du Caire, avertissent le prince qu'on aperçoit au loin dans la plaine, à travers

des nuages de poussière, de nombreux bataillons dont les lances étincellent dans les airs. Malek Adhel assemble ses troupes et le peuple dans la place publique, et leur dit : « Saladin me croit un rebelle, mais je jure qu'il se trompe, et je le lui prouverai ; il envoie Metchoub chercher ma tête, voulez-vous la lui livrer ? — Un cri d'horreur retentit, et les regards de Malek Adhel ne rencontrent que des regards qui lui jurent qu'il n'y a pas un seul homme autour de lui qui ne soit prêt à lui donner sa vie. De si vifs témoignages d'amour le touchent, l'étonnent, l'instruisent de l'étendue du pouvoir dont il dispose ; mais il ne peut aimer un pouvoir avec lequel il pourrait être maître de l'Egypte entière, et qui ne lui a pas permis de garder Mathilde près de lui, et si en tout temps ce héros eût dédaigné un trône usurpé, combien plus maintenant cette ambition doit paraître étroite, bornée, insuffisante aux vastes desirs d'un cœur qui ne peut être rempli que par les immenses félicités de l'amour.

Malek Adhel sent bien qu'en opposant

une armée à l'armée de son frère, il va donner l'exemple de la rébellion et devenir coupable ; mais il est irrité du silence que Saladin a gardé avec lui depuis le message qu'il lui envoya de Damiette ; il est irrité qu'un mot de sa part n'ait pas eu plus de poids sur l'esprit de son frère, que toutes les accusations de Metchoub, et il veut enfin ne se soumettre que quand il aura prouvé au sultan qu'il aurait pu commander.

Cependant, pour éviter de verser le sang musulman, il envoie un héraut d'armes porter des propositions de paix à Metchoub. Metchoub s'étonne d'apprendre que Malek Adhel, prévenu de son arrivée, est déjà préparé au combat ; il ne comprend point comment cette nouvelle a volé si vite ; mais il comprend trop que cette circonstance accroît les difficultés de son entreprise. Surpris, Malek Adhel eût fait payer cher sa défaite ; prévenu, il sera assurément victorieux. Cet obstacle anime encore le ressentiment de Metchoub, et donne une activité nouvelle à ses desirs de



vengeance, toutefois il ne peut refuser d'entendre les propositions du prince: Saladin pourrait un jour blâmer ce refus; suivi de quelques officiers de son armée, il s'avance vers le Caire et entre dans le palais de Malek Adhel; il se courbe avec le respect qu'il doit au frère de son souverain. Le prince lui fait signe de s'asseoir, et après un moment de silence, il lui parle ainsi: « Je sais que Saladin t'envoie au Caire avec l'ordre de livrer la princesse d'Angleterre au plus honteux supplice, et de faire tomber ma tête: aucun des deux ne s'exécutera; au moment où je parle, la princesse Mathilde est bien près du roi son frère, et la disposition de mes soldats est telle, que si je dis un mot, ce soir ton armée n'existera plus. Crois-moi donc, Metchoub, reprends aujourd'hui même la route de Syrie; va apprendre à mon frère ce que tu as vu ici; dis-lui que la prudence ne t'a pas permis de livrer un combat où tu ne pouvais être défait sans honte, ni victorieux sans regret; dis-lui que je n'ignore pas que les chrétiens, vainqueurs à Ptolémaïs, s'ap-

prêtent à attaquer Césarée; dis-lui que je vais m'y rendre, et que s'il vient m'y trouver, c'est là qu'il connaîtra son frère et qu'il sera maître de le punir. — Je sais, répond Metchoub, que si ton bras soutient Césarée, Césarée ne succombera pas; mais cependant je ne puis reparaître devant le sultan sans lui donner des preuves de mon obéissance et de ta soumission. — Et quelles sont les preuves que tu exiges? lui demanda fièrement le prince. — Que tu te rendes mon prisonnier, et que tu te laisses emmener captif aux pieds de Saladin. — Moi, ton prisonnier, reprit Malek Adhel avec un sourire amer; avec une seule parole tu veux faire ce que n'ont pu les chrétiens avec toutes leurs armées: non, Metchoub, ce serait trop de gloire, et ce n'est pas tes mains qui donneront des chaînes aux miennes. Tu as entendu mes propositions, je n'ai rien de plus à y ajouter: si tu les rejettes, retourne à l'instant dans ton camp, prépare-toi au combat, et nous verrons avant la fin du jour lequel sera le prisonnier de nous deux.

Tout offensé qu'il est de la hauteur de cette menace, Metchoub se réjouit d'y trouver une raison d'accepter le combat; il déclare au prince qu'étant chargé par le sultan de faire respecter les droits et la suprême majesté du trône, il périra pour obéir, et qu'il va prendre les armes. Il dit, et se retire; mais il n'est pas encore arrivé dans son camp, que déjà les dispositions de Malek Adhel sont prises afin d'envelopper entièrement l'armée ennemie; d'un coup-d'oeil il a tout vu, dans un instant il a tout terminé. A peine les troupes de Metchoub commencent-elles à s'ébranler, qu'elles se voient entourées d'ennemis, et que l'intrépide Adhel fond sur elles, la visière haute et l'épée à la main, en s'écriant: « Amis, compagnons de mes travaux, braves Musulmans avec qui j'ai conquis Jérusalem, vous en voulez donc à ma vie? » A cette voix si chère à leur cœur, à cette contenance héroïque, à ce front que la victoire couronna toujours, tous les soldats de Metchoub sont en désordre: en vain veut-il les rallier, ils ne l'entendent plus; les uns jet-

tent leur armes, d'autres fuient, le plus grand nombre court se ranger sous les drapeaux de leur ancien général. Metchoub reste seul, et le soir même, ainsi que Malek Adhel le lui avait prédit, il était prisonnier au Caire, et son armée avait disparu.

Une victoire si facile permet au prince d'accorder quelques heures de repos à ses troupes; l'aurore du jour suivant les voit réunies autour de lui dans la place du Caire. Il fait amener Metchoub, et en présence des soldats et du peuple, il lui dit : « Loin d'éprouver aucun ressentiment de ta conduite, Metchoub, j'y applaudis; en obéissant à ton maître, tu as suivi ton devoir; je ne veux pas le priver plus long-temps des services d'un sujet si fidèle; retourne auprès de lui, je te rends ta liberté; ramène les soldats qui voudront te suivre; ils sont libres comme toi : jamais les sujets de Saladin ne seront les prisonniers de Malek Adhel. Cependant, de même que je leur permets de te suivre, tu ne t'opposeras pas à ce qu'ils marchent avec moi à Césarée,

s'ils le préfèrent : c'est à eux de choisir entre nous. »

Il dit, et Metchoub cherche en vain autour de lui un homme qui le console de la désertion de tous les autres; il n'en trouve pas un seul; pas un seul n'a même hésité; il le voit et frémit de rage. Ainsi, ces nombreux soldats qu'il amena pour châtier un rebelle, sont devenus les instruments de son triomphe, et n'ont servi qu'à en rehausser l'éclat, et celui dont il espérait se venger est celui qui lui pardonne; il faut qu'il s'en retourne seul avec sa honte par ces mêmes chemins où, peu de jours avant, il croyait marcher à la victoire. Le prince voit son chagrin et cherche à l'adoucir ainsi : « Ne t'afflige point, Metchoub, et ne vois dans la conduite de tes troupes que l'effet de leur courage; j'ai parlé de combattre, et tous ont voulu me suivre; si c'était toi qui leur eusses montré l'ennemi, c'est avec toi qu'elles auraient voulu marcher. »

Ces généreuses paroles ne calment point la confusion de Metchoub; elles irritent au contraire son ressentiment, en le for-

çant à la reconnaissance ; il se hâte de quitter le théâtre de sa honte, et part avec quelques officiers qui, touchés de son délaissement, consentent à lui servir d'escorte. Tandis qu'il reprend la route de Kouroutba, Malek Adhel, adoré des soldats qu'il vient de conquérir, les entend se féliciter d'avoir changé de chef ; dans leurs avides regards, il lit que la certitude de la victoire est attachée pour eux au bonheur de l'avoir pour maître, et il récompense une si flatteuse confiance par le seul prix digne de l'acquitter : il donne l'ordre du départ, et marche vers Césarée.

Les habitants de cette ville ne considéraient point sans inquiétude les préparatifs des chrétiens qui menaçaient leurs murailles. Effrayés par l'exemple de Ptolémaïs, ils voyaient dans sa chute l'annonce de la leur, et pour obtenir une capitulation plus douce, ils étaient résolus à se soumettre aux vainqueurs dès qu'ils paraîtraient sous leurs remparts. Mais voici une armée qui se montre tout-à-coup ; le désordre est dans Césarée ; on s'écrie, on

répète : *Ce sont les chrétiens ! ce sont les chrétiens !* et le peuple et les chefs, troublés, saisis d'effroi, proposent d'ouvrir les portes à l'ennemi. Cependant, au moment où les chaînes crient sous les mains des soldats qui vont baisser les ponts-levis, l'étendard du croissant s'est fait reconnaître ; bientôt on apprend que c'est Malek Adhel qui s'avance, que c'est lui qui vient défendre la ville, et à l'instant ce nom fait autant de braves de tous les lâches qui étaient prêts à se rendre ; les voilà déterminés à s'ensevelir sous leurs murs, et mettant l'honneur d'une mort glorieuse bien au-dessus de la honte d'une longue vie : tant il est vrai que la vue d'un héros élève tout ce qui l'entoure, bannit les pusillanimes frayeur, et inspire les grands sentiments. Le peuple de Césarée sort par flots des portes de la ville, et se précipite au-devant du libérateur qui vient le sauver, en poussant des cris de joie ; chacun veut toucher son vêtement, baiser ses mains victorieuses ; les bénédictions dont on le couvre s'élèvent jusqu'au ciel ; on le nomme l'ap-

pui de Césarée, le sauveur de l'empire; l'ivresse que sa présence inspire éclate par les plus touchants transports; il le voit et en gémit, car il sent que l'amour ne peut se payer que par l'amour; et qu'il ne serait pas digne de la tendresse de ce peuple, s'il lui refusait la sienne. « Hélas! Mathilde, se dit-il tout bas, voilà donc le peuple que ta loi me forcerait d'abandonner, et dont elle me forcerait de verser le sang peut-être! » Accablé par cette pensée, qui lui arrache toute espérance, en lui montrant toute l'étendue de ses devoirs, il tombe dans une profonde tristesse; cependant il n'en accueille pas avec moins de bonté, il n'en reçoit pas avec moins de reconnaissance les vives effusions des cœurs qui se jettent au-devant de lui; il entre dans Césarée au bruit des acclamations générales: les uns couvrent de fleurs, les autres baisent la terre où il imprime ses pas; les chefs de la ville lui remettent les clefs, et semblent bien plus heureux de lui en céder le gouvernement, qu'ils ne l'ont été de le recevoir. Son premier soin est de faire

reposer ses troupes; le second d'aller visiter les fortifications de la ville, et de s'informer de ses moyens de défense; son infatigable activité en a bientôt parcouru tous les détails: alors seulement il consent à se retirer sous le prétexte de prendre quelques heures de sommeil, mais, en effet, pour s'occuper de l'intérêt qui est le premier de son cœur, quoique l'honneur en ait triomphé.

Il appelle Kaled. «Kaled, dit-il, j'ai besoin d'un ami qui expose sa vie pour moi, et c'est toi que j'ai choisi. — Tous les tiens m'envieraient cette glorieuse préférence, répond Kaled, mais nul ne la mériterait mieux que moi : parle, me voilà prêt, tout mon sang t'appartient. — Sors cette nuit de Césarée, avance-toi vers le camp des chrétiens, tâche même d'y pénétrer, informe-toi si la princesse d'Angleterre y est arrivée. Kaled, je te l'avoue, jusqu'à ce que je la sache en sûreté, la blessure que son départ a laissée dans mon cœur ne se fermera point. Si tu pouvais la voir! mais comment l'espérer, on ne te le permettra

pas... Cependant, si tu étais surpris, traité comme un espion par les chrétiens, si tes jours étaient menacés, demande à être conduit devant la princesse : elle reconnaîtra mon ami et saura bien empêcher qu'il lui soit fait aucun mal. — Je t'entends, reprend Kaled, et je te promets que la prudence ne dirigera pas mes démarches au point de m'empêcher d'être conduit devant la femme que tu aimes; sois sûr que je ne reviendrai pas ici sans l'avoir vue. » A ces mots, le prince ému, le serre dans ses bras; plein de respect, Kaled s'incline et lui dit: « Maintenant je peux mourir, j'ai reçu ma récompense. — O amitié! s'écrie Malek Adhel, que tes larmes sont douces et que tes sentiments sont grands. — Tu vois ce ciel qui est au-dessus de nos têtes, reprend Kaled, eh bien! l'amitié d'un homme tel que toi élève le cœur bien plus haut encore. Grand prince, demeure toujours ce que tu es, le soutien de cet empire dont tu pourrais être le maître : soumis à ton frère, laisse-lui la puissance et règne par l'amour; porte les armes de Saladin jusqu'aux bor-

nes du monde, et sois sûr que dans l'étendue de cette vaste domination, si tout se fait par ses ordres, rien ne se fera qu'en ton nom. — Kaled, répliqua tristement le prince, que me dis-tu? Ai-je jamais envié le pouvoir de mon frère? Est-ce l'éclat d'un trône qui m'a séduit? Est-ce pour y monter que j'ai pris les armes? Ah! loin d'être touché par ces misérables grandeurs, je gémis d'y tenir de si près: dans un rang plus obscur, je pourrais me livrer aux faiblesses de mon cœur sans craindre les reproches de mon souverain, de ma patrie et de ma conscience: quand l'amour gémissant m'a demandé d'abandonner mon frère, et me l'a demandé en vain, que peux tu craindre de l'ambition? — Pardonne-moi, répondit Kaled, d'avoir pu concevoir un pareil doute; d'autres pourront le concevoir aussi, car il est donné à peu d'hommes de savoir lire les grandes choses qui sont dans ton cœur, et de croire que celui qui peut tout, ne veuille rien...... Mais en voilà assez, la nuit s'avance, je vais partir; compte sur mon zèle : si je suis destiné à

ne plus te revoir ici-bas, nous nous retrouverons dans un meilleur monde, et là, si tu me dis : « Kaled, je suis content de toi, » Kaled n'aura plus rien à demander à Mahomet. » En achevant ces mots, il n'attend point la réponse du prince ; il part, il part heureux d'avoir trouvé une occasion de prouver son dévouement à son maître ; et Malek Adhel, en se voyant l'objet d'un zèle si ardent et si pur, verse des larmes plus tranquilles, et la douce affection que l'amitié répand dans son ame, y calme un moment les dévorantes ardeurs de la passion : depuis le départ de Mathilde, il goûte quelques instants d'un sommeil tranquille, et c'est à la bienfaisante amitié qu'il le doit.

Mais tandis que le repos s'est approché de lui, quelle confusion règne dans la cour de Saladin, quelle rage embrase le cœur d'Agnès ! En revenant, Metchoub l'a rencontrée qui s'avançait vers le Caire, à la tête d'un parti nombreux de Musulmans ; elle venait aider à la défaite du prince, et jouir du supplice de sa rivale ; mais en ap-

prenant que Malek Adhel est vainqueur et que Mathilde est sauvée, elle serait morte de douleur et de colère, si Metchoub ne lui avait donné l'espoir de pouvoir, par une marche rapide, atteindre et punir la princesse d'Angleterre avant son arrivée au camp des croisés. Agnès n'en écoute pas davantage; la jalousie et la vengeance lui prêtent leurs ailes, et suivie des soldats qu'elle commande, elle vole sur la route de Ptolémaïs. Metchoub poursuit son chemin; il arrive, il apprend au sultan que son frère a levé hautement l'étendard de la rébellion, qu'il est maître de l'Egypte entière; que, séduit par ses largesses, les douze mille hommes envoyés pour le combattre, sont passés sous ses drapeaux; que, peu content de dominer sur l'Afrique, il marche vers Césarée, et que c'est là où il doit conclure son alliance avec les Chrétiens, et défier, avec leurs forces réunies, toutes celles de l'empire du croissant.

Pâle et immobile, Saladin a écouté ce récit dans un profond silence; mais à peine Metchoub a-t-il cessé de parler, qu'il ne

retient plus sa fureur, et que des cris terribles s'échappent de sa poitrine; jamais il n'éprouva de telles angoisses, jamais il n'essuya de pareils affronts : ses plus fidèles soldats l'ont trahi, ils l'ont abandonné pour le perfide auquel il avait livré son cœur et la moitié de son empire. Malheureux prince, déchiré dans tes sentiments les plus vifs, dans ton orgueil et ton amitié, tu ne respires que la vengeance, et ce n'est plus sur les Chrétiens que tu brûles de la verser; les Chrétiens ne sont plus les ennemis que tu crains, que tu hais davantage; il te semble même que tu n'as plus dans le monde d'autre ennemi que Malek Adhel; c'est de son sang seul que tu as soif; la chute de Ptolémaïs n'est plus rien pour toi; tu ne songes qu'à la résistance de Césarée, et il t'importe peu que les Chrétiens triomphent de ton empire, pourvu que l'indigne ami qui t'a osé trahir, périsse de ta main.

Saladin sort de sa tente, il assemble son armée, il parcourt tous les rangs, il lance des imprécations terribles contre ceux qui

ne maudiraient pas avec lui la perfidie de Malek Adhel et celle des troupes qui ont abandonné Metchoub. « Césarée ! Césarée ! s'écrie-t-il, c'est toi qui seras témoin de ma vengeance : elle sera terrible comme le forfait. Mahomet, toi dont l'indigne Adhel a déserté le culte, aide-moi à frapper le perfide ; que tous ceux qui nous ont outragés éprouvent les effets de notre colère ; que le glaive de Dieu arrache les esprits de leurs corps, moissonne leurs ames, abandonne leurs cadavres à la poussière ; qu'en un moment la campagne en soit couverte comme des feuilles qui tombent dans l'automne ; que nos épées s'abreuvent de leur sang jusqu'à l'ivresse ; que les lions des combats s'en rassasient avec les dents de la victoire : je m'éleverai sur mon cheval pour passer ce fleuve de sang ; et en voyant le parjure Adhel rendre son dernier soupir, je lui dirai : « Toi, qui as si bien su comment Saladin savait aimer, vois maintenant comment il sait punir. »

Il dit, et toute l'armée, touchée de sa douleur, émue de sa colère, partage son

indignation; des milliers d'épées s'élèvent dans les airs; des cris forcenés en troublent le silence; on entend retentir de tous côtés : Césarée ! Césarée ! « Oui, c'est là que nous trouverons le traître, et qu'il faut marcher à l'instant même, s'écrie le sultan, » et à l'instant même ses troupes sont prêtes à marcher. Saladin quitte son camp, qu'il a soin de mettre à l'abri de toute attaque; il donne à Metchoub le commandement de l'avant-garde de l'armée; il se place au centre, marche à grands pas, et ne sort du silence sinistre où la douleur le plonge, que pour répéter d'une voix courroucée et formidable: Césarée! Césarée!

## CHAPITRE XXVII.

Le sentiment que Mathilde avait inspiré, celui qu'elle éprouvait, avaient éclairé son innocence sur les divers langages de l'amour, et quoique celui de Montmorency ne s'exprimât que par son silence, elle ne pouvait s'empêcher de l'entendre, mais elle ne pouvait s'empêcher aussi d'admirer la force avec laquelle il le contenait dans les bornes du plus profond respect. A quelque distance de sa litière, il marchait triste et pensif, et si elle l'interrogeait, il lui répondait le plus brièvement possible : une fois seulement, comme elle lui parlait de Bérengère et de la joie qu'elle avait dû éprouver en revoyant son époux, il répondit : « Ah! madame, pour qui vous connaît et vous aime, peut-il y avoir quelque joie loin de vous! » — Après ce peu

de mots, qui firent rougir la princesse, et qu'elle laissa sans réponse, il se tut, et craignant d'en avoir trop dit, il expia sa faute en lui parlant moins encore.

Cependant ils approchaient de la Palestine, Ascalon et Rama fuyaient derrière eux, et bientôt les hautes collines qui entourent Ptolémaïs, allaient se montrer à leur vue, lorsqu'un détachement considérable de soldats musulmans parut dans le lointain. L'avantage du nombre devait lui donner une grande confiance; mais s'ils avaient su que Montmorency commandait les Chrétiens, peut-être qu'avec le double de forces, ils ne se fussent pas crus encore assez forts: Josselin, en voyant les ennemis fondre sur lui à bride abattue, hésite sur le parti qu'il prendra: il voudrait, selon son usage, s'élancer au-devant d'eux; mais il ne veut point quitter la princesse, car c'est elle surtout qu'il doit défendre; ainsi ce héros qui, jusqu'à ce jour, ne se vit jamais attaqué le premier, et ne calculait le nombre de ses ennemis qu'après les avoir vaincus, pour la première fois de sa vie les

compte, les attend, et tout l'effort de son courage est employé à retenir sa valeur; les autres chevaliers imitent son exemple: rangés autour de la princesse, ils se contentent de prendre une attitude défensive. En les voyant immobiles et disposés à éviter le combat, les Musulmans, étonnés, se demandent si ce sont bien des Chrétiens: s'ils les croient tels à leurs armes, ils en doutent à leur action: car depuis les longues et furieuses guerres qu'occasionne entre ces deux peuples la possession de l'aride territoire de Juda, on n'a pas vu encore les nobles défenseurs du Christ s'arrêter devant les lions de l'Islamisme. Cette sorte de frayeur, dont les Musulmans les supposent atteints, leur inspire une confiance téméraire; ils s'avancent avec précipitation, persuadés qu'il ne faut pas de grands efforts pour vaincre un ennemi qui a l'air de les craindre; mais tout-à-coup leur première ligne est renversée par le bras de Montmorency; il enfonce la seconde, rompt la troisième: ses coups sont si sûrs qu'ils portent tous, et si rapides, que

les Musulmans tombent sans avoir reconnu la main qui les frappe. Cependant, à sa mine altière, à sa haute valeur, le nom de Montmorency vole de rang en rang, et ce nom formidable y jette tant d'épouvante, que celui de Malek Adhel pourrait seul y ramener le courage : tout se disperse, tout fuit, un seul guerrier résiste et combat encore ; il ne songe point à se défendre ni à attaquer, toute sa fureur semble se diriger contre la litière qui renferme la princesse ; il parvient à en approcher et pousse son javelot : le trait part, traverse le bois de la litière et vient mourir sur le bras de la princesse. Le sang coule : à cette vue, Montmorency frémit de rage, et se précipite sur le guerrier sacrilége ; celui-ci, que la foule des Chrétiens n'avait point effrayé, tremble devant le regard de Montmorency, car il sent que la mort va le suivre ; il presse les flancs de son coursier ; mais ni la vitesse des vents, ni la profondeur des abîmes ne le déroberaient au courroux du héros ; cependant il l'entraîne par mille détours, et ne ralentit la rapidité de

sa course que quand ils sont bien loin des Chrétiens. Josselin s'élance, frappe d'un bras vigoureux : la valeur de son adversaire l'étonne, mais il en triomphe bientôt; jamais la victoire n'a fait attendre Montmorency; son ennemi est renversé, il lève le bras, il va lui ôter la vie. « Frappe, Montmorency, s'écrie d'une voix sourde le guerrier vaincu; enfonce ton poignard dans le sein d'une femme. » A ce nom, le héros français s'arrête; il doute de ce qu'il entend; car la force qu'on vient de lui opposer est celle d'un soldat; mais en coupant les liens qui attachent le casque, il reconnaît les traits délicats et la longue chevelure d'une femme; et quoiqu'il aperçoive les Musulmans qui se rallient et reviennent sur lui, l'honneur ne lui permet pas de s'éloigner avant d'avoir offert ses secours à celle qu'il vient d'abattre; mais à peine Agnès est-elle debout, qu'elle ressaisit sa lance, reprend son bouclier et recommence le combat; Montmorency pare ses coups et n'en porte plus; sans doute il méprise la princesse qui, désertant son

culte et sa patrie, combat pour les ennemis de sa foi; mais il respecte en elle le sexe qu'il a juré de défendre; cependant les Musulmans approchent. « A moi, sujets de Saladin, s'écrie Agnès, et Montmorency est à vous. » Elle dit, Josselin est enveloppé : libre alors de l'ennemi qui l'arrêtait, la fille d'Amaury part pour rejoindre les Chrétiens et assouvir sa vengeance; Montmorency voit son dessein et tremble pour Mathilde : il lève sa redoutable épée, il abat, il disperse la foule d'ennemis dont il est entouré : c'est une armée qu'il lui faut combattre, mais sa valeur vaut seule une armée; il a rompu les bataillons musulmans, il se précipite sur les pas d'Agnès; celle-ci, éperdue de le revoir encore, se retourne avec rage et lui porte des coups terribles; le héros hésite : s'il renverse Agnès, il échappera aux Sarrazins qui courent sur lui avec furie, et bientôt il aura rejoint les Chrétiens; mais il craint moins la mort que la honte de verser le sang d'une femme : avec un courage tranquille, il se dévoue donc, attend les

Mahométans et combat à la-fois et Agnès et une armée. N'aura-t-il pas rempli son sort, n'aura-t-il pas assez vécu s'il peut en mourant sauver Mathilde et les Chrétiens? et n'entend-il pas ses aïeux qui lui crient, du fond de leur tombeau, que peu importe la vie pourvu que l'honneur reste, et qu'avec le nom qu'il porte, il doit compter pour perdus tous les jours qui ne sont pas donnés à la gloire?

Cette héroïque résolution l'anime d'une ardeur nouvelle; on s'étonne de ce que la valeur de Montmorency ait pu augmenter encore, et Agnès elle même commence à croire qu'il n'a point d'égal: en le voyant lutter seul contre des milliers d'ennemis, l'inégalité du nombre la trouble, et elle sent dans son ame quelque chose qui ressemble aux remords; loin de l'attaquer encore, elle est prête à se ranger de son côté; elle l'eût fait, si elle n'eût vu dans Montmorency un défenseur de Mathilde. Cependant le héros entasse les victimes; sa formidable épée parcourt tous les rangs; elle semble se multiplier, elle est partout;

chaque Musulman croit avoir Montmorency à combattre; et, pendant un instant, l'armée entière a reculé devant lui; mais les Sarrasins reviennent à la charge; ils ne peuvent consentir à l'affront de fuir devant un seul guerrier; ils l'entourent de toutes parts; en vain Josselin abat une foule de têtes, ses ennemis ne diminuent pas; bientôt son corps est couvert de blessures, sa cuirasse est teinte de sang, son épée se brise dans la poitrine d'un Musulman; il en arrache le tronçon, et, affaibli par le sang qu'il perd, il tombe à genoux, combat toujours, et les prodiges de ses dernières forces surpassent encore les hauts faits de sa glorieuse vie.

Mais depuis long-temps les Chrétiens se sont aperçus de l'absence de leur chef, ils se dispersent dans la plaine pour le chercher; à la fin, ils découvrent les ennemis, et sans s'être dit une seule parole, ils volent tous ensemble à leur rencontre; la fière Agnès tente de les arrêter: ils la renversent et passent outre; à la quantité de morts qu'ils foulent aux pieds, ils cher-

chent quels chrétiens ont aidé Montmorency à vaincre, et le voient seul, un genou en terre, renversant encore les Musulmans avec la poignée de sa lance, tandis que près de lui son cheval abattu semble moins se plaindre de mourir, que de ne pouvoir plus être utile à son maître.

Les Sarrazins, qui commençaient à ne pouvoir plus soutenir les efforts de Montmorency, fuient à l'aspect des Chrétiens, entraînent Agnès avec eux; mais, hélas! il est trop tard: Josselin, noyé dans son sang, couvert des ombres de la mort, penche sa tête et ferme ses yeux à la lumière; les Chrétiens le soulèvent dans leurs bras, le transportent vers le petit camp où leurs frères défendaient Mathilde; là, ils délacent son armure, et s'aperçoivent avec effroi que le fer d'une lance est demeuré tout entier dans sa poitrine. Un de ses écuyers examine ses blessures, et ne désespère pas de le guérir s'il peut arracher le fer qui est resté dans le sein du héros : il tente quelques efforts; la douleur ranime les sens de Montmorency; il ouvre les

yeux; tous ses amis, tristes, abattus, sont autour du brancard où on l'a étendu : un peu plus loin, Mathilde, pâle et désolée, mêle ses pleurs au suc des plantes qu'elle exprime entre ses mains délicates, et qui doit servir à composer le premier appareil. Montmorency la voit et la conjure de s'approcher; elle vient, le visage baigné de larmes, et tous les traits empreints d'une profonde tristesse; elle présente sa main au héros; il s'en empare, la porte contre ses lèvres, profère quelques paroles à voix basse, et ajoute ensuite: « Elle seule saura mon secret, je ne l'emporterai pas tout entier au tombeau. » Les pleurs de Mathilde redoublent, elle voudrait parler, et elle ne peut que prononcer avec un cœur déchiré: « O magnanime héros! nous serez-vous enlevé?... vous coûterai-je la vie? — Ah! lui dit-il, mon sort est plus doux que je ne l'espérais: je meurs en votre présence, j'aurais vécu loin de vous. » Son écuyer l'interrompt; il voudrait essayer d'arracher le tronçon de la lance qui peut rendre la blessure mortelle; Montmorency

l'arrête. « Attends un moment, lui dit-il, ma vie me quittera sans doute avec ce fer, et j'ai besoin encore de quelques minutes d'existence; alors il baisse la voix, et dit à la princesse : « Devant ce trône de la miséricorde divine où je vais paraître, je prierai pour la conversion de Malek Adhel; puisse-t-il être chrétien, puissiez-vous être heureuse, ce sont mes derniers vœux : un jour vous les lui direz, et vous verserez ensemble quelques larmes sur ma mémoire; je verrai votre bonheur, et je n'en serai pas jaloux : on ne l'est plus dans le ciel. » La princesse, attendrie, tombe à genoux et s'écrie : « O le plus généreux des mortels, si les chrétiens vous perdent, que deviendra leur armée où vous ne combattrez plus! Que vais-je devenir moi-même, quand tout le camp désolé me demandera compte de votre vie, me reprochera votre mort, pleurera chaque jour l'ouvrage commencé de la conquête de Jérusalem, que votre bras pouvait seul achever! » A ces mots, la douleur des chevaliers éclate; de tous côtés ils font entendre leurs regrets; l'un s'écrie;

« O saint temple, demeure dans la poussière; Montmorency ne te relèvera pas. » Un autre dit : « Tendre et superbe fleur, tu tombes avant le temps, et cependant, dès ton aurore, tu avais laissé toutes les gloires au-dessous de la tienne. » D'une voix faible et émue, Josselin répondit : « S'il est vrai qu'un peu de gloire ait illustré mes premiers ans, si l'honneur fut ma loi et la religion mon guide, si je meurs fidèle à tous mes serments et au Dieu de mes pères, mon souvenir ne descendra pas tout-à-fait avec moi dans la tombe, il vivra dans le cœur des héros et dans le vôtre, peut-être, madame. — Toujours, s'écrie Mathilde en mettant la main de Josselin sur son cœur, et levant les yeux au ciel pour le prendre à témoin de la sincérité de ses paroles. — Maintenant, reprend-il, qu'aucun repentir ne vienne troubler vos belles destinées, car je vous dois plus de bonheur par ce seul mot, que le monde entier n'aurait pu m'en offrir sans vous. » Alors, se retournant vers les chrétiens qui l'entouraient : « Nobles et généreux amis,

leur dit-il, si vous jugez que trop d'orgueil ne dicte pas ma demande, vous éleverez mon tombeau au-devant de Ptolémaïs, de manière qu'il faille le fouler aux pieds pour arriver au pied de ses remparts: peut-être les infidèles ne l'oseront-ils pas.—Nous te le jurons, illustre héros, s'écrièrent les chevaliers d'une voix unanime; si nous avons le malheur de te perdre, ta tombe élevée en face de la superbe ville que tu as conquise, lui servira de bouclier, et du sein du trépas, tu nous défendras encore.» Josselin sourit avec reconnaissance, puis mettant sa main sur sa poitrine, il regarde son écuyer et lui dit: « N'est-ce pas ce fer qui t'inquiète et que tu veux enlever ? — Oui, répartit l'écuyer, et puisse ma main ne pas trembler en l'essayant.—Si tu n'as besoin que d'une main ferme, reprit son maître, la mienne ne tremblera pas. » Et aussitôt arrachant avec courage le fer qui déchire son sein, il ajoute: « Quand on le reçoit pour la défense de l'innocence et de la religion, cela ne fait pas de mal. » Mais cet effort subit et violent, joint à celui qu'il

a fait pour parler, font couler son sang avec une nouvelle abondance, et épuisent le peu de force qui lui reste; ses lèvres pâles murmurent un dernier adieu et se ferment pour jamais. Ses yeux ne verront plus ce jour moins pur que son cœur; ses mains refroidies tombent sans mouvement; son sang glacé s'arrête; les larmes de la reconnaissance et de l'amitié n'arrosent plus qu'un corps inanimé, et l'ame d'un héros a disparu.

La princesse enveloppe sa tête dans un voile de deuil, et pousse de déchirants soupirs: tant de maux vont briser son cœur. Cependant elle rappelle quelques forces, afin de pouvoir honorer les restes du grand homme dont elle a causé la mort: on l'a couché sur un lit funèbre, construit à la hâte avec les drapeaux et les lances que son bras a enlevés aux infidèles dans ce dernier combat: sa tête superbe, à laquelle le trépas a laissé toute sa beauté, est penchée languissamment, et il semble que sa chevelure d'ébène brille avec plus d'éclat sur son front pâle et glacé. Tous les chevaliers,

la contenance morne, l'œil humide, la lance renversée, pleurent une perte irréparable, et un chef qui laisse Malek Adhel sans égal sur la terre. Suivie de toutes ses femmes, la princesse s'approche de la couche du héros, répand sur ses cheveux de précieux parfums, les couronne de fleurs, et jette sur sa froide dépouille un crêpe noir qu'elle inonde de larmes; puis, à genoux près du lit avec toute sa suite, elle chante un de ces saints cantiques qui semblent destinés à accompagner l'ame des mortels du séjour de la terre à celui du ciel, où le concert des anges la reçoit et la conduit au pied du trône de l'Eternel.

Après avoir employé le reste du jour à lui rendre de lugubres honneurs, les chevaliers reprennent le lendemain la route de Ptolémaïs; ils approchent du camp, et s'en approchent avec tristesse; car s'ils reviennent avec la princesse d'Angleterre, ils ne ramènent point celui qui l'a délivrée, et si Richard va les bénir pour le retour de sa sœur, les cris de Philippe-Auguste vont les poursuivre et leur demander sans cesse:

qu'avez-vous fait, qu'avez-vous fait de mon héros ?

Bientôt du camp des croisés on a reconnu la brillante devise qui éclate sur le bouclier des chevaliers de la vierge : Richard et Lusignan se précipitent à leur rencontre, Philippe-Auguste les suit; Bérengère gémit de ce que la dignité de son sexe et de son rang ne lui permet pas de les accompagner, et de savoir un moment plus tôt si elle va retrouver sa sœur. L'archevêque de Tyr, au pied des autels, attend avec une pieuse impatience l'instant qui lui apprendra s'il faut qu'il offre à Dieu sa résignation sur l'absence de Mathilde, ou des bénédictions sur son retour.

Enguerrand de Fiennes est le premier chevalier que les deux rois rencontrent ; son maintien triste et abattu les fait tressaillir; Richard s'écrie : « Les infidèles ont retenu ma sœur. — La princesse d'Angleterre revient avec nous, répondit Enguerrand; dans peu d'instants elle sera entre les bras de son frère.—Comment? elle vous suit, s'écrie Lusignan; vous avez enlevé

cette glorieuse proie des chaînes de l'impie, et la plus profonde douleur est empreinte sur votre front! » Enguerrand se tut et baissa vers la terre des regards pleins de tristesse. Les deux rois étonnés de ce silence, le gardèrent aussi, n'osant interroger le guerrier sur un malheur dont ils pressentaient assez l'étendue, puisque la joie du retour de Mathilde ne le faisait pas oublier; cependant ils cherchaient en eux-mêmes quel était l'événement le plus fatal aux chrétiens, et n'ayant plus à redouter la prise de Jérusalem, ils pensèrent à la mort de Montmorency. Cette crainte les frappa tous deux à-la-fois; elle fit pâlir l'intrépide Richard, et jeta dans son ame un sentiment qui lui était inconnu, car il ressemblait à l'effroi; Lusignan, jaloux de toute gloire qui surpassait la sienne, devait être moins affecté de cette perte, et conserva la force de prononcer le grand nom de Montmorency. Enguerrand mit un genou en terre, d'une main montra le cercueil qui s'avançait, et de l'autre le ciel: Richard demeura immobile; en vain il commençait

à distinguer la litière de sa sœur, il ne s'en approchait pas, ne se sentant plus, dans un pareil moment, le courage d'être heureux ; mais en apercevant Philippe-Auguste, il s'écria : « Ah ! sire, était-ce avec des larmes que je devais vous annoncer l'arrivée de ma sœur ? Assurément elle m'est bien chère, mais je n'aurais pas payé son retour ce qu'il nous coûte. » Philippe-Auguste aperçoit au même instant la jeune Mathilde qui s'avance lentement vers son frère, et un peu plus loin, un cercueil recouvert d'un drap mortuaire aux armes des Montmorency : il se trouble, il frémit ; sa douleur est trop grande pour lui permettre de saluer la princesse ; il oublie qu'elle est femme, il ne voit point qu'elle est belle, il ne sent que la mort de son ami, et sans songer à s'excuser, il va cacher dans sa tente et ses regrets et ses larmes. Mathilde reçoit avec tristesse les embrassements de son frère, qui n'ose la serrer dans ses bras qu'en soupirant. Ce cercueil du plus grand des héros semble ne la suivre que pour effacer par des larmes la joie de

son retour; elle entre dans le camp, traînant après elle le deuil et la mort, et ne rencontre que des cœurs abattus et des regards affligés qui n'osent même admirer l'éclat de sa beauté, en voyant à ses côtés la fin de tout ce qui brille le plus sur la terre, et tout ce qui reste de la gloire

Le lendemain, on célébra en grande pompe les obsèques de l'infortuné Montmorency; les diverses nations assemblées dans le camp y assistèrent en cérémonie; toutes avaient paré leurs drapeaux d'un signe de deuil. Mais on en voyait une qui ne ressemblait point aux autres, et c'était plus encore à l'abattement de leur contenance et à la profonde tristesse de leur visage, qu'à la glorieuse enseigne des lys qui flottait sur leurs têtes, qu'on reconnaissait les Français; ils pleuraient dans Montmorency non seulement un héros enlevé à la fleur de son âge, dont la valeur était le plus ferme appui de la foi, mais un héros dont la gloire rejaillissait sur eux, et donnait à leur nation une prépondérance qu'elle allait perdre avec lui; ils mar-

chaient lentement, traînant leurs piques renversées, tandis qu'à leur tête, Philippe-Auguste, enseveli dans de profondes pensées, se préparait déjà à quitter cette terre malheureuse qui venait d'engloutir l'objet de ses plus chères espérances, et dont les exploits naissants avaient déjà jeté tant d'éclat sur son règne.

Mathilde parut à cette fête funèbre; elle avait quitté ses habits religieux pour revêtir une longue robe de deuil; un voile de gaze noire couvrait sa tête, et ses cheveux blonds paraissaient à travers le tissu transparent, semblable à un réseau d'or; pâle, triste et timide, mais plus belle par sa pâleur, sa tristesse et sa timidité, on s'étonnait de voir une beauté si jeune verser déjà tant de larmes, et on l'eût prise pour la fleur du matin sur laquelle, aux plus beaux jours du plus beau printemps, l'aurore vient de verser tous ses pleurs.

Les vieux chevaliers admiraient dans la mélancolie de ses regards, une sorte de pureté qui attirait leurs respects; les jeunes sentaient leur cœur troublé par le mélange

de sensibilité qu'ils croyaient y apercevoir: ils commençaient à aimer près de ce tombeau où tout finissait; près de ce tombeau qui venait d'engloutir tant de gloire, de jeunesse et de beauté, ils se jetaient dans l'avenir et s'y livraient à de tendres espérances. La mort toute grave, toute solennelle qu'elle est, ne repousse donc pas l'amour, et il sait venir se placer jusque sur un cercueil; enfant de la mélancolie bien plus que de la joie, jamais ses feux ne sont plus ardents que quand il les allume dans des yeux noyés de pleurs, et ce n'est que nourri par la tristesse qu'il peut être éternel: ainsi l'amour, cette première des félicités humaines, a besoin, pour être durable, que la douleur lui prête ses larmes; le plaisir le dissipe, le rend léger comme lui, remplace par de fugitives jouissances les longues et profondes émotions, et remplit l'ame d'un vide plus difficile à supporter que le malheur. O étrange penchant du cœur de l'homme, qui lui fait trouver plus de douceur dans une situation où il jouit peu et où il espère beaucoup, que dans

celle où, rassasié de biens, il n'a plus de vœux à former; étrange penchant en effet, s'il n'était la preuve de sa glorieuse destination. Jeté sur la terre pour exercer des vertus et en recueillir le fruit, il n'y doit trouver rien qui le fixe, qui le contente, qui lui suffise; car le secret de sa faiblesse et de ses misères, le mystère de ses passions et de sa conscience et le but de sa vie entière, sont tous renfermés pour lui dans ce seul mot : *attends.*

Ce fut à une demi-lieue de Ptolémaïs, au pied d'une petite éminence et à l'entrée d'un bois de sycomores, que furent déposés les restes de Montmorency. On couvrit son tombeau des innombrables dépouilles de sa dernière victoire, et à la vue de tant d'oriflammes, de boucliers et d'armures, enlevés aux infidèles par une seule main, et dans un seul combat, ceux qui savaient le mieux qu'il n'y avait rien d'impossible à la valeur de Montmorency, s'étonnaient encore, et se demandaient entre eux : comment a-t-il péri, celui qui pouvait ainsi renverser des armées? Philippe-Auguste

s'approcha de la tombe, baissa dessus la pointe de son épée, et dit: « Cher et brave Montmorency, je donnerais la moitié de mon royaume pour racheter ta vie; je donnerai l'autre pour venger ta mort: périssent les impies qui ont osé attenter à tes jours, qui n'ont triomphé de toi qu'en opposant toutes leurs forces à la seule force de ton bras; que, jusqu'au dernier, tous servent d'expiation à tes mânes. O vous qui m'entourez, chrétiens de toutes nations, jurez avec moi de n'épargner aucun Musulman; et vous, madame, continua-t-il en s'adressant à Mathilde qui était prosternée près du tombeau, vous, qui ne pouvez faire que des vœux, mais dont les vœux doivent être accueillis par Dieu comme le sont ceux des anges, demandez-lui que sa foudre immole à votre libérateur, ce que l'empire du Croissant contient de plus grand et de plus illustre.— Sire, reprit la vierge en élevant vers lui ses yeux noyés de pleurs, il n'y eut jamais d'ame plus belle et plus généreuse que celle de Montmorency; permettez - moi

donc de ne pas former d'autres vœux que les siens, et de ne demander à Dieu que d'exaucer ceux que ce héros lui adresse en ce moment. » Elle dit, et le souvenir des dernières paroles de Montmorency en faveur de Malek Adhel, redouble son attendrissement, et donne un tel caractère de ferveur à ses prières, que Philippe-Auguste et presque tous les assistants ne doutent point qu'en regrettant Montmorency, elle ne regrette plus que le héros.

Le jour fuit, les rois se retirent, la foule rentre au camp et dans Ptolémaïs; les prêtres restent auprès du tombeau. La nuit n'interrompt ni leurs hymnes, ni leurs pleurs; la croix à la main, la religion console encore les froides dépouilles que le monde abandonne; elle ne se lassera point de gémir sur ceux qu'il va oublier : constante, invariable, elle demeure quand tout passe, brave le temps, survit aux sentiments fugitifs, aux vaines amitiés, et par ce caractère auguste, se distingue de tout ce qui est humain, nous montre sa source, et nous apprend qu'au milieu des choses de la terre, seule elle n'est point de la terre.

## CHAPITRE XXVIII.

Bérengère était impatiente de parler de son bienfaiteur, et d'apprendre de Mathilde si elle était toujours restée indifférente à son amour et insensible à ses vœux; elle ne tarda pas à l'interroger à cet égard. A peine eut-elle prononcé le nom de Malek Adhel, que l'émotion de la princesse fut visible, mais elle se tut; la reine insista, et pour obtenir la confiance de sa sœur, lui montra un cœur où il y avait un peu trop d'indulgence; car elle alla jusqu'à lui dire qu'il lui semblait qu'à sa place son choix serait fait. Mathilde rougit d'être si bien devinée, et peut-être aurait-elle avoué tous ses secrets à la reine, si elle n'avait craint qu'ils ne passassent jusqu'à Richard; mais quoiqu'elle aimât et honorât son frère, elle le redoutait trop pour sup-

porter la pensée qu'il devînt jamais le confident de sa faiblesse.

Après un assez long silence, les yeux baissés et le front rougissant, elle dit à la reine : « Depuis votre départ de Damiette, j'ai reçu de Malek Adhel des preuves d'une tendresse si pure, si délicate, si dévouée, qu'il faudrait que j'eusse un cœur bien ingrat s'il n'en avait pas été touché ; il l'a été beaucoup ; mais l'a-t-il été trop, je n'en sais rien : Guillaume me l'apprendra sans doute, et ce n'est qu'après lui avoir parlé, ma sœur, que je pourrai être sûre que ma reconnaissance n'a pas été trop loin, et que je puis vous en parler sans rougir. »

O candeur de seize ans! te voilà donc altérée, et déjà la funeste influence des passions vient de ternir ta pureté. Hélas la princesse le savait bien que sa reconnaissance avait été trop loin ; elle n'avait pas oublié la promesse si saintement jurée à Malek Adhel de n'être jamais qu'à lui : son choix était donc fixé en effet, et la reine ne se trompait pas ; mais comment

oser dire à la reine qu'elle ne se trompait pas? Comment oser lui dire surtout qu'elle n'avait deviné que la moitié de sa faiblesse, et que non seulement son choix était fait, mais que l'objet de son choix en était instruit?

En considérant tout ce qu'elle aurait à avouer, la vierge commence à s'alarmer de ce qu'elle a fait. Quand on n'a à répondre qu'à soi, le sentiment qui nous domine trouve mille moyens de nous engager aux actions qu'il desire, de nous persuader même qu'elles n'ont rien de coupable; pour avoir un peu combattu on croit avoir beaucoup fait, parce qu'on mesure bien plus le mérite du combat sur ses douleurs que sur sa durée; mais quand il faut montrer à des regards étrangers et nos faibles efforts qui ne seront point jugés sur la peine qu'ils nous ont coûtée, et notre entraînement si rapide qui ne sera point excusé par la force qui le détermina; quand enfin nous sommes sûrs qu'on ne regardera que le résultat de notre conduite et non les mouvements qui l'ont ordonnée,

alors ce résultat se montre à nous comme il sera considéré par les autres. Le point d'où nous sommes partis, et celui où nous sommes arrivés, demeurent seuls; nous rejetons les nuances qui les lient, et épouvantés du chemin que nous avons fait, nous le sommes plus encore de l'avoir fait sans l'avoir vu.

Comment Mathilde se résoudra-t-elle jamais à se montrer aux yeux de l'archevêque de Tyr, si différente de ce qu'elle était en arrivant en Égypte, lui, qui l'a vue alors, à l'aspect d'un Musulman, saisie de ce saint effroi qu'une ame chrétienne éprouve pour l'œuvre du démon? Que dira-t-il en la sachant unie à ce même Musulman, par les plus tendres liens que le ciel et la terre aient établis entre les hommes? Hélas! quand Malek Adhel, suppliant à ses pieds, la conjurait d'être à lui, elle croyait faire bien peu en ne donnant qu'une promesse; mais maintenant qu'il faut la révéler, elle commence à en sentir l'importance et la témérité. Sans doute en se rappelant tous les détails du passé et les

terribles scènes du désert, elle ne peut se trouver bien coupable, mais Guillaume ne verra ni ces détails, ni ces scènes, du moins il ne les verra pas avec le même cœur, et Mathilde sent bien que ce n'est que dans son cœur qu'ils peuvent avoir une excuse. Cependant elle est si humble, elle craint si peu de s'accuser, elle écouterait les reproches avec tant de douceur, et se soumettrait aux pénitences avec tant de zèle, qu'il faut bien que ce ne soit pas l'orgueil qui arrête ses aveux. Ah! si elle pouvait être sûre que le premier ordre de l'archevêque ne fût pas de lui commander de bannir une chère pensée, si elle pouvait espérer qu'il lui permît de continuer à aimer; délivrée de cette crainte, aucune autre ne l'arrêterait, l'archevêque aurait déjà lu dans son cœur, il saurait ce que Malek Adhel est pour elle, et, dût-il la blâmer, elle ne le fuirait plus, car parler de son repentir, ce serait encore parler de son amour. Mais elle connaît la sévérité et la sagesse du prélat; elle sait qu'ennemi de toute faiblesse, il va poursuivre la sienne

jusque dans les replis les plus cachés de son ame, et lui défendre peut-être jusqu'au plaisir de pleurer sur elle. Habituée à se soumettre à ses ordres, elle ne sait point comment elle y pourrait résister; mais s'il lui commandait d'étouffer sa tendresse, elle sait moins encore comment elle y pourrait obéir. Tourmentée par cette incertitude, elle évite les occasions de se trouver seule avec Guillaume, et écarte toujours, en dépit des inquiétudes de sa conscience, un entretien qu'il semble chercher toujours; pour y mieux réussir, elle vit moins retirée, se montre plus souvent dans le monde, et ne quitte presque jamais la reine.

Depuis que Bérengère était revenue au camp, elle y avait tenu une cour brillante et nombreuse, où tout ce qu'il y avait de plus illustre parmi les rois et les chevaliers, se faisait un honneur d'être admis; c'est là que parut Mathilde, et dès-lors les beautés qui en étaient l'ornement ne furent plus que des beautés ordinaires: Mathilde éclipsa tout, et réunit tous les hommages.

Ce n'était plus cette vierge sévère qui se cachait aux hommes et fuyait leurs regards : j'ai dit le motif secret qui l'éloignait de la solitude, et cette différence de conduite fit naître l'idée qu'elle pourrait renoncer à la vie religieuse; d'ailleurs le sentiment qu'elle portait dans son cœur donnant à son maintien quelque chose de plus touchant, et à son regard quelque chose de plus doux, le respect qu'elle avait inspiré jadis par l'austérité de ses manières, fit place à des mouvements plus vifs. On ne vit plus en elle une sainte destinée pour le ciel, mais une femme créée pour le bonheur et l'ornement du monde, et enfin on osa l'aimer parce qu'on pressentit qu'elle pouvait s'attendrir.

Le roi de Naples, Boémond d'Antioche, Raymond de Tripoli, le duc d'Athènes, et par-dessus tout, le roi de Jérusalem, se consumaient en soins pour attirer ses regards. Les travaux de la guerre les laissaient-ils respirer un moment, le camp retentissait aussitôt du bruit des tournois et des joûtes, dont la princesse d'Angleterre

était l'unique objet, et tous ces nobles rivaux ne desiraient la victoire que pour recevoir d'une si belle main le prix de leur vaillance et de leurs exploits. Mais au milieu de tant d'hommages, Mathilde n'en distinguait aucun; indifférente aux plaisirs dont elle était entourée, comme aux vœux qu'on lui prodiguait, elle portait partout une tristesse que rien ne pouvait dissiper, et ne paraissait se plaire qu'auprès du vieux comte Hugues de Tibériade. Hugues avait été plusieurs années prisonnier à la cour de Saladin; il connaissait Malek Adhel; c'était de sa main que ce prince avait chaussé les éperons et avait été armé chevalier; Hugues le chérissait pour sa valeur, sa générosité, et pour toutes les vertus qui faisaient de lui un prince accompli; il lui devait sa liberté, celle de sa nombreuse famille, ses trésors, que Malek Adhel lui avait fait rendre: aussi ne parlait-il jamais de son bienfaiteur qu'avec un feu et un enthousiasme qui expliquent assez le plaisir que Mathilde trouvait à l'entendre. La même cause qui lui faisait goûter les en-

tretiens du comte Hugues, était celle qui l'engageait à assister à presque tous les tournois. Là, le nom de Malek Adhel était souvent répété; car les Sarrasins, accoutumés à voir les chrétiens de près dans les escarmouches, s'approchaient d'eux sans crainte dans les moments de trève, et souvent même s'exerçaient avec eux dans les joûtes données sous les murs de Ptolémaïs; les deux champions entrés en lice, n'en venaient aux mains qu'après s'être harangués l'un l'autre; le vaincu était fait prisonnier de guerre ou racheté, et enfin la familiarité était telle, que les chrétiens dansaient souvent au son des instruments arabes, et chantaient ensuite pour faire danser les Sarrasins. Cette extrême liberté fournissait à la princesse de fréquentes occasions d'entretenir les infidèles, et elle les saisissait avec empressement, espérant apprendre par eux quelques nouvelles de Malek Adhel: mais ses espérances étaient toujours déçues, et tous les Musulmans qu'elle interrogeait, moins inquiets qu'elle

sur le sort du prince, n'en étaient pas plus instruits.

Un jour cependant, à une des plus brillantes fêtes qui eussent encore été données depuis son retour, se présente tout-à-coup à l'entrée du camp un Arabe, monté sur un cheval superbe; sa contenance est haute et fière, et la visière de son casque est baissée. Il propose de briser une lance contre les deux premiers champions qui voudront lui faire cet honneur, et ne demande, pour prix de sa victoire, que la permission de saluer la princesse d'Angleterre, et de s'éloigner ensuite sans être connu. On accepte. Mathilde est priée de choisir parmi les chrétiens ceux qui combattront l'infidèle: un instinct secret lui fait nommer les plus faibles guerriers, et à sa voix, le prince de Galilée et le comte de Jaffa viennent de descendre dans l'arène. L'Arabe fournit sa carrière, revient sur eux, brise la lance du premier sans être ébranlé, renverse l'autre, et s'approche, en caracolant, du balcon où Mathilde est assise,

et où elle contient avec peine l'émotion de son cœur, qui palpite à la vue de cet inconnu, comme s'il pressentait de quelle part il lui est envoyé. Lusignan, debout auprès d'elle, s'indigne de la facile victoire de l'Arabe, et se dispose à l'aller combattre à son tour; mais la princesse le retient: « Sire, lui dit-elle, les conditions du combat ont été remplies, ce serait les changer que de proposer une nouvelle course, et l'honneur ne le permet pas. » Lusignan s'arrête, impatient d'être arrêté, et surtout de l'être par la princesse; cependant tous les témoins se rangent de l'opinion de Mathilde, et décident que le vainqueur doit obtenir le prix de son triomphe. L'Arabe remet alors les rênes de son coursier aux écuyers du camp, puis, montant les degrés qui conduisent au balcon de Mathilde, il met un genou à terre, s'incline profondément, baise le bas de sa robe, et, en se relevant, il lui dit à voix basse: « Malek Adhel a vaincu l'armée de Saladin au Caire; il est à présent à Césarée; c'est lui qui m'envoie près de vous,

il ne pouvait vivre dans l'incertitude où il était sur votre sort; je suis Kaled. » A ces mots la vierge rougit, se trouble; elle veut parler : la voix lui manque, et l'Arabe est déjà bien loin avant qu'elle ait rappelé ses esprits. La joie de ce qu'elle vient d'apprendre, le regret de n'avoir rien répondu, l'agitent si violemment, que tous les regards se fixent sur elle. La reine sourit et lui prend la main; l'archevêque de Tyr l'embarrasse de son œil pénétrant et sévère; Richard l'interroge : « Ma sœur, lui dit-il, cet infidèle vous a-t-il appris son nom? — S'il l'avait fait, sire, reprit-elle dans une confusion inexprimable, et qu'il m'eût demandé le secret, me serait-il permis de vous le dire? — Comme votre frère et votre roi, peut-être pourrais-je l'exiger, répondit Richard. — Mais comme le plus galant chevalier de la terre, vous ne l'exigerez pas, interrompit vivement Philippe-Auguste : et qui pourrait ici s'étonner que la plus belle personne du monde reçoive les hommages de toutes les nations de l'univers! » Richard sourit, et se retour-

nant vers sa sœur, dont l'embarras augmentait de plus en plus, il lui dit: « Pourquoi rougir ainsi, Mathilde? Une telle timidité pouvait être convenable, lorsqu'en sortant de votre couvent, le monde et les hommes s'offraient à vous pour la première fois; mais maintenant que vous avez traversé l'océan et les déserts, que les plus grands héros ont déposé leur liberté à vos pieds, que nos ennemis même, vaincus par vos charmes, viennent vous porter leurs vœux jusque dans notre camp, et que le roi de France, en vous voyant si belle, trouve une excuse à leur témérité, il faut prendre un peu plus d'assurance et savoir mieux soutenir les regards que vous savez si bien attirer. »

Ce discours n'était pas fait pour diminuer le trouble de Mathilde; hors d'état de répondre à son frère, elle jetait sur la reine un œil suppliant, qui la conjurait de vouloir bien venir à son secours. Bérengère l'entendit, et se levant aussitôt, elle déclara qu'elle allait se retirer: la princesse lui serra la main et se hâta de la

suivre. Lusignan demande à Richard la permission de les accompagner jusqu'aux chars qui doivent les reconduire à Ptolémaïs; il l'obtient sans peine, et présentant aussitôt son bras à la princesse, il lui dit tout bas : « A présent, madame, que les conditions du combat ont été remplies, ne puis-je, sans blesser les lois de l'honneur, et sans risquer de vous déplaire, attaquer l'heureux inconnu dont j'envie bien moins la victoire que l'intérêt qu'il a paru vous inspirer? — Sire, reprit la princesse avec un peu de fierté, mon frère lui-même n'a pas osé dire que j'eusse marqué de l'intérêt, il n'a parlé que de mon embarras; quant au chevalier inconnu, si vous pouvez l'atteindre, je n'ai aucun droit de vous empêcher de le combattre.—Je l'atteindrai, madame, et j'en triompherai, fût-ce Malek Adhel lui-même. » Mathilde le regarda d'un air de doute; et il ajouta avec un accent irrité: « Votre altesse le croit-elle donc invincible? — Mais il me semble, reprit elle en souriant, que, jusqu'à ce jour, c'est le seul reproche que les

chrétiens aient jamais trouvé à lui faire. »

En achevant ces mots, elle monta dans le char de la reine. Lusignan, resté seul, réfléchit au ton dont elle avait prononcé le nom de Malek Adhel, et, de ce moment, il commença à craindre que la mort de Montmorency ne l'eût pas délivré du plus redoutable de ses rivaux : l'amour et l'ambition lui faisaient également desirer la main de Mathilde, et avec leurs forces réunies, il n'y avait point d'excès où ces deux passions ne pussent le porter. Richard l'aimait beaucoup, et il lui avait promis de soutenir ses droits; mais ce n'était point assez, il fallait que Richard l'aimât au point de forcer sa sœur à s'unir à lui, parce qu'alors, devenant personnellement intéressé à sa cause, il braverait tous les obstacles pour rendre le trône de Jérusalem à celui qu'il aurait nommé son frère. Lusignan sent bien que, hors cette alliance, il n'y a pour lui aucun moyen de reconquérir son royaume, et il frémit à l'idée des propositions qui ont été faites à Malek Adhel. On a beaucoup parlé de son amour pour

Mathilde; s'il était vrai qu'elle en eût été touchée, s'il était vrai qu'elle eût éclairé ses erreurs, et que ce fût elle qu'il demandât pour prix de sa conversion et du secours de ses armes, Richard la refuserait-il? Il ne se dissimule pas que cette alliance serait un inestimable avantage pour la chrétienté, mais elle serait la mort de toutes ses espérances, et dès-lors il ne la regarde que comme le plus grand des malheurs. Ainsi dévoré par ses inquiétudes, il se promène, sombre et pensif, sur le bord de la mer, cherchant par quels moyens il pourra gagner Richard, et il ne rejette aucun de ceux qui peuvent l'amener à son but. Il ne parle point de sa tristesse au roi d'Angleterre, il laisse à ses regards le soin de la peindre, et affecte même de fuir le monde et ses fêtes pour s'ensevelir dans des lieux sombres et cachés. Richard s'inquiète de ce changement; il va au-devant de son frère d'armes; il lui reproche son silence : « Mon ami est malheureux, lui dit-il, et mon ami me fuit. » Lusignan soupire, et lui fait entendre que la délicatesse

ne lui permet pas de découvrir sa peine à celui qui pourrait seul la faire cesser. Le brave Richard exige un aveu sincère, et Lusignan, comme vaincu par la puissance de l'amitié, nomme Mathilde, et tombe aux pieds du roi. « Viens dans mes bras, mon frère, s'écrie Richard; depuis longtemps mon cœur t'avait donné ce titre; la main de ma sœur le confirmera. — Auguste monarque, répond Lusignan, vous, dont le grand cœur est incapable de faiblesse, comprendrez-vous la faiblesse du mien? Je vous dois tout; c'est vous qui m'avez fait triompher d'un orgueilleux rival; c'est vous qui me rendrez mon royaume : mais si à tant de dons vous ne joignez la main de Mathilde, abandonnez-moi, car la gloire et mon royaume ne me consoleraient pas de la perte de ce bien-là. » A ces mots, Richard l'interrompt avec une brusque franchise, lui reprochant le doute qu'il paraît avoir sur la sincérité de son amitié, et s'engage, avant l'année révolue, à le rendre maître de Jérusalem et de Mathilde. Le cœur de Lusignan est gonflé

de joie; il reçoit le serment du roi; cependant il lui dit : « Vous, qui pouvez tout, illustre monarque, pouvez-vous disposer du cœur de la princesse? — S'il est demeuré libre, reprend Richard, elle me le laissera diriger, et je crois être sûr qu'il n'a été encore touché par personne. — Dans l'ame d'une vierge, des secrets de cette nature sont cachés si avant, répartît Lusignan, qu'il est bien difficile de les pénétrer. » Richard lui promit d'y parvenir, et ne crut pas lui promettre beaucoup; car, habitué comme il l'était à voir tout plier devant lui, il lui semblait qu'aussitôt qu'il l'aurait ordonné, Mathilde lui dévoilerait toutes ses pensées.

Le jour même de cette conversation, Richard, se trouvant seul chez la princesse, avec la reine et l'archevêque de Tyr, lui parla en ces termes :

## CHAPITRE XXIX.

« Ma sœur, lorsque le jour des funérailles du grand Montmorency je vous vis revêtir une robe de deuil, j'applaudis à votre conduite, et je vous approuvai d'honorer ainsi publiquement la mémoire de votre libérateur; mais si vous prolongiez plus long-temps ces marques de tristesse, on pourrait croire qu'il y a plus que de la reconnaissance dans vos regrets. — Si on doit le supposer, sire, reprit-elle, je vais les quitter aujourd'hui, et reprendre mes humbles habits. — Non, ce ne sont pas ceux-là que vous devez reprendre, interrompit-il vivement, et le moment est venu de m'expliquer avec vous sur ce point.

» Depuis votre arrivée dans le camp, j'ai remarqué que vous vous montriez dans le monde sans répugnance, et que même

vous sembliez un peu négliger les pieux exercices qui vous occupaient constamment autrefois : ce changement, je l'avoue, m'a donné l'espérance de vous voir renoncer à vos vœux ; non que je ne respecte l'état où vous vouliez vous consacrer, mais les vertus d'une fille de votre rang doivent briller sur un plus grand théâtre, et vos destinées vous appellent bien plus au trône qu'à la retraite. Je vois ici une foule de princes s'empresser autour de vous ; votre main est l'objet de tous les vœux ; parmi eux, le roi de Jérusalem est au premier rang ; mais ni son mérite, ni l'amitié qui m'unit à lui, ne semblent vous toucher, et votre indifférence est égale pour tous. Je sais qu'à Damiette, votre fierté ne s'est pas démentie ; l'archevêque et la reine m'ont dit tous deux, que les rares et brillantes qualités du prince Adhel ne vous avaient pas empêché de rejeter ses vœux avec le plus froid dédain : votre cœur est-il donc inaccessible, ma sœur, et ne pouvez-vous rien aimer? — Hé! quoi, reprit Mathilde, en rougissant, votre majesté me

reproche mon indifférence? Aurait-elle donc approuvé que j'eusse été sensible à l'amour d'un Musulman? — Si le mérite du frère de Saladin avait fait quelque impression sur vous, reprit gravement Richard, j'en aurais été peu surpris, et faiblement affligé : certain que votre raison et votre piété auraient facilement triomphé d'un pareil penchant, j'aurais pu espérer que, si un infidèle avait réussi à toucher votre cœur, un prince chrétien, honoré de mon amitié, présenté, recommandé par moi, y réussirait bien mieux encore. — Et peut être vos espérances auraient-elles été déçues, répondit Mathilde avec un peu d'émotion : je ne sais quel est le sort que le ciel me réserve; mais, s'il était possible que je fisse jamais un choix, ce serait bien en vain qu'on tenterait de me le faire oublier; je n'ai pas un cœur qui puisse aimer deux fois. — Si vous fûtes douée de tant de constance, répliqua le roi en souriant, je dois rendre grâces au ciel de votre indifférence pour Malek Adhel; car, assurément, quelle que soit ma tendresse pour

vous, j'aimerais mieux vous voir privée de vie, qu'éprise de ce Musulman. Mais, parlez-moi avec sincérité, ma sœur : est-il vrai que parmi les princes et les chevaliers qui vous entourent, nul ne vous a paru assez aimable pour vous donner le desir de renoncer au cloître? — Non, répartit Mathilde, aucun n'a produit cet effet. — Ainsi, vous persistez toujours dans le dessein de vous consacrer à Dieu? » A cette question, le front de la princesse se couvrit de la plus vive rougeur; elle baissa les yeux et se tut. « Vous ne répondez rien, Mathilde, et semblez interdite: si ce n'est point votre vocation à la vie religieuse qui vous éloigne de l'hyménée, quel peut être votre motif? » Pour toute réponse, sa sœur essuya, en silence, quelques larmes furtives qui s'échappaient malgré elle. Alors le roi ajouta: « Je vois qu'un étrange secret pèse sur votre cœur; je n'en demande point l'aveu de votre bouche; je respecte la pudeur d'une vierge; mais, accoutumée à vous ouvrir sans réserve au saint archevêque qui nous écoute, je suppose qu'il sait déjà quel

sentiment vous agite, et je vous prie de lui permettre de m'en instruire. — Depuis le retour de son altesse, sire, reprit gravement Guillaume, elle n'a pas daigné m'appeler une seule fois auprès d'elle, et ses dispositions intérieures ne me sont pas mieux connues qu'à votre majesté. — Qu'entends-je! s'écria Richard avec surprise; après son long exil parmi les infidèles, la pieuse Mathilde n'a eu rien à vous dire; son premier soin, en arrivant ici, n'a pas été de se mettre en état de recevoir le pain de vie? elle, qui jadis se croyait coupable de passer une semaine sans se faire absoudre de fautes dont un ange n'aurait pas rougi. — La princesse, depuis son retour, répondit le prélat, a assisté régulièrement à toutes nos cérémonies; mais elle n'a participé à aucune. — Puis-je croire ce que vous me dites? interrompit le roi; quelle peut donc être la cause d'un si grand changement? Vous vous taisez toujours, Mathilde, et vos regards, pleins de confusion, n'osent se lever sur moi; mais cette honte même, et ces larmes qui coulent sur

vos joues, m'apprennent que le moment du repentir est venu, et que vous ne garderez pas plus long-temps un silence, qui, en se prolongeant, pourrait me faire concevoir d'étranges soupçons. Je vous laisse avec le pieux Guillaume; parlez-lui, ma sœur; et puisse-t-il ne rien entendre qui altère la tendresse que je vous ai toujours témoignée, et me fasse repentir du consentement que j'ai donné à votre voyage en Palestine. » Ces derniers mots furent prononcés d'un ton si sévère, que Mathilde en fut consternée. Bérengère voulut s'approcher d'elle pour la consoler, mais Richard ne le permit pas, et emmenant la reine avec lui, il laissa l'archevêque de Tyr tête à tête avec Mathilde.

A peine furent-ils seuls, que, d'une voix tremblante, et les regards attachés vers la terre, elle lui dit : « Je ne sais, mon père, quels soupçons le roi a conçus; je ne sais si vous les partagez aussi.... — Ma fille, interrompit Guillaume, que prétendez-vous par ces mots? N'est-ce pas assez de vous taire, chercheriez-vous à me trom-

per, mais n'espérez pas y réussir; je vous connais, j'ai lu dans ce cœur plein de faiblesses, dans ce cœur que vous ne me fermeriez pas si je ne devais rien y trouver de coupable; dans ce cœur qui a oublié son Dieu pour se livrer à un idolâtre. — Mon père, lui dit Mathilde, avec un grand trouble, cet idolâtre est celui qui a rendu la reine à son époux, qui a brisé mes chaînes et les vôtres, et dont les vertus, admirées de tout l'Orient, l'ont été souvent aussi des chrétiens et de vous-même. — Oui, ma fille, je sais tout cela, répondit l'archevêque; je sais quel est Malek Adhel, et à quel terrible épreuve je vous ai laissée exposée : sans doute pour y résister il fallait une haute vertu, je vous en crus capable; chaque jour j'adressais mes prières pour vous à l'Éternel, et j'espérais ne vous revoir que pour bénir votre glorieux triomphe... Dieu n'a pas voulu me donner une si grande joie; vous voyez, ma fille, les larmes que me coûte mon erreur; elles ne tariront pas.—O mon père! s'écria la princesse, émue au dernier point des pleurs

qu'elle voyait couler avec abondance sur le visage vénérable de l'archevêque, vos paroles me percent l'ame; sans doute je fus coupable, mais si vous saviez à quelles étranges extrémités j'ai été réduite; si vous connaissiez les dangers auxquels Malek Adhel m'a arrachée, et les sacrifices qu'il m'a faits, peut-être la pitié succèderait-elle au mépris. — Je ne vous méprise point, ma fille, car je sais que l'Éternel n'appelle pas toutes ses créatures à la victoire, mais il ouvre à toutes la voie du repentir : si vous avez été comme ceux qui ne croient que pour un temps, et qui se retirent aussitôt que l'heure de la tentation est arrivée, détestez votre faiblesse; pénétrée d'une vive douleur, revenez tout à Dieu; votre cœur, enflé par l'orage des passions, se calmera dans son sein, et c'est là seulement qu'il trouvera la paix qu'il chercherait en vain dans l'amour des créatures. » Mathilde se mit à genoux devant l'archevêque, et cachant dans ses deux mains son visage baigné de larmes, et enflammé de honte, elle dit : « Mon père, daignez m'entendre;

il est temps que le terrible secret qui me tue, s'épanche dans votre sein.... Mais de quels termes me servirai-je pour un pareil aveu? comment vous dire qu'une promesse solennellement jurée, des nœuds secrets, le devoir même, me lient à Malek Adhel? » Elle dit, et penche son front humilié sur les genoux de l'archevêque. « Mon Dieu, s'écrie-t-il, quel amertume réserviez-vous à ma vieillesse? Cette fière et chaste Mathilde; cette vierge, le modèle des vierges, a été la proie d'un Musulman....—Mon père, que dites-vous? interrompit vivement la princesse; je ne suis point si coupable que votre soupçon ne puisse m'offenser encore : dans l'immensité du désert où j'avais été abandonnée avec Malek Adhel, où il venait de me sacrifier sa vie, où je demeurais seule avec lui, j'ai aimé, j'ai promis, voilà tous mes crimes; mon père, je ne croyais plus voir la terre des vivants, la mort planait sur ma tête, Malek Adhel expirait près de moi : en lui donnant le nom d'époux, il consentait à prendre celui de chrétien, à me sui-

vre devant le trône de l'Éternel...—Dieu puissant, confirmez mon espoir, s'écrie Guillaume avec un accent élevé : ma fille, vous pouvez regarder encore le ciel sans rougir. — Mon père, je le crois, répondit la princesse en baissant les yeux. —Tombez à genoux, ma fille, interrompit une seconde fois l'archevêque, et adorez la bonté qui vous a sauvée. » Mathilde se prosterna, bénissant Dieu sans doute, mais bénissant aussi Malek Adhel; car c'était autant à son respect qu'elle croyait devoir son salut, qu'à la force dont l'Éternel l'avait armée : cependant il y avait dans ce sentiment quelque chose de trop tendre, pour oser paraître devant l'archevêque, et sortir des lèvres d'une vierge; il resta donc tout entier dans son cœur, sans que sa pudeur même lui permît de regarder de trop près tout l'amour qu'il renfermait.

Après un moment de silence, Guillaume lui dit : « Ma fille, répétez-moi ces paroles extraordinaires : Malek Adhel a pris le nom de chrétien? — Au moment où il croyait

mourir, mon père. — Et en revenant à la vie, il a abandonné la mière? — Si vous eussiez été auprès de lui, mon père; si votre éloquence lui eût ouvert la source des divines clartés; s'il eût pu croire que la foi du Christ ne l'obligeait pas à trahir sa patrie....Mais moi, timide, ignorante, que pouvais-je lui dire? Faible roseau, m'appartenait-il de vouloir édifier un si grand ouvrage. Cependant l'Éternel le sait, combien l'espoir d'en faire un chrétien a eu de séduction pour mon cœur, et a donné de force à ma tendresse.—Si, par mes soins, je voyais jamais la parole de vie descendre et germer dans l'ame de ce prince, s'écria Guillaume, je ne demanderais pas d'autre gloire à Dieu, ni d'autre bien, que de bénir votre hymen et de mourir. — Mon père, dit-elle alors avec une touchante confusion, si Malek Adhel était chrétien, vous me permettriez donc de l'aimer?—Je vous le permettrais sans doute, répliqua-t-il avec véhémence, et j'emploierais tout mon zèle à engager Richard à vous le permettre aussi. — Et pourquoi faudrait-il tout votre zèle

pour l'y engager? mon frère n'est l'ennemi que de l'erreur, et non de la personne de Malek Adhel. — Ce prince a été souvent l'objet de l'admiration du roi; mais, fût-il chrétien, peut-être hésiterait-il à lui promettre votre main, car il l'a presque engagée.... — Il l'a engagée! interrompit vivement la princesse; puis elle continua avec ce calme que donne la confiance. — Mon père, cette téméraire promesse m'inquiète peu, mon cœur n'appartient qu'à moi, nul n'a le droit d'en disposer, et je jure qu'il ne sera jamais qu'à Dieu ou à Malek Adhel. Si Dieu parle, j'obéirai, mais je n'obéirai qu'à lui, lui seul peut m'arracher au héros à qui je dois tout; les hommes ne le pourront jamais. » L'archevêque la regarda d'un air surpris; car son accent avait un caractère de tranquillité et d'assurance, qui prouvait une force de résolution dont il ne l'aurait pas crue capable; cependant, en se souvenant dans quelle position elle avait résisté à Malek Adhel, il songea qu'il devait y avoir, dans cette ame, de grands moyens de résistance, et qu'ayant

à opposer aux événements, aux choses et aux hommes, le même courage qui l'avait défendue contre l'amour, on devait s'attendre à la trouver inébranlable. Après une longue pause, Guillaume lui dit : « Ma fille, avec le cœur que vous portez, et le caractère de Richard, si Malek Adhel ne se convertit pas, l'avenir vous apportera de grands malheurs. — Il m'en apportera un bien terrible, sans doute, reprit-elle, s'il ne se convertit pas : hors celui-là, qui le perdrait à jamais, je puis supporter tous les autres. — Mon enfant, lui dit l'archevêque, avec cette charité enflammée qui faisait son caractère distinctif, et vers laquelle il avait tourné toute la vivacité de ses passions, si dans la sincérité de votre ame vous croyez pouvoir former quelque espérance sur la conversion de ce prince, ne tardez pas à me le dire; j'irai, à travers tous les obstacles, consommer ce grand ouvrage. — Mon père, il est vrai que Malek Adhel a refusé de me suivre ici; mais, quand je me suis séparée de lui au Caire, Saladin le menaçait, et il était décidé à le

combattre. — Malek Adhel, combattre contre Saladin! s'écria l'archevêque: ô miracle inattendu! ô Providence! ce sont là de tes coups. — Mon père, il était décidé à le combattre, continua la princesse, et je sais qu'il l'a combattu, qu'il en a été vainqueur, et que maintenant il est à Césarée. — Ma fille, reprit l'archevêque, un jour vous me direz quelle est l'invincible puissance qui vous instruit de son sort, et depuis quand cette étrange nouvelle est parvenue jusqu'à vous: aujourd'hui je vais me hâter d'aller la révéler à nos chefs, elle peut être utile à leurs armes. Assez et trop long-temps nos ennemis ont profité de nos divisions, il est juste que nous profitions des leurs.—Allez vous tout découvrir au roi? lui demanda Mathilde, émue; me faudra-t-il rougir à ses yeux d'un sentiment qu'il désapprouvera sans doute? Cependant, mon père, si vous jugez que j'ai mérité cette honte, je consens à la subir. — Non, ma fille, vous n'en méritez point, répartit Guillaume en la regardant avec attendrissement: si vous avez eu quel-

ques faiblesses, vous avez remporté de grandes victoires, et la puissance de Dieu est forte dans votre cœur; je vous montrerai à Richard telle que vous êtes, telle que vous serez toujours; il saura que, touchée par les vertus d'un grand prince, reconnaissante des dangers dont il vous a sauvée, sensible, surtout, à l'espoir de le convertir à la vraie foi, vous vous êtes livrée à un sentiment de préférence; mais à un sentiment tel, que la vertu n'en rougit point, que la dignité de votre sexe n'en est point blessée, et que la religion pourrait toujours en triompher. »

Il dit, et quittant aussitôt l'appartement de la princesse, il se rendit auprès du roi.

## CHAPITRE XXX.

En entrant chez Richard, l'archevêque le trouva avec le roi de Jérusalem et le duc de Bourgogne, auxquels il parlait avec beaucoup d'action. Aussitôt qu'il aperçut Guillaume, il se tourna de son côté, et lui dit que l'armée française venait de perdre son chef; que Philippe-Auguste était parti pour l'Europe, en laissant le duc de Bourgogne pour le remplacer.—L'archevêque le savait déjà: le roi de France lui avait confié son secret; car telle était l'influence de sa haute vertu, que les plus puissants monarques le consultaient toujours dans leurs entreprises, et avaient besoin, pour les croire justes, qu'il les eût jugées telles. Cependant Richard s'inquiétait du départ de son jeune et brillant rival; il redoutait son ambition, et le soupçonnait d'être ca-

pable de profiter de son absence pour porter ses armes en Angleterre. Guillaume repoussa, en ces termes, un doute si injurieux à la gloire de Philippe-Auguste : « Avec son courage et son royaume il pourrait beaucoup, sans doute; mais il ne voudra jamais rien que de magnanime et de grand; souffrons donc qu'il aille apaiser les troubles survenus dans son vaste royaume, et, au lieu de l'accuser, plaignons le plutôt de ce qu'il ne verra point Jérusalem. Un nouveau bienfait de la Providence semble nous en ouvrir la route : les deux lions qui la défendaient, sont en guerre. Saladin et Malek Adhel ont cessé d'être unis; leurs armées ont combattu au Caire; celle du Sultan a été battue. Son frère, victorieux, est venu s'enfermer à Césarée; et si nous en croyons les apparences, ce n'est pas pour défendre cette ville contre nous, mais pour la défendre avec nous contre son frère. » Ces paroles causèrent une vive surprise aux deux rois et au duc, et celui-ci s'écria que le moment était venu d'envoyer une ambassade

vers Malek Adhel, et de lui offrir, pour le gagner, tel prix qu'il demanderait. Lusignan s'éleva vivement contre cette opinion : ne voyait-on pas que la main de la princesse Mathilde serait le premier gage qu'il demanderait ; et l'alliance d'un infidèle était-elle si importante que, pour l'obtenir, il fallût lui sacrifier ce qu'ils avaient de plus précieux ? « Si vous songez que cet infidèle est Malek Adhel, reprit le duc de Bourgogne, je vous défie d'imaginer rien de plus heureux pour notre cause, que de la lui voir défendre ; et quant au sacrifice, si j'ose dire toute ma pensée, je ne crois point que la princesse d'Angleterre en fît un. — Soupçonneriez-vous donc ma sœur d'avoir eu la faiblesse d'aimer un Musulman, s'écria Richard, d'un ton irrité ? — En serait-ce une, sire, lui dit l'archevêque, d'avoir reconnu de grandes vertus dans Malek Adhel? d'avoir desiré l'attacher à votre parti, en ouvrant ses yeux à la lumière? et, pour prix d'une si grande conquête, si votre sœur avait promis sa main.... — Ma sœur n'a pas pu la

promettre, interrompit Richard avec colère; elle connaît trop ses devoirs et mes droits, pour avoir osé s'engager ; seul je dispose d'elle, et j'en ai disposé : si elle avait persisté dans ses premiers vœux, je ne me serais point placé entre le ciel et elle; mais puisqu'elle y renonce, Lusignan sera son époux, et je jure qu'elle n'en aura point d'autre. — A ces mots, le duc de Bourgogne osa représenter au roi combien cette résolution pouvait être funeste aux chrétiens. — Elle l'est à un tel point, sire, s'écria-t-il, que si Malek dAhel se convertit, et vous demande votre sœur, vous verrez tout le conseil des princes, tout le camp réuni, toute la chrétienté, vous conjurer de consentir à l'alliance la plus utile que la princesse puisse former pour les intérêts de la foi; et vous n'y résisterez point. — Et pourquoi le roi n'y résisterait-il point, s'écria vivement Lusignan? N'a-t-il pas auprès de lui des guerriers dont la valeur est égale à celle de Malek Adhel? et ne peut-on vaincre sans ce Musulman? Ah! si l'ardeur qui est dans

mon ame pouvait animer tout le camp, avec quel mépris nous rejetterions les secours d'un infidèle, et comme nous lui prouverions que nous n'en n'avons pas besoin! — Lusignan, lui dit l'archevêque, d'un ton sévère: n'est-ce donc pas assez de l'idée d'avoir perdu un royaume, pour rabattre les enflures de votre cœur, en arrêter toutes les fougues, et vous contenir dans l'humilité? N'est-ce pas assez d'avoir, pour des intérêts purement humains, élevé dans le camp cette sanglante querelle qui menaçait de ruiner la cause du ciel? N'est-ce pas assez d'avoir été confirmé dans un titre et dans une dignité que vous ne méritez pas peut-être, puisque vous vous les étiez laissé ravir? Faut-il que vous forciez le roi d'Angleterre à vous tenir une promesse contraire aux intérêts de la foi, et dont vous seriez étrangement coupable de ne pas le dégager à l'instant même? — Mon père, s'écria impétueusement Richard, n'allez-vous pas au-delà de ce que vos fonctions vous permettent, et vous appartient-il de vous établir juge entre Lu-

signan et moi? — Il m'appartient, reprit l'archevêque, d'un ton grave et imposant, de défendre la religion contre quiconque s'apprête à lui nuire; il m'appartient de soutenir l'innocence et la faiblesse, contre quiconque s'apprête à les opprimer; et si je ne me suis jamais écarté en public du respect qu'on doit aux têtes couronnées, qui sont comme les images de Dieu sur la terre, il m'appartient en particulier de leur parler comme à des hommes, comme à des hommes malheureusement remplis de faiblesses et d'erreurs, et qui trop souvent méconnaissent et repoussent la voix de ce Dieu qu'ils représentent. Vous, Richard, j'ose vous déclarer que si, abusant de votre titre de monarque et de frère, vous tyrannisiez le cœur de la princesse Mathilde, j'oserais la défendre contre vous. Et vous, Lusignan, si l'intérêt d'une passion aveugle fermait vos yeux à de plus grands intérêts; si, contraignant Richard à tenir la promesse que son imprudente amitié vous a donnée, vous l'obligiez à refuser une alliance qui nous rendrait la ville sainte seu-

lement un jour plus tôt, sachez que mon devoir serait de vous déclarer à jamais indigne de la posséder, et que jamais je n'ai trahi mon devoir. » En achevant ces mots, Guillaume s'inclina devant les rois et sortit.

« Que m'importent la témérité de son zèle et ses préventions obstinées, s'écria Lusignan! que m'importent et ses vaines menaces et celles du conseil réuni! tout cela ne m'effraierait guères et ne changerait rien à mes résolutions, si j'étais assuré des vôtres, dit-il à Richard. » Celui-ci lui répondit avec une sorte d'indignation : « Est-ce que vous vous méfiez de ma parole? » En le voyant offensé, Lusignan se jeta dans ses bras, et lui dit : « Pardonne à ton frère, plains-le; juge de son amour par sa faute, et ne le punis pas d'avoir douté de ta foi. — N'en parlons plus, répliqua Richard; d'autres intérêts nous appellent : Malek Adhel est à Césarée, assurons-nous de ses intentions; si elles sont telles qu'on nous le dit, s'il est vrai qu'il se soit révolté contre Saladin, en faisant avancer une partie de nos troupes, elles pourront

surveiller nos ennemis, profiter de leur querelle, et ouvrir le chemin de la victoire au reste de l'armée. »

Le duc de Bourgogne approuva cette résolution, et Lusignan, n'ayant pas osé s'y opposer, en moins d'une heure le conseil fut assemblé. Richard y parla le premier; il mit sous les yeux des princes les événements qui s'étaient passés au Caire et qu'il tenait de la bouche de Guillaume, et ne cacha point l'espérance qu'on avait de pouvoir attirer Malek Adhel dans le parti des chrétiens; il voulait ajouter son opinion à cet égard, mais cela ne lui fut pas possible; l'espérance qu'il venait de donner avait répandu dans le conseil une joie qui avait besoin d'éclater, et ce fut d'un sentiment unanime qu'on s'écria qu'il n'y avait aucun prix dont on ne dût payer l'avantage de gagner un pareil auxiliaire. Les évêques surtout, appuyés par le légat du pape, prétendirent que la conversion de Malek Adhel, étant, pour le bien de la Chrétienté, d'un intérêt infiniment supérieur à la conquête de plusieurs royaumes, quiconque

s'opposerait à ce qu'on satisfît entièrement aux conditions que ce prince pourrait exiger, serait regardé comme criminel devant Dieu et devant les hommes. A ce discours, Lusignan se leva avec colère, et répondit qu'il était honteux que des chrétiens semblassent faire dépendre d'un infidèle, le gain de la cause sacrée qu'ils défendaient, en consentant à acheter son secours à tout prix. « Eh quoi donc ! s'écriait-il, nous fions-nous si peu à Dieu et à notre courage, que nous n'osions espérer de victoire si Malek Adhel n'est avec nous? et sommes-nous tellement dégénérés, que nous ne puissions compter dans notre armée des héros qui le valent? Montmorency est tombé, il est vrai, mais Richard vit encore; si Philippe-Auguste nous abandonne, le valeureux duc de Bourgogne nous demeure. Et vous, illustre comte de Saint-Paul; vous, Esmengards d'Asp, noble chef de l'invincible troupe des Hospitaliers; vous, qui jamais n'avez reculé devant l'ennemi, ne rougissez-vous pas de voir des chrétiens élever la valeur d'un infidèle au-dessus de

la vôtre, et accorder à sa protection ce qu'ils refuseraient peut-être à votre dévoûment? Enfin, je vous le demande à vous tous, jeunes et braves héros qui avez juré de défendre la beauté gémissante aux dépens de vos jours, pour obtenir le singulier avantage d'être commandés par un Musulman, souffrirez-vous que la princesse d'Angleterre lui soit sacrifiée? » Il ne put achever: de toutes les parties de l'assemblée, les princes, qui aspiraient à l'hymen de Mathilde, se levèrent indignés, en s'écriant que jamais ils ne permettraient qu'elle devînt la proie d'un infidèle. Alors l'archevêque de Tyr fit signe qu'il allait parler, et le respect ferma toutes les bouches. « Il me semble, dit-il, que le roi de Jérusalem a mal compris et plus mal interprété les intentions et les desirs du parti qui, dans cette assemblée, s'est prononcé en faveur de Malek Adhel. A Dieu ne plaise que nous demandions à voir les chrétiens commandés par un infidèle, ni que nous pensions à offrir un tel époux à l'auguste sœur du roi d'Angleterre; mais Malek

Adhel, chrétien, n'est plus un infidèle; d'ennemi qu'il était, il devient le plus ferme appui de notre sainte entreprise; et élevé, par la gloire de son baptême, mille fois au-dessus de la gloire de sa naissance, il est digne de toutes les récompenses qu'il soit en notre pouvoir de donner. Cependant, si c'est l'hymen de la princesse qu'il demande, on s'écrie de toutes parts qu'elle ne doit point être sacrifiée; non, sans doute, elle ne doit point l'être; mais l'avantage de la chrétienté n'est-il pas le premier vœu de cette vertueuse et chaste princesse? tout ce que la religion réclamera d'elle, la religion l'obtiendra, et je suis le premier à vouloir que si Malek Adhel exige sa main, on ne la lui accorde qu'autant qu'elle y donnera un libre consentement. »

Le conseil acquiesça d'une voix unanime à une proposition qui lui parut également remplie de justice et de raison; et dans cette occasion, comme dans toute autre, aussitôt que l'archevêque de Tyr eut parlé, tout le monde se trouva d'accord.

« Maintenant, dit le duc de Bourgogne,

notre premier soin doit être d'envoyer une partie de nos troupes à Césarée, pour savoir quelles sont les véritables dispositions de Malek Adhel; le second doit être d'élire le chef qui les conduira, et un pareil honneur serait vivement disputé sans doute, s'il était possible, en l'absence de Philippe-Auguste, de le disputer à Richard. »

Il dit, et soudain les acclamations de l'assemblée annoncent l'allégresse qu'inspire cet illustre choix.

Lusignan demande à suivre le roi d'Angleterre à Césarée; mais ses desirs rencontrent la plus forte opposition. On prétend que pendant l'absence de Richard, le camp pouvant être attaqué par l'armée de Saladin, il faut que Lusignan reste pour le défendre. Guillaume appuie cette opinion, et jamais les chrétiens n'ont pris une détermination contraire aux avis de Guillaume.

Fier et heureux de la marque d'estime et de confiance qu'il vient de recevoir des princes croisés, Richard ne veut pas tarder un jour de plus à s'en montrer digne; il annonce que dans peu d'heures il sera déjà

loin de Ptolémaïs, et va dans le camp choisir lui-même des soldats qu'il destine à le suivre. Il leur parle, leur communique ses projets, exalte la gloire qu'ils recueilleront de la conquête de Césarée, et leur fait entrevoir l'espérance d'être soutenu dans cette entreprise par Malek Adhel lui-même. Il dit, et toute l'armée s'écrie qu'il n'y a plus d'ennemi à combattre, de victoire qui ne soit assurée, de ville en état de résister, si Malek Adhel abandonne les Musulmans. A voir la joie qui se répand dans le camp, on dirait que les portes de Jérusalem viennent de s'ouvrir, et que l'empire du Christ ne peut plus tomber, puisque le héros arabe consent à le soutenir. Richard s'étonne de l'impression que produit cette nouvelle; elle élève si haut la gloire de Malek Adhel, que la sienne en est blessée, et il ne peut lui pardonner une réputation de vaillance qui éclipse celle qu'il s'est acquise. Son noble espoir était d'être regardé comme le premier capitaine de son siècle; en lui disputant ce rang, Philippe-Auguste avait mérité son aver-

sion; céderait-il à un Musulman une prééminence qu'il ne pouvait accorder au monarque du premier empire chrétien? Les troupes qu'il va conduire, qu'il vient de choisir, ont montré moins de confiance et de joie de l'avoir pour chef, que de n'avoir plus Malek Adhel pour ennemi. Cette pensée remplit son cœur d'une amère jalousie; et, de ce jour, les serments que l'amitié lui avait fait prêter à Lusignan, furent scellés par sa haine pour Malek Adhel. Le cœur ulcéré, il rentre dans sa tente pour prendre ses armes. Tandis que la tendre Bérengère les attache elle-même en les mouillant de larmes, il laisse échapper des paroles menaçantes contre Malek Adhel. La reine suppose que ce courroux naît de l'inquiétude d'être vaincu par le prince, et en s'efforçant de le rassurer elle l'irrite davantage; elle lui retrace tous les bienfaits de ce héros; elle lui peint tous les avantages attachés à l'espoir de le voir passer dans le parti des chrétiens; elle lui dit enfin, que lors même qu'il demeurerait fidèle à Saladin, qu'il serait victorieux, elle serait sans

inquiétude, car il a promis de respecter les jours de son époux. A ce mot, le roi fit un geste de colère et de dédain : être ménagé par Malek Adhel lui semblait la plus mortelle injure; et ne pouvant arrêter la fougue de son ressentiment, il répondit à la reine, que si jamais il lui entendait dire un mot en faveur du prince, il croirait qu'elle n'a pas été impunément auprès de lui. Éperdue de ce qu'elle entendait, Bérengère ne trouva pas de paroles pour se justifier d'un pareil soupçon ; et Richard, honteux d'avoir osé l'élever, mais trop irrité pour s'en repentir, passa dans l'appartement de Mathilde, portant dans son ame le regret d'un tort qui était pour lui un nouveau sujet de haïr Malek Adhel. Il trouva sa sœur à genoux devant son priedieu, plongée dans de pieuses méditations ; elle leva la tête lorsqu'il entra, et tressaillit à la vue de ce guerrier tout armé, qu'elle ne reconnut pas d'abord. Le roi s'arrêta debout à quelques pas d'elle, d'un air sombre, et lui dit : « Ma sœur, je pars à l'instant pour Césarée, je vais surprendre cette

ville, m'en emparer peut-être; on dit que le prince qui la défend, est disposé à nous seconder; on dit, et c'est par vous sans doute que l'archevêque de Tyr l'a appris, que déjà au Caire il a levé l'étendard de la révolte contre Saladin. Je ne considère point si cette conduite est approuvée par l'honneur, et si la religion doit s'enorgueillir d'une conquête qu'elle doit à l'amour et qu'elle n'obtient que par un parjure; je ne considère point de quel œil vous recevriez les vœux d'un prince qui ne pourrait s'unir à vous et à notre foi qu'en violant les lois du sang et de la patrie : tout ceci m'importe peu; les seuls objets dignes de m'occuper, sont le triomphe de la croix et la fidélité de mes serments. J'ai promis de rendre Jérusalem aux chrétiens, je la leur rendrai; j'ai promis à Lusignan de vous faire monter sur son trône, vous y monterez : ici je ne consulte ni ne veux connaître votre penchant; les filles des rois n'en ont point; les volontés de leur famille et l'intérêt de leur patrie règlent seuls leur destinée. — Sire, interrompit la vierge

d'une voix tremblante, et mes vœux, et mon cloître? — Il ne peut plus être question de cloître maintenant, s'écria-t-il vivement; une beauté aussi célèbre a perdu le droit de se vouer à l'obscurité, et la splendeur d'un trône pourra à peine égaler l'éclat de votre nom; celui de Jérusalem vous attend; la conquête de Césarée nous en ouvrira la route; si le prince Adhel nous aide à l'aplanir, j'accepterai son secours; mais si votre main est le prix qu'il y met, souvenez-vous bien que, lors même que le conseil des croisés vous engagerait à l'accepter, votre frère vous le défend. Une telle conversion ne peut être respectable qu'autant qu'elle serait pure et désintéressée; si ce prince est vraiment chrétien, il n'a pas besoin de récompense; s'il ne l'est pas, voulez-vous être à lui? Que ce soit donc sans condition qu'il nous aide à reconquérir Jérusalem, sinon qu'il demeure dans ses erreurs; nous saurons vaincre sans lui : c'est les armes à la main que je combattrai son aveuglement; heureux, en lui donnant la mort, de délivrer

les chrétiens de leur plus grand ennemi, et d'estimer assez ma sœur pour être sûr qu'attachée comme elle l'est à sa foi, elle renoncera sans peine à un infidèle. »

En achevant ces mots, il regarda Mathilde d'un air plus doux, et sortit sans attendre sa réponse. L'infortunée, restée seule, pleure et se détourne en frémissant d'un avenir où elle pourrait rencontrer l'affreuse image de son frère plongeant le fer mortel dans le sein de Malek Adhel, de Malek Adhel qui, à cause d'elle, n'oserait peut-être se défendre. Bientôt, au bruit des trompettes et des timbales qui annoncent le départ de l'armée, ses gémissements ont redoublé. Le pieux Guillaume, dont la charité entend de loin les pleurs des malheureux, a deviné sa douleur, et vient la soulager; en le voyant, elle élève les bras vers le ciel, et s'écrie: « Mon père! ô mon père! » et elle s'arrête, honteuse d'un amour dont l'excès l'a fait rougir, et qui, loin de s'affaiblir par les obstacles, semble s'augmenter avec eux. Guillaume voit son désespoir, et tout en le blâmant,

il songe plus encore à le calmer; il lui dit que si Malek Adhel demeure dans ses erreurs, il faudra renoncer à lui; mais il lui dit plus souvent que s'il se convertit, elle pourra l'aimer. Trop pieux pour ne pas lui adresser des reproches sur l'imprudence de sa tendresse, il ne peut que la plaindre quand elle s'accuse, se repent et demande elle-même à Dieu de remplir toute son ame; mais en vain la religion y reprend son empire, elle ne peut y détruire celui de l'amour, et le combat devient plus terrible. D'une voix timide, la triste victime révèle toutes ses douleurs, et l'archevêque ému à la vue des plaies sanglantes de ce cœur déchiré, oublie qu'elle est coupable, pour lui donner des consolations et des larmes; il parle le premier de la conversion de Malek Adhel. Mathilde lui dit les ordres de son frère, ces ordres cruels qui ne lui laissent pas l'espérance d'être heureuse, lors même que Dieu aurait touché le cœur du prince. L'archevêque jette un voile sur toutes ces paroles de l'amour; il n'écoute que celles qui inté-

ressent la religion et que la religion purifie, et les résolutions de Richard sont l'objet de plus d'un entretien avec Mathilde; il lui promet de tout tenter pour les changer. « Le légat du pape et moi, n'épargnerons rien, dit-il, pour persuader à votre frère qu'il serait responsable de tout le sang chrétien que son refus pourrait faire couler : sans doute il serait plus honorable pour Malek Adhel, qu'une passion humaine ne déterminât pas sa foi; mais quelles que soient les voies dont Dieu se sert pour ramener les infidèles à lui, nous devons les adopter et les soutenir.» Ainsi les promesses de Guillaume raniment les espérances de Mathilde; et en le voyant, chaque jour, lever vers le ciel ses mains vénérables pour lui demander la conversion du héros, elle ose tout attendre de ses prières; et le cœur plein de reconnaissance, elle se demande comment elle a pu taire si long-temps ses peines à celui qui en est devenu le seul consolateur. Elle renonce au monde, ne paraît plus à la cour, et ne préfère à sa solitude que les

moments où Guillaume consent à l'entendre; alors même elle ne lui parle pas de son amour, mais de ses espérances : la sévérité du prélat ne se prêterait pas aux tendres confidences, mais sa religion accueille avec joie tout ce qui peut l'induire à croire qu'un grand miracle se prépare, et sa charité s'enflamme à l'idée de conquérir un nouvel enfant à l'église. Mathilde lui dit quelquefois : « Mon père, Malek Adhel n'a jamais ressemblé aux autres mahométans, qui tous méprisent et outragent les chrétiens : vous avez été témoin vous-même de la bonté avec laquelle il les traite; s'il ne croit point au nom sacré du Christ, du moins il le respecte, et jamais sa bouche n'a prononcé un mot qui ait pu scandaliser ma foi... Ah! sans doute, c'est bien plus par attachement pour son frère que pour Mahomet, qu'il a jusqu'à ce jour repoussé le baptême.... S'il pensait que ma croyance fût fausse ou dangereuse, n'aurait-il pas tenté de me l'arracher; que de fois, au contraire, et dans les moments où ma religion repoussait le

plus son amour, il a paru étonné de sa sainteté, de sa puissance; enfin, si nous étions morts au désert, il mourrait chrétien... O mon père! il est prêt à vous entendre, prêt à vous croire, et peut être ne faut-il que quelques unes de vos instructions pour que la lumière de vérité touche son cœur et lui arrive de toutes parts. »

C'est ainsi que, sans artifice, et entraînée par le besoin de croire ce qu'elle desirait, l'innocente Mathilde remettait sans cesse sous les yeux de l'archevêque les raisons qui pouvaient encourager ses dispositions en faveur de Malek Adhel, et donner plus de force à ses prières, en lui donnant plus de foi en leur succès. Guillaume, dont l'imagination ardente, et le cœur brûlant aimait Dieu avec une vivacité d'autant plus passionnée, que la parfaite austérité de ses mœurs ne lui avait jamais permis d'aimer un autre objet, Guillaume trouvait dans son ame tant de foi, de charité et d'amour, qu'il devait bien y trouver aussi l'espérance. Plein de ce zèle qui compte pour rien le travail, et entreprend

au-delà de ses forces, il ne doutait point qu'un jour il ne fût appelé à la gloire de conférer l'auguste sacrement du baptême au plus grand héros du monde; et pour consommer cette œuvre de miséricorde, s'il n'avait fallu donner que sa vie, Guillaume n'aurait pas hésité.

Cependant les jours s'écoulent, et nulle nouvelle de Richard n'arrive à Ptolémaïs; le même silence enveloppe le sort de Malek Adhel: en vain Mathilde, bravant sa timidité ordinaire, multiplie des questions qui font presque deviner son secret, elle demeure toujours dans cette ignorance qui, pour les ames vives et tendres, est le pire des tourments, parce que permettant de tout supposer, elle permet aussi de tout craindre. Souvent on la surprend au pied des autels, à genoux sur le marbre, abîmée dans un profond recueillement, ne voyant rien, n'entendant rien de ce qui se passe autour d'elle: nul alors n'ose l'interrompre, si ce n'est l'archevêque, qui, la connaissant bien, s'approche d'elle et lui dit: « Ma fille, ma fille, quelle pensée vous

occupe donc si long-temps et si entièrement? Songez-y bien; si, semblable aux successeurs d'Aaron, vous portez dans le tabernacle un feu étranger; si c'est le seul amour humain qui vous y conduit et vous y retient; si, bien loin d'y captiver vos souvenirs, vous leur donnez toute licence, ma fille, vous êtes toujours une victime, non plus de la miséricorde, mais de la colère et de la vengeance de Dieu.

## CHAPITRE XXXI.

Deux grandes armées se dirigeaient vers Césarée; le héros qui la défendait, et les combats dont elle allait être témoin, la rendaient, en ce moment, la plus importante ville de l'Orient. Tandis que du côté de la mer, Richard venait d'atteindre une colline couverte de bois, d'où il découvrait aisément les minarets de Césarée, surmontés de leur flèches aiguës, Saladin, du côté opposé, venait d'arriver sous les murs de la ville; et Malek Adhel, instruit de l'approche de son frère, se préparait à aller à sa rencontre. Cependant les chrétiens, en apercevant la nombreuse armée du sultan se déployer dans la plaine, profitent de l'ombre qui les cache, pour observer en silence le parti que Malek Adhel va prendre, et saisir l'instant favorable de

tomber sur leurs ennemis ; mais la distance où ils sont ne leur permet que de voir le mouvement général des troupes ; les actions particulières leur échappent ; ils ne distinguent point Saladin, s'avançant avec colère vers les portes de la ville ; ils ne distinguent point surtout Malek Adhel venant les ouvrir avec soumission. Cette marque d'obéissance n'apaise point le sultan ; pour l'attribuer à d'autres motifs que la frayeur, la révolte du Caire est encore trop présente à son esprit ; il s'étonne pourtant de la timidité de Malek Adhel ; il en rougit pour lui ; en perdant sa vertu il a donc perdu son courage, se dit-il, et sans daigner jeter les yeux sur un frère qu'il n'estime plus, il s'écrie : « Soldats, saisissez le rebelle, et que vos épées étincelantes le consument du feu de ma colère avec la rapidité de l'éclair.. » A cet ordre cruel, ses troupes demeurent muettes et consternées ; mais celles de Malek Adhel qui l'ont entendu, s'ébranlent, volent au secours de leur chef, et l'arrachent de la vue du sultan. Saladin, furieux, tire son

glaive et ordonne à ses soldats de le suivre ; ceux du prince, sans attendre son ordre, ni considérer le désavantage du nombre, s'élancent avec une telle impétuosité, que la troupe ennemie est bientôt repoussée, et que le fier soudan lui-même est obligé de reculer. Du sommet de leur colline, les chrétiens ont aperçu ce combat; ils ne doutent plus que Malek Adhel ne soit en révolte ouverte, que le moment ne soit venu de se joindre à lui, et tous se précipitent, fondent sur l'arrière garde de l'armée du sultan, la surprennent, la dispersent, la taillent en pièces. En se voyant attaqué de tout côté, Saladin ne peut bannir l'épouvante qui s'empare de son armée; les rangs plient et cèdent sans combattre : en peu d'instants les chrétiens ont fait tant de captifs qu'ils sont presque inquiets de leur nombre. Richard dit au prince de Tarente : « Prenez quinze cents hommes avec vous, et conduisez nos prisonniers au camp; annoncez ma victoire; que nos frères se réjouissent : Malek Adhel est à nous, et ce soir le nom du Christ sera béni dans Cé-

sarée. » Le prince de Tarente obéit : il charge de chaînes les Mahométans, et reprend la route de Ptolémaïs : tandis qu'il s'éloigne, Malek Adhel a vu, du haut des murs de Césarée, l'étendard de la croix flotter dans les airs ; il a vu la défaite de Saladin, la fuite de l'armée, et aussitôt la patrie et le sang ont fait retentir dans son cœur leurs puissantes voix. Il n'hésite pas à leur obéir ; d'un pas rapide il traverse les escadrons les plus serrés, cherche son frère, le rejoint et lui dit : « Maintenant soyons amis, Saladin ; l'ennemi est là qui nous l'ordonne ; repoussons-le ensemble ; après la victoire, tu seras à temps de me faire mourir. » Il dit, et sans attendre la réponse de son frère, il perce à travers les rangs éclaircis, rallie les soldats, se met à leur tête, et partout où il se montre il fait changer la fortune. Ému, surpris, Saladin le suit de l'œil : dans le trouble de mille pensées confuses il se demande ce qu'il doit croire et s'il doit voir dans Malek Adhel un traître ou le plus ferme appui de sa couronne. Tandis que, plongé dans cette incertitude,

il ne songe ni à attaquer, ni à se défendre, l'aile droite des chrétiens vient d'être enfoncée par Malek Adhel; pendant qu'il la poursuit, la gauche profite de ce moment pour fondre tout entière sur le Sultan : au triple panache jaune et noir qui éclate sur son casque, Richard l'a reconnu; il s'élance, il s'écrie : « A moi, chrétiens, Saladin est pris. » A l'aspect d'un si grand danger, le sultan revient à lui; sa redoutable épée fend en deux le bouclier de Richard, mais la course de l'intrépide monarque n'en est pas arrêté; il jette en l'air les éclats de son bouclier, saisit d'une main la bride du cheval de Saladin, de l'autre lui présente son épée, et s'écrie : « Rends-toi, Saladin. — Je ne te rendrais pas même mon cadavre, répartit le sultan; mon frère le sauverait de tes mains. — Que parles-tu de ton frère, lui dit Richard, ton frère est à nous. — Mon frère est à moi, interrompt-il; » puis tout-à-coup, d'une voix tonnante il s'écrie : « A moi, Malek Adhel, les chrétiens sont vainqueurs! » Dans le fort de la mêlée, Malek Adhel l'a entendu; il court, vole,

renverse les cimiers brisés, les cottes d'armes déchirées. Saladin le voit auprès de lui, et, fort de son invincible appui, il ne se défend plus, il attaque : l'audacieux Richard va être exposé au même péril que le sultan courait tout-à-l'heure; mais cette pensée ne le fait point reculer, car il sait bien que toute brillante qu'est sa couronne, elle n'est pas un titre, mais seulement un engagement à la gloire; et la gloire lui est si chère, qu'à quelque chose qu'elle s'attache, même à la mort, il la desire encore. A cet instant, le choc des deux armées sépare une seconde fois les deux frères; mais Malek Adhel poursuit avec acharnement le guerrier téméraire qui a menacé les jours de Saladin. Richard, qui le voit, se dégage des fuyards qui l'entraînaient, et revient lui-même sur le prince : un combat terrible commence entre eux; déjà leur sang coule et rougit leur cuirasse : étonnés de la résistance qu'ils s'opposent, ils redoublent d'efforts; le cheval de Richard s'abat sous lui, mais Richard se relève si promptement que sa chute n'interrompt point le

combat. Malek Adhel lève son épée, et en porte un si furieux coup sur la tête de son adversaire, que le casque du roi se brise et le laisse un moment éperdu. Mais loin de poursuivre sa victoire, Malek Adhel s'arrête subitement; il regarde Richard et trouve sur son visage une ressemblance qui fait palpiter son cœur; il lui dit : « Quel est ton nom, guerrier invincible? A tes traits, à ta valeur, je soupçonne que tu dois m'être bien cher. — Je suis ton ennemi, reprend le roi d'un air farouche; oui, ton éternel ennemi. Je triomphais de ton frère, la victoire était à moi: tu me l'as arrachée, tu m'as vaincu, tu m'as épargné; non, il n'y a point de bienfaits qui puissent me faire oublier de pareils affronts. — Eh bien! superbe Richard, s'écria le prince avec une profonde émotion, car il n'y a que toi qui puisses me tenir un tel langage, si tu crois devoir me haïr parce que j'ai été fidèle à mon pays, je porterai avec douleur le poids de ta haine; mais elle ne m'empêchera pas d'honorer en toi le plus grand roi du monde, et de t'aimer comme l'auguste frère de

celle à qui j'ai consacré ma vie. » Il en aurait dit davantage, s'il n'eût aperçu les troupes mahométanes qui accouraient sur eux. A l'instant, il donne son cheval à Richard, et lui dit vivement : « Fuis, noble monarque ; au nom de ton épouse, de ta sœur, résous-toi à fuir : contre tant d'ennemis tout l'effort de ta valeur ne t'empêcherait pas de perdre la vie sans utilité pour ta cause. Le roi le sent bien, et c'est là ce qui le détermine. L'intérêt des chrétiens lui commande de ne pas les abandonner ; c'est à lui qu'appartient de réunir et de sauver les restes de l'armée ; son devoir de chef fait céder son courage, et ici c'est l'honneur qui l'emporte sur l'orgueil. Mais en reculant, il verse des larmes de rage, et sa haine pour Malek Adhel s'accroît bien plus par la honte d'avoir fui à ses yeux, que par le mal que ce prince a fait aux chrétiens en demeurant fidèle à Saladin.

Tandis que le héros anglais rejoint ses troupes, les rallie et fuit avec elles, Saladin les poursuit et égorge impitoyablement tous les chrétiens qu'il peut atteindre. Ma-

lek Adhel les épargne et ne fait que des prisonniers; l'image de Mathilde qui vient de se présenter à lui au milieu du carnage, s'attache et s'unit à tous les chrétiens ; il a horreur de leur sang ; son bras est sans force pour le répandre, et il ne peut regarder d'un œil ennemi ceux que sa bien-aimée appelle [illegible] frères. Elle va s'affliger de leur défaite, elle va peut-être haïr leur vainqueur, et à cette pensée il ne peut s'empêcher de détester sa victoire. Maintenant qu'il a tout fait pour l'amitié, il commence à regretter de n'avoir pas tout fait pour l'amour. Abattu par les combats que se livrent en son cœur la plus impérieuse des passions et le plus saint des devoirs, n'entrevoyant point dans l'avenir l'espérance de les accorder, et ne se sentant point la force de sacrifier l'un des deux, il s'arrête tristement au milieu des cadavres dont la terre est jonchée, et ces yeux éteints, ces lèvres pâles, ces cœurs qui ont cessé de battre, n'excitent point sa compassion : un tel sort lui paraît doux en comparaison des cruels tourments qui le déchirent ; ils sont tran-

quilles, se dit-il en promenant ses regards sur cette foule de morts; et à cette pensée il songe bien moins à les plaindre d'avoir perdu la vie qu'à leur envier le bonheur de ne plus souffrir.

Cependant tous les ennemis ont disparu, le calme est rétabli, Saladin abandonne la poursuite des chrétiens, et revient suivi des étendards déchirés et des oriflammes sanglants qu'il leur a ravis. Le triste et victorieux Adhel s'avance vers son frère; il appelle autour de lui tous les soldats qui l'ont soutenu dans sa révolte du Caire, tous ceux qui ont délaissé Metchoub pour le suivre; il leur dit: « Jurez-vous, par Mahomet et son divin alcoran, d'obéir à tous mes ordres? — Nous le jurons, s'écrient-ils. — Imitez-moi donc, reprend il, tombez aux pieds de votre souverain, et quelle que soit la peine qu'il veuille nous infliger, soumettons-nous, car nous l'avons méritée. Mon frère, continua-t-il en mettant un genou en terre devant Saladin, et lui présentant son cimeterre: je t'offre ma tête, prends ta victime; ta vengeance est juste, mais

fais grâce à tous ces braves gerriers soutiens de ton empire et de ta puissance ; mon exemple seul a pu les écarter de leur devoir, ma mort les y fera rentrer. » A ces mots, le fier soudan s'attendrit ; il essuie avec surprise les larmes qui remplissent ses yeux, et ne comprend point quelle est cette émotion inconnue qui, en oppressant son cœur, fait ainsi trembler sa voix. Hors d'état de parler, il ouvre ses bras à son frère : Malek Adhel s'y jette. « Ah! Saladin, lui dit-il, as-tu pu croire que l'ami de ton enfance ait eu la volonté de t'abandonner et la pensée de te trahir ? — Maintenant je le verrais moi-même, que je ne le croirais pas, s'écrie le sultan. O Malek Adhel ! si tu as eu des torts, je les oublie : puisses-tu oublier de même la vengeance que j'en ai voulu tirer. » Il dit, et serre contre son cœur un frère qu'il chérit ; celui-ci répond à sa tendresse, et pendant quelques instants perd la mémoire de son amour, ou ne s'en souvient que pour s'applaudir de n'y avoir pas cédé. Touchée de leur sainte et fraternelle amitié, l'armée célèbre leur réconci-

liation par mille cris de joie ; et par l'ordre de Saladin lui-même, les soldats de Malek Adhel se mêlent et se confondent avec les siens, afin qu'il puisse ignorer toujours quels furent les Musulmans qui osèrent porter les armes contre lui.

Les deux frères sont également impatients de se trouver seuls ; ils s'interrogent, se questionnent, s'expliquent. Saladin écoute le récit de tout ce qui s'est passé à Damiette ; il voit que Malek Adhel a voulu obéir ; que c'est malgré ses ordres que la reine est partie et que la princesse est restée ; mais quand il entend qu'un esclave, chargé de l'instruire de ce grand événement, lui a été envoyé, il s'écrie : « Je ne l'ai point vu, nul message de ta part n'est parvenu jusqu'à moi, et je l'avoue, ce silence si extraordinaire qui appuyait toutes les accusations de Metchoub, fut la seule cause qui pût me porter à les croire. » Alors Malek Adhel comprend la colère de son frère ; toutes les apparences l'ont montré si coupable, qu'en le pardonnant sans l'avoir entendu, il trouve lui-même que Sa-

ladin s'est montré bien indulgent. A la prière de celui-ci, il continue son récit, il raconte les scènes du désert, et sa noble franchise ne dissimule pas qu'au moment de mourir, les larmes de Mathilde l'avaient rendu infidèle à Mahomet. « Mais, ajoute-t-il, si les séductions de cette fille céleste ont pu ébranler ma croyance, je puis te jurer qu'elles n'altèreront ni mon zèle pour mon pays, ni ma fidélité pour toi. Je conviens que l'amour a une grande puissance sur mon cœur; mais tu as vu aujourdhui qu'elle n'affaiblissait pas mon bras lorsqu'il s'agissait de défendre l'honneur de tes armes. — Ecoute, reprend le sultan, je t'ai entendu et je ne t'ai pas trouvé coupable; si la reine d'Angleterre a été renvoyée au camp des croisés, je n'en puis accuser que l'artifice de la princesse Mathilde; en l'y renvoyant elle-même, tu m'as épargné une cruauté qui aurait souillé ma gloire; enfin, en défendant ta vie contre Metchoub, tu as plus fait que me conserver mon empire, tu m'as conservé mon ami; il m'eût été doux d'avoir à te pardonner,

mais je n'ai rien à te pardonner.....Que dis-je! n'est-ce pas au moment même où je venais d'ordonner ta mort que tu as sauvé mon armée et ma vie? Je ne connais qu'un moyen de m'acquitter envers toi, c'est de te donner la beauté que tu aimes: accepte le trône de Jérusalem; fais-y asseoir avec toi la princesse d'Angleterre; qu'elle t'apporte Ptolémaïs pour sa dot, et que les croisés, satisfaits de voir une reine de leur sang et de leur religion régner sur la Judée, retournent enfin dans leur Europe. Tu demeureras toujours le serviteur de Mahomet, l'ami de ton frère: unis de cœur, d'opinions et de gloire, la sainteté de nos nœuds servira d'exemple aux nations, et Saladin alors pourra mourir en paix.—Je te savais si grand et si généreux, répond Malek Adhel dans l'effusion de sa reconnaissance, que ce que tu fais aujourd'hui me touche, mais ne me surprend pas. Saladin, j'accepte tes dons, afin qu'ils me lient plus étroitement encore, s'il est possible, à tes intérêts et à mes devoirs; j'accepte le trône que tu m'offres, afin d'être

le premier de tes tributaires, et de te donner un nouveau gage de ma fidélité, en te nommant mon bienfaiteur.»

Le prince voudrait porter lui-même au camp des croisés les propositions de Saladin ; mais Saladin s'y oppose; il ne veut point que son frère abaisse la fierté mahométane et l'orgueil du trône jusqu'à prendre le titre d'ambassadeur auprès des rois chrétiens; il ordonne même à celui de ses serviteurs qu'il revêt de cette grande dignité, de ne se montrer au camp de Ptolémaïs, qu'entouré de cette pompe orientale, qui retardera sa marche sans doute, mais qui fera mieux sentir l'importance de sa mission et la grandeur du souverain qu'il représente.

## CHAPITRE XXXII.

Tandis que le sultan ordonne les préparatifs de cette solennelle ambassade, si lents au gré de Malek Adhel, quoiqu'il les presse avec toute l'activité que le plus violent amour peut inspirer au caractère le plus bouillant, la nouvelle précipitée de la prise de Césarée vient d'arriver au camp des croisés.

Quand le prince de Tarente y rentra, au bruit des clairons et des trompettes, et entouré de la foule de captifs qu'il ramenait, Mathilde était seule dans son oratoire : elle entend ce signal du retour de l'armée, et il porte dans son cœur un mortel effroi; elle va savoir dans quel parti s'est rangé Malek Adhel; toute sa destinée est là, c'est l'arrêt de sa vie, et les espérances qu'elle avait nourries jusqu'à cet instant, se dissi-

pent pour faire place à la crainte; elle oublie l'amour du prince, les serments du désert, tout ce qui peut la rassurer enfin, pour ne se souvenir que du courage avec lequel il s'est séparé deux fois d'elle : si sa pensée lui retrace l'impression que la foi du Christ fit sur l'ame du heros, ce n'est que pour reprocher à cette foi d'avoir manqué de ces lumières vives et pénétrantes qui ne permettent pas d'hésiter; cependant le moment du reproche se perd bientôt dans celui du repentir; elle s'accuse, s'agite, se prosterne, se relève; au plus léger bruit, son sang se porte vers son cœur, l'étouffe, la brûle; bientôt il se glace avec le silence qui succède, et elle est prête à défaillir. Pour être plus tôt instruite, elle voudrait s'élancer au-devant de l'armée; mais au même instant, épouvantée de la nouvelle qui s'avance, elle fuit dans le lieu le plus reculé de son appartement. Cependant une main bien connue vient de frapper à sa porte, c'est l'archevêque de Tyr; elle ne sait si elle ouvrira : deux fois elle s'avance, et deux fois elle re-

tombe sans force sur son siége. Enfin, rassurée par sa faiblesse même, qui ne lui permet pas de croire qu'elle pourra survivre à la perte de ses espérances, elle se sent le courage d'apprendre le malheur que la mort doit suivre, et d'une main tremblante, les yeux baissés, elle ouvre à l'archevêque, semblable à une victime qui se détourne pour ne pas lire sur le front de son juge l'arrêt qui va la condamner. « Réjouissez-vous, ma fille, lui dit Guillaume, les chrétiens sont vainqueurs. » Elle le regarde; son front chauve rayonne d'un doux contentement; elle recommence à espérer; mais avant de se réjouir, elle attend que l'archevêque lui apprenne quelque chose de plus. « Votre frère a vaincu les infidèles, ajoute-t-il, et à cet instant Césarée est à nous. » La vierge ne répond point encore; l'archevêque ne lui a point dit sous quels drapeaux a combattu Malek Adhel. Elle se tait: elle craindrait de montrer trop d'amour en prononçant le nom dont son cœur est plein, et qui seul va faire la joie ou la douleur de la nouvelle

qu'on vient de lui annoncer; mais malgré la pudeur de son silence, ses regards ont parlé : l'incertitude, l'anxiété qu'ils peignent ont révélé à l'archevêque que la victoire des chrétiens n'est rien pour elle s'ils ne la doivent à Malek Adhel. Guillaume blâme sa faiblesse, et ne veut point y compatir ; cependant, puisque son bonheur dépend d'un mot, et que ce mot dépend de lui, il ne le fera pas attendre; mais voulant purifier, pour ainsi dire, la joie de Mathilde en la rattachant à la pensée de Dieu, il ajoute : « Oui, ma fille, Richard est maître de Césarée, et l'Éternel a touché le cœur de Malek Adhel; ces deux grandes conquêtes nous montrent sa puissance, sa miséricorde, et nous prouvent que de lui seul procèdent tous les biens, et que lui seul doit être notre fin et notre espérance. » Mathilde baisse son voile; elle sent que les transports de félicité qui remplissent son cœur, vont éclater dans ses yeux, et sa modestie rougit de les laisser voir. L'archevêque continue : « Quand le prince de Tarente s'est éloigné de Césarée,

l'armée de Saladin séparait encore Malek Adhel et Richard; mais celui-ci, vainqueur sur tous les points, se préparait à percer avec ses troupes à travers celles du sultan, et ne doutait pas qu'aussitôt qu'il serait parvenu à joindre Malek Adhel, ils ne combatissent de concert, et ne parvinssent à mettre le sultan en fuite, et à arborer, le jour même, l'étendard triomphant de la croix sur les murs de Césarée. — Mon Dieu! s'écria la princesse, puis-je croire ce que j'entends? Se peut-il que Malek Adhel ait combattu contre son frère, et que l'amour ait eu tant de puissance dans son cœur? — Ma fille, reprit l'archevêque d'un ton sévère, s'il l'a fait, gardez-vous de l'attribuer à l'amour: les passions humaines ne font point de tels prodiges, la cause en est plus haut; et si j'ai voulu vous annoncer moi-même cette miraculeuse conversion, c'était pour empêcher votre cœur de s'égarer dans une folle joie, et l'avertir de ne pas s'attacher si fortement aux biens qui lui sont promis,

qu'il ne soit pas tout résigné à les perdre s'il plaisait à Dieu de les lui ôter. »

C'est ainsi que d'une main sage la religion contient les passions dans leurs justes bornes, et défend l'excès même aux plus légitimes : bienfaisante jusque dans sa sévérité, elle permet le plaisir et n'en proscrit que le délire; et si elle tempère la joie, elle sait mieux encore calmer les douleurs. Ah! qu'elle est bien ce qu'il faut au cœur de l'homme! qu'elle en connaît bien toutes les faiblesses et les misères, cette religion qui nous empêche de trop aimer les jouissances fugitives qu'il nous faut perdre tôt ou tard! Dans les temps de prospérité, quand tout nous rit, que les jeunes espérances et les vaines illusions enflent notre cœur d'une folâtre allégresse; enfin, lorsque nous sommes prêts à oublier que les félicités humaines ont un terme, la religion, pour nous sauver du désespoir où nous plongerait un si dangereux oubli, ne cesse de nous rappeler que tout passe, et de nous montrer comment tout finit; mais si elle

est ainsi utile et salutaire aux jours du bonheur, aux jours plus nombreux de l'adversité, qu'elle est tendre et touchante! C'est là qu'elle déploie toute sa puissance; c'est là qu'elle trouve contre le malheur des paroles et des promesses devant lesquelles il se dissipe; c'est là qu'elle s'élève jusqu'au ciel pour y puiser, dans le sein même de Dieu, des consolations pour l'homme; et celui qu'elle a pu laisser insensible quand, prudente et sage, elle prévenait les longs regrets en arrêtant les fougues de la joie, ne peut lui résister quand elle console, lui refuser son amour quand elle montre tout le sien, ni s'empêcher de pleurer avec elle quand elle pleure avec l'infortune. Guillaume était chrétien, lorsqu'hier encore il mêlait ses larmes à celles de Mathilde; il ne l'est pas moins aujourd'hui, quand il lui recomande de ne pas s'abandonner immodérément à l'avenir flatteur qui s'ouvre devant elle; « et maintenant, ma fille, lui dit-il, vous pouvez passer chez la reine; elle vous attend et vous desire : vous trouverez chez elle le prince de Ta-

rente; il vous instruira avec plus de détail de ce que vous desirez savoir, et préviendra les questions que votre timide modestie n'oserait pas hasarder.

Aussitôt Mathilde rattache ses voiles épars; elle répare le désordre de sa parure, sèche la trace de ses pleurs et se présente chez la reine, les yeux baissés et les joues brûlantes d'émotion. A l'instant où elle parut, le prince de Tarente s'avança respectueusement vers elle, et Bérengère, lui prenant vivement la main, lui dit : « Ma sœur, c'est à vous qu'il faut rendre grâces d'une victoire à jamais fameuse dans les annales de la chrétienté : soumis à votre empire, le noble Malek Adhel embrasse notre culte, notre parti; le bruit s'en répand déjà dans tout le camp; déjà on n'y attribue qu'à vous la gloire de sa conversion, et vos deux noms sont si bien unis dans toutes les bouches, qu'ils semblent ne pouvoir plus se séparer.—Oui, madame, s'écria le prince de Tarente : aidés de Malek Adhel, les chrétiens vont marcher de conquêtes en conquêtes; celle de l'Orient

entier ne sera pas trop vaste pour leur ambition; mais ils n'y aspirent que pour avoir le droit de vous l'offrir : c'est là le seul trône digne de vous; c'est là qu'ils vous placeront avec le héros que vous leur avez donné; c'est là que, souveraine de ces immenses provinces, où règne maintenant l'empire du démon, vous ferez découler sur elles, du haut de votre trône, des torrents de cette lumière divine dont l'Éternel a rempli votre cœur. — De si hautes destinées, reprit la princesse avec un trouble extrême, sont trop au-dessus de mes espérances...—Et quelles destinées, quelles espérances peuvent être au-dessus de ce que votre merveilleuse beauté vous donne le droit d'attendre, interrompit le prince de Tarente avec enthousiasme ? quels cœurs n'embraserait-elle pas? quels empires ne peut-elle pas conquérir? où fut-il jamais d'armes plus invincibles? Ah! pour être vaincu par elle, pour tomber à vos pieds, vous offrir son trône et croire à votre Dieu, il n'a manqué à Saladin que de vous avoir

vue un instant. » De pareilles louanges blessaient l'humble modestie de Mathilde; par sa contenance imposante et grave, elle fit entendre au prince de Tarente qu'elle desirait qu'il changeât de langage : alors, craignant de l'avoir offensée, il se tut, et ce ne fut qu'à la prière de la reine qu'il reprit la parole pour raconter à Mathilde comment les dispositions de Malek Adhel devant Césarée, et le combat de ses troupes avec celles du sultan, avaient dû faire présumer aux chrétiens qu'il favorisait leurs projets; et, en l'écoutant, l'innocente Mathilde se confirma dans des espérances bien chères, et qui devaient, hélas! si peu durer.

Le lendemain, toute la cour se réunit chez la reine d'Angleterre : là, les rois de Jérusalem et d'Antioche, les comtes de Tripoli et de Jaffa, et tous les vaillants chevaliers demeurés au camp, délibéraient entre eux, impatients de gloire, s'ils n'iraient pas joindre Richard à Césarée, afin de cueillir aussi leur part de lauriers. Les

héros surtout qu'enflammaient les charmes de Mathilde, brûlaient du desir de combattre; car ils ne pouvaient endurer la pensée que Malek Adhel, remportant seul l'honneur de la victoire, en méritât seul le prix. Dévoré de jalousie, d'orgueil et de haine, Lusignan s'écria que, « quelle que fût la conduite de Malek Adhel, soit qu'il demeurât fidèle à ses lois, soit qu'il soutînt les chrétiens et trahît pour eux sa patrie et son frère, il était également indigne du prix qu'il osait demander; et je ne crois pas, madame, ajouta-t-il, en regardant Mathilde, que la noblesse de votre sang et la pureté de votre ame vous permettent de jamais accepter pour époux un homme dont le culte est horrible à Dieu, et dont la conversion serait une perfidie. » Mathilde fit un geste de surprise et d'indignation; Bérengère voulait répondre, Guillaume ne lui en donna pas le temps. « Qu'osez-vous avancer, sire, s'écria-t-il? quelles paroles impies venez vous de faire entendre? Quoi! vous regarderiez comme

un traître celui que Dieu daignerait éclairer, et qui, détestant son faux prophète, pour recevoir l'eau du baptême........—Je vous demande pardon, mon père, interrompit brusquement Lusignan; mais ici il s'agit d'honneur et non de religion; et sur ce point, permettez-moi de le dire, je me crois meilleur juge que vous: les lois de la chevalerie ne sont pas toujours conformes à celles de l'église, et souvent les unes autorisent la même action que les autres réprouvent. — Le héros qui a peut-être le mieux connu les saintes lois de la chevalerie, reprit la princesse un peu émue, le grand Montmorency pensait autrement que votre majesté: si Malek Adhel eût été chrétien, il l'aurait estimé au-dessus de tous les rois du monde; en mourant, il priait pour sa conversion, et si cette conversion eût été criminelle, sa belle ame ne l'aurait pas demandée à Dieu. — Je ne prends l'opinion de personne pour règle de la mienne, répliqua fièrement le roi de Jérusalem, et surtout les dernières pensées

d'un mourant. Il se peut que, quand le monde s'efface, et que tout va changer d'aspect, on change aussi de sentiment; mais soyez assurée, madame, que, si Montmorency vivait encore, il ne porterait pas un autre jugement que le mien, et qu'en voyant Malek Adhel combattre avec les chrétiens, il ne verrait en lui qu'un traître qui a déshonoré la gloire de ses armes en les tournant contre sa patrie et son légitime souverain; sa voix, comme la mienne, le déclarerait lâche et perfide à la face de tout l'univers; et mon épée, comme la sienne, saura bien soutenir ces paroles.» Bérengère, blessée de la manière dont il parlait du bienfaiteur qui l'avait rendue à son époux, mêla, pour la première fois de sa vie, un peu d'amertume à ses paroles, et répondit que, quelque formidable que fût son épée, elle ne pensait pas que le héros, surnommé à si juste titre le *foudre de guerre de tout l'Orient*, pût s'en effrayer beaucoup.» A ces mots, Lusignan contraignit avec peine la violence de son dépit, et, sans répondre à Bérengère, il se tourna

vers Mathilde, et lui dit: « Je suis étonné, je l'avoue, de voir la reine d'Angleterre professer des sentiments si contraires à ceux de son illustre époux; mais je le serais bien plus, je l'avoue, s'ils étaient approuvés par votre altesse. — Sire, reprit-elle avec une fière dignité, si je me suis toujours honorée de penser comme la reine ma sœur, je ne cesserai point de m'unir à elle lorsqu'elle avoue hautement son estime pour le héros qui vous a ravi votre empire, et qui vous le rendra peut-être. » Elle achevait à peine, que des cris tumultueux s'élevèrent dans le camp et rompirent la discussion. Au même moment, la porte s'ouvrit: Richard parut tout armé et couvert de poussière : sa contenance était sombre, farouche, et il ne daigna pas répondre à la reine qui s'était précipitée près de lui. « O mon frère! mon frère! s'écria Mathilde, d'une voix altérée. » Et elle jetait des regards inquiets derrière lui, pour voir si Malek Adhel ne le suivait pas. Tous les princes et les chefs, saisis d'une extrême surprise, lui demandèrent la cause de son

retour, et comment il revenait à Ptolémaïs quand ils le croyaient maître de Césarée. « J'ai été vaincu, reprit Richard d'un air consterné, et jurant dans son ame une haine implacable à celui qui le forçait à un pareil aveu. — Eh quoi! reprit le prince de Tarente, votre majesté a-t-elle donc été repoussée avant d'avoir pu joindre Malek Adhel? — Que parlez-vous de Malek Adhel, interrompit brusquement Richard? c'est lui seul qui nous a perdus, qui a causé notre défaite et ruiné notre entreprise. J'avais enfoncé toute l'armée de Saladin; ses escadrons rompus, frappés de terreur, dispersés dans la plaine, ne pouvaient éviter les chrétiens; ils fuyaient de tous côtés, de tous côtés ils trouvaient l'esclavage ou la mort; et si je n'avais eu que le sultan à combattre, il serait prisonnier à Ptolémaïs, et dans peu de jours peut-être nous serions à Jérusalem; mais Malek Adhel est venu m'arracher la victoire: tel qu'un astre malfaisant, il a paru tout-à-coup, et le désordre de l'armée ennemie a cessé, les troupes ont été ralliées, les chrétiens ont été vain-

cus, et, pour la première fois de sa vie, Richard a fui...... O honte insupportable! continua le fier monarque en frappant son front contre ses deux poings armés de gantelets; ô superbe Malek Adhel! ton nom sera toujours mon opprobre; tant que tes yeux seront ouverts à la lumière, il existera un homme qui pourra se dire, j'ai fait reculer Richard; et, ce qui met le comble à mon injure, j'ai perdu le pouvoir de t'ôter la vie.—Mon frère, s'écria Lusignan en lui serrant la main avec force, pourquoi l'as-tu perdu? Le malheur a-t-il abattu ta grande ame, et te défies-tu de ta valeur? — Emporté par mon courage, répondit Richard avec sa loyale franchise, j'allais tomber entre les mains de l'armée entière des Musulmans; Malek Adhel l'a vu, et m'a sauvé; je lui dois la liberté, peut-être la vie: fatale obligation, qui redouble la honte de mon affront en me défendant de m'en venger! — Et n'as-tu pas ici ton frère qui périra pour te venger? répliqua Lusignan, les yeux étincelants d'ardeur et de joie; suis-je même le seul qui soit sensible

à tes outrages, au point de payer de tout mon sang l'honneur de les effacer? N'es-tu pas entouré d'amis qui te chérissent, et qui tous vont jurer avec moi de ne poser les armes qu'après que la mort de Malek Adhel aura délivré ta gloire du seul homme qui puisse se vanter de t'avoir vu fuir.» Ces mots, dits à dessein, animèrent d'une telle fureur le ressentiment de Richard, que sa générosité ordinaire en fut étouffée, et, pressant son frère d'armes contre sa poitrine, il s'écria: « Brave Lusignan, je t'entends, et je promets la main de ma sœur au vainqueur de Malek Adhel.» A l'instant, tous les chevaliers et les rois qui aspiraient à l'hymen de la princesse, se réunirent autour du roi; et, élevant leurs épées d'un commun accord, ils jurent la mort de Malek Adhel.... Mais à l'aspect de tous ces fers étincelants destinés à percer le cœur qu'elle adorait, l'infortunée Mathilde pâlit, ses yeux se fermèrent, et elle tomba sans mouvement sur le plancher.

En la voyant évanouie, Bérengère fit

un cri et accourut vers elle : Richard tressaillit, mais il ne s'approcha point de sa sœur ; et, faisant un geste, il dit à la reine : « Faites appeler vos femmes, madame, qu'elles emportent cette jeune fille loin d'ici ; j'excuse les frayeurs d'une vierge timide, et je me plais à croire qu'il n'y a pas d'autre motif à son saisissement. Mon père, continua-t-il en s'adressant à l'archevêque, veuillez la suivre, je vous prie ; quand elle sera en état de vous entendre, dites-lui que vous m'avez assuré que son devoir lui était plus cher que sa vie, et que son premier devoir est de m'obéir ; qu'elle sache bien que si jamais, sans égard pour sa gloire, elle osait tenir un autre langage, la mienne ne me permettrait pas de le souffrir. » Avant de suivre les femmes qui emmenaient Mathilde, Guillaume s'inclina avec respect devant le roi, et répondit : « Je connais la princesse d'Angleterre, sire ; j'ai lu souvent dans ce cœur pieux, soumis, tel qu'il n'en existe pas un autre sur la terre ; il n'y a point de sacrifices qu'elle ne fasse à la religion ; il n'y en a

point qu'elle ne lui ait fait, et peut-être chercheriez vous en vain autour de vous quelqu'un qui en pût dire autant : je réponds donc à votre majesté que la conduite de la princesse Mathilde honorera toujours le sang dont elle sort. — Qu'elle n'oublie donc pas, répliqua le roi d'un air mécontent, que, pour en être digne, il faut que la faiblesse qu'elle a montrée aujourd'hui soit la dernière de sa vie : car quiconque est faible n'est pas du sang de Richard. »

## CHAPITRE XXXIII.

Quand une grande infortune tombe avec violence sur le cœur, d'abord il demeure comme anéanti; il ne voit, il n'entend, il ne sent plus rien : la vie y semble suspendue; mais à peine y a-t-elle repris son cours, que toutes les douleurs s'y précipitent avec elle, s'y pressent en foule, le brisent, le déchirent de toutes parts; alors on crie, on s'agite, on voudrait mourir; mais on craint en mourant d'emporter son malheur avec soi; on veut d'abord s'en délivrer, le rejeter dans le monde, et mourir ensuite pour se reposer de l'avoir souffert.

Telle était la situation de la triste Mathilde: en retrouvant la vie qui la rendait à la douleur, elle aurait rappelé à grands cris la mort qui l'en délivrait, si elle avait

pu supporter la pensée de descendre au tombeau en laissant subsister derrière elle l'horrible serment qu'elle venait d'entendre. « O ma sœur! disait-elle à la reine, laissez-moi sortir d'ici; je veux retourner devant Richard, devant tous les féroces guerriers qui l'entourent; je veux tomber à leurs pieds; j'aurai encore la force d'aller jusque-là : peut-être se laisseront-ils attendrir par mes larmes, peut-être mes prières pourront-elles les fléchir. Ils rétracteront le vœu sanglant, le serment impie qui menace les jours du héros qui a sauvé votre époux.—Oui, mon enfant, lui dit l'archevêque en prenant les deux mains de la vierge entre les siennes, priez pour celui qui vous a rendu la liberté, et qui a épargné les jours de votre frère, cela vous est permis, car ce Dieu qui nous a tout donné a fait de la reconnaissance le premier de nos devoirs; mais que ce sentiment, ô ma fille! soit désormais le seul qui s'attache à la pensée de Malek Adhel.» La princesse ne répondit que par un torrent de larmes, son cœur était loin des paroles

de l'archevêque; car le moment où l'on craint pour ce qu'on aime, est celui où on aime le plus, et, en voyant la vie de Malek Adhel menacée, il lui était devenu si cher, qu'elle doutait presque que Dieu lui-même eût assez de puissance pour lui ôter son amour. A la fin, d'une voix gémissante, elle dit : « O mon père ! quand je verse devant le ciel mes pleurs avec mes prières, ce n'est point pour qu'il change mon cœur, mais pour qu'il change celui des ennemis de Malek Adhel, afin que, tranquille sur sa vie, je puisse mourir en paix. — Vous voulez mourir, Mathilde, interrompit Bérengère effrayée. — Ma sœur, reprit-elle en se jetant dans ses bras, j'ai perdu tout espoir, et vous le demandez. — Ainsi, reprit l'archevêque d'un ton sévère, au lieu de déplorer vos folles amours dans le sein de la pénitence, vous voulez couronner vos erreurs par un crime? — Non, mon père, je ne porterai pas sur moi-même une main homicide, j'attendrai que la douleur ait brisé tous les liens de ma vie ; elle ne tardera pas, j'ai trop souffert : hélas ! je

mourrai bien jeune, mais pas encore assez pour n'avoir pas eu le temps de desirer la mort. — Ma fille, répliqua Guillaume, frémissez que Dieu ne vous exauce; car la mort avec le péché, voilà ce qu'il y a de plus terrible dans les trésors de sa colère. — Ah! voilà bien ce qui me fait frémir, s'écria Mathilde : les barbares! ils veulent lui arracher la vie, tandis qu'il est encore dans l'erreur, le perdre pour l'éternité... Pardonnez, mon père, mais à cette affreuse pensée, je sens que mon esprit se trouble, s'égare; je sens que, si Malek Adhel devait être rejeté de Dieu, je voudrais en être rejetée aussi.... — Arrête, malheureuse enfant, s'écria vivement l'archevêque, hâte-toi de bannir, de détester un amour qui t'a appris comment on blasphême : Dieu puissant, pardonnez-la, car voilà sa première faute. Mathilde, rappelle ta vertu, et pleure toute ta vie d'avoir osé dire que tu préférais un homme à ton Dieu. — L'ai-je dit, mon père? mon délire m'a-t-il poussée jusque-là, s'écria-t-elle pleine d'un saint effroi? Hélas! je n'ai

donc plus de sagesse, je n'ai donc plus d'honneur; les devoirs et la religion ont donc perdu leur empire sur ce cœur que tout abandonne, hors l'amour qui le remplit et le remords qui le déchire. — Ma fille, reprit Guillaume avec un accent plus doux, ne vous livrez pas au désespoir; car Dieu peut pardonner plus encore que l'homme ne peut pécher; il n'est point de fautes qui ne puissent être effacées par des larmes, et, dans l'immensité de sa miséricorde, il n'attend pas même qu'on le prie; il exauce les simples desirs, et entend jusqu'aux dispositions des cœurs. — Ah! reprit la princesse attendrie, qu'il entende donc le vœu que je fais de renoncer à Malek Adhel; mais, dans cette vie périssable seulement: Dieu me permettra bien l'espérance de le retrouver dans l'autre. — Il vous permettra même de le lui demander, répondit l'archevêque, et peut-être ne sera-ce pas sans effet; car la prière a le pouvoir spécial et le privilége divin de monter au plus haut des cieux, et de toucher le cœur de Dieu en lui exposant les

misères des hommes : mais de telles grâces ne s'obtiennent que par de grands sacrifices; il faut vivre, Mathilde, et ne vous permettre ni plaintes ni murmures; il faut supporter vos épreuves; il faut même les aimer, et vous garder d'appeler la mort qui les termine; car la mort est le desir de la faiblesse, et la vertu seule peut vivre dans le malheur. — Puisque mes prières peuvent être efficaces, reprit la princesse, j'étais bien coupable de vouloir mourir : Ah! que l'Eternel, au contraire, daigne prolonger des jours qu'il me permet de consacrer à lui demander la grâce de Malek Adhel. — Oui, mon enfant, il vous le permet; mais prenez garde pourtant que votre cœur séduit n'abuse de la prière, pour porter devant Dieu les intérêts de vos passions. — Hélas! répliqua la vierge, il n'y a plus de passions dans le lieu où je desire m'enfermer; et là, les prières, dégagées de tout intérêt humain, sont dignes sans doute d'arriver jusqu'au ciel. Mon père, je veux quitter le monde et retourner à mes premiers vœux : ô mon guide révé-

ré! couvrez-moi de votre protection, empêchez que je ne sois sacrifiée aux puissances de la terre; conduisez-moi dans ce saint asile que vous vouliez faire ouvrir à la malheureuse Agnès : puisque je fus coupable aussi, pourquoi me retenir dans le monde? pourquoi mettre obstacle à ma pénitence?..... O que je voie seulement mon frère renoncer à son injuste haine, et ses sanguinaires amis cesser de poursuivre la vie de Malek Adhel; alors vous me verrez m'éloigner avec joie de ce monde auquel je n'aurai plus rien à demander, et où je n'ai connu que des malheurs et des faiblesses. — Ma sœur, dit alors la reine, jamais vous n'en obtiendrez la permission de Richard; il a attaché son cœur et sa volonté à votre hymen avec Lusignan, et il vous contraindra à lui obéir. — Il me contraindra, reprit fièrement la princesse, et quel est son droit, quelle sera sa force? — Ses ordres suffiront sans doute, répliqua Bérengère; car assurément il est impossible de résister à ceux de Richard. — Dans cette occasion, il est plus impossible

encore d'y obéir, répartit vivement Mathilde. — Ma fille, lui dit l'archevêque, il faut un grand courage pour s'opposer à la volonté des rois. — Ah! reprit-elle avec amertume, et comme entraînée par une force invisible, il en faut bien moins que pour renoncer à ce qu'on aime. »

Alors elle laissa tomber sa tête entre ses deux mains, et demeura ensevelie dans une longue méditation, pendant laquelle Bérengère et Guillaume gardèrent un profond silence. Il durait encore, lorqu'on vint avertir la reine que Richard la demandait : arrachée alors à sa rêverie, Mathilde releva sa tête; son visage était plus recueilli, sa physionomie plus calme, et déjà on voyait qu'elle pourrait sourire encore; elle prit la main de la reine, et lui dit: « Je vous prie, attendez encore un moment. Mon père, continua-t-elle, je voudrais accompagner la reine, embrasser les genoux de Richard, le conjurer d'agir en cette occasion comme si je n'existais pas, comme si je n'avais jamais existé : il a promis ma main à quiconque ôterait la

vie à Malek Adhel; mais du moment que je m'ensevelis dans les ombres de la mort, ma main ne peut plus être à personne, et le roi, n'ayant plus de prix à donner, n'aura plus de serment à recevoir.—Ma sœur, reprit Bérengère, attendez quelques jours encore; aujourd'hui vous ne feriez qu'irriter la colère du roi. — Vous m'aiderez à l'apaiser, répliqua Mathilde; vous qui devez la vie de votre époux à la générosité de Malek Adhel, ne parlerez-vous pas pour lui? — Je le ferai, sans doute, dit la reine; mais je redoute l'effet de mes tentatives, car le courroux de Richard est un courroux terrible; il s'augmente et s'enflamme par tout ce qui tente de l'arrêter, et le projet de changer sa volonté est une témérité qu'il ne me pardonnerait peut-être jamais. — Ecoutez, Mathilde, ajouta l'archevêque, ne précipitez point ainsi vos résolutions : les passions extrêmes veulent des partis violents; mais la sagesse ne commande que des mesures modérées : demeurez en paix, le moment n'est pas venu de voir votre frère; demeurez en

paix, dis-je, car la vie de Malek Adhel n'est pas en danger. Enfermé dans les murs de Césarée, nos guerriers ne peuvent l'atteindre, et ce n'est que quand les chrétiens mettront le siége devant cette ville, que le vœu formé contre sa vie pourra être rempli; mais ce siége n'est pas prêt à commencer encore : d'ici là, je parlerai au roi; je ferai plus, je parlerai à Malek Adhel. — Vous, mon père, s'écria Mathilde dans un transport de surprise. — Oui, ma fille, et tel est mon devoir; s'il est vrai que quelques germes de vérité soient tombés dans l'ame de ce prince, Dieu m'appelle à les y développer : sa conduite à Césarée m'afflige, mais ne me décourage pas. Hélas! ils ne sont plus les temps heureux des subites et merveilleuses conversions : pour en opérer maintenant, il faut une marche plus lente; Dieu ne daigne plus parler lui-même, et les raisonnements qui sont la voix de l'homme, doivent avoir moins d'effet que les miracles qui sont la voix de Dieu. Ma fille, je marcherai vers Césarée, je me présenterai

devant les infidèles, je parlerai à Malek Adhel. — Mon père, s'écria la reine, votre charité vous égare, les infidèles vous chargeront de chaînes, peut-être même oseront-ils plus. — Ils ne l'oseront pas, reprit Guillaume plein d'une divine confiance: quiconque agit pour le ciel est protégé par le ciel. Dieu voit mes intentions, il les bénira; et s'il permettait que mon sang fût répandu, ce serait pour servir d'expiation, et racheter du péché l'ame que je vais lui rendre. Bienheureuse destinée, qui, me faisant participer aux souffrances de mon Rédempteur, me ferait participer à ses mérites, et élèverait ma gloire au-dessus de toutes les gloires de la terre! » Et, en parlant ainsi, aucun sentiment de vanité n'enflait le cœur de l'archevêque; car il appartient à la religion, mais à la religion seule, d'exhausser l'homme au-dessus de l'humanité, sans lui donner d'orgueil. Mathilde était tombée à ses pieds; elle s'écriait : « Homme divin, dirigez mes volontés, ordonnez à mon cœur, c'est Dieu qui vous inspire:

me voilà prête à obéir. — Ma fille, reprit-il avec douceur et simplicité, promettez-moi de ne prendre aucune résolution importante avant mon retour. — Je le jure, répliqua-t-elle avec cet accent qui fait les inviolables serments. — Eh bien! dit-il, mon enfant, soumettez-vous à la Providence. *Je vous laisse la paix; je vous donne la paix; je ne vous la donne point comme le monde, mais comme le ciel la donne; que votre cœur ne soit point troublé; qu'il ne craigne point, car je ne vous laisserai point sans appui, et je reviendrai à vous:* telles furent les paroles du Christ au disciple bien-aimé; appliquez-les sur votre cœur, elles en calmeront toutes les blessures. » Il dit, et, suivi de la reine, il sort de l'appartement de Mathilde, et se rend sous la tente de Richard. « Eh bien! s'écria le roi en le voyant, avez-vous disposé ma sœur à l'obéissance, et serai-je satisfait de ses résolutions? — Sire, répondit gravement l'archevêque, je lui ai défendu d'en prendre aucune jusqu'à mon retour. — Et où allez-

vous? lui demanda Richard avec surprise. — Où le ciel me désigne un grand devoir à remplir, répondit Guillaume : je ne m'expliquerai pas davantage à présent; et comme la reine est instruite de mon secret, je demande à votre majesté de vouloir bien ne pas user de ses droits, et de lui permettre de continuer à vous le taire. »

En achevant ces mots, l'archevêque se retira, laissant Richard dans une telle surprise, qu'elle balançait et dominait même son ressentiment; et quand le soir fut venu, le digne apôtre du Christ, plein d'un zèle évangélique, sortit des portes de la ville et prit la route de Césarée. Vêtu des plus simples habits, dépouillé des marques de sa dignité, grand de ses seules intentions, il s'appuie sur son bâton blanc, et ne sent point la fatigue; car, selon la belle expression de Tertullien, quand l'ame est dans le ciel, le corps ne sent point ses chaînes; elle emporte avec soi tout l'homme; il marche au sein des ténèbres, éclairé de la lumière de sa bienfaisance; il marche seul, et ne s'effraie

point : que peut craindre l'homme qui ne voit dans le passé et dans l'avenir que le bien qu'il a fait ou celui qu'il va faire? Il jette autour de lui de paisibles regards, et autour de lui tout semble lui sourire et ne lui renvoyer que de doux souvenirs et de touchantes espérances; car, semblable au signe de l'alliance, dont l'arc lumineux traverse les airs et repose en même temps aux deux bouts de l'espace, d'un trait aussi rapide, l'homme de bien s'élève vers Dieu, y puise la lumière, redescend la porter au monde, embrasse d'une seule pensée, l'un de son amour, l'autre de sa charité, et paraît dans l'univers moral comme ce lien brillant, mystérieux et sublime, qui unit le ciel et la terre, les faiblesses aux miséricordes, et rappelle aux hommes comment Dieu se venge et comment il pardonne.

## CHAPITRE XXXIV.

Souvent, quand l'ombre et la fraîcheur commençaient à descendre sur la terre et à tempérer l'ardeur brûlante qui l'avait dévorée tout le jour, Mathilde, accompagnée de ses femmes, allait respirer sur le bord de la mer les émanations embaumées de la nuit; plus souvent elle dirigeait sa promenade vers le tombeau de Montmorency : là, elle se plaisait à s'entretenir, avec l'ombre de ce héros, des derniers vœux qu'il avait formés pour Malek Adhel; elle invoquait son intercession auprès du Très-Haut, et osait tout en attendre. Dans ce lieu sacré, sa mélancolie prenait un caractère plus pieux et plus tendre, et des larmes plus abondantes soulageaient son cœur oppressé. Quelquefois elle montait sur la colline qui dominait le tombeau

et la mer; et, en découvrant cet espace sans bornes, qu'elle avait traversé pour venir chercher tant d'épreuves et de douleurs, en revenant par la pensée vers l'asile solitaire où elle avait passé tant de jours paisibles, elle soupirait, elle gémissait, et cependant elle ne formait pas le desir de ne l'avoir jamais quitté: là, sa vie s'écoulait sans qu'elle la sentît, et on aime à sentir la vie: ses agitations, ses perplexités, en nous déchirant nous attachent, et nous trouvons à nous plaindre, une sorte d'attrait que nous ne trouvons pas au bonheur. Sans doute si la peine nous fait plus vivre que le plaisir, c'est qu'elle développe davantage et met plus en exercice tous les sentiments de notre cœur et les facultés de notre esprit. Dans la peine, la vie tout entière est devant nous : le passé avec ses regrets, le présent avec ses larmes, l'avenir avec ses espérances; nous nous attendrissons sur nous-mêmes, nous sommes plus chers à ce qui nous entoure, et, en étant plus aimés, nous devenons meilleurs. C'est dans la peine que l'imagi-

nation s'élève aux grandes pensées de l'éternité et de la justice suprême, et qu'elle nous jette sans cesse hors de nous pour chercher un remède à nos maux. Dans le bonheur, nous sommes plus tranquilles, mais être tranquilles, être heureux, n'est pas notre destination sur la terre, et j'oserai même dire que ce n'est pas notre penchant. Ah! si la douleur attire le cœur de l'homme, s'il sent que c'est là son élément, c'est qu'elle n'a été donnée qu'à lui, c'est que seul, parmi les créatures, il a reçu le privilége de souffrir, et qu'il est fier de ce privilége, parce qu'il en aperçoit le but; car, je le demande, si Dieu n'avait pas jeté le malheur sur la terre, comment y aurait-il placé la vertu?

Oh! combien de fois, au milieu des rêveries que lui inspirait l'aspect de l'immense horizon, la vierge s'écria d'une voix plaintive: « Cloître saint, où mes sœurs m'attendent; toi, que j'ai quitté avec tant de larmes, et que je ne reverrai peut-être que pour en verser plus encore; retraite obscure, qui m'aurais mise à l'abri des ora-

ges, et où je serais sortie du monde sans l'avoir jamais connu; port tranquille et inaccessible, où seraient venues échouer les passions, leur désespoir et leurs faiblesses; un jour plus tard, j'aurais été ensevelie dans ton sein; mes vœux, comme une impénétrable barrière, se seraient placés entre les hommes et moi; j'aurais ignoré ce qu'il ne m'était pas permis de connaître; j'aurais ignoré les larmes que je verse, le repentir que j'éprouve, les desirs que je forme, le sentiment qui me consume: hélas! je n'aurais point aimé....» Et, à ces mots, si Mathilde s'arrête, si elle se penche vers les cendres muettes de Montmorency, c'est pour achever sans doute la fin de sa pensée, que le monde ne doit point entendre, et qu'elle n'ose révéler qu'à l'ombre auguste à qui elle attribue le pouvoir d'en obtenir le pardon devant Dieu.

Depuis le départ de l'archevêque, Mathilde avait évité les occasions de se trouver avec son frère, et Richard ne les avait pas cherchées; son ardeur guerrière l'em-

portait sur tout autre intérêt; et, en attendant que le siége de Césarée l'appelât à déployer sa valeur, il allait chaque jour attaquer des postes sarrasins, et ne revenait jamais au camp que chargé de leurs dépouilles. Lusignan l'accompagnait toujours, et c'était toujours du même laurier qu'ils ceignaient leurs fronts victorieux. Fiers de leurs triomphes, enivrés de leur gloire, ils ne doutaient point qu'en ouvrant un plus grand champ à leurs exploits, ils ne le parcourussent sans obstacles: aussi pressaient-ils du même cœur et des mêmes desirs les préparatifs du siége de Césarée. Leur vaillance, leurs discours animaient tous les soldats: devant de tels héros, la terreur du nom de Malek Adhel commença à s'affaiblir; et les croisés, bouillants de courage et d'espoir, ne délibérèrent plus, et marquèrent l'instant où toutes leurs forces réunies iraient attaquer Césarée.

La veille de ce grand jour, l'inquiète Mathilde était passée chez la reine pour savoir si elle n'avait reçu aucune lumière

sur le sort de l'archevêque, et Bérengère n'avait pu lui en donner. Toutes deux pleuraient ensemble sur ce silence et sur les combats qui allaient commencer le lendemain. L'image de Richard, armé contre les murs défendus par Malek Adhel, les troublaient également; il leur semblait toujours les voir opposés l'un à l'autre, se défier, se combattre, se déchirer. La reine, tremblante pour son époux, épouvantée de la valeur de son ennemi, priait Dieu de sauver Richard, et n'osait rien ajouter; et Mathilde, prosternée auprès d'elle, s'écriait tout en larmes: « O ma sœur! prions pour Richard, mais prions aussi pour ceux qui ont plus besoin que lui encore des miséricordes du ciel. »

Tandis qu'elles élevaient ainsi vers l'Éternel leurs tendres cœurs et leurs mains innocentes, la clameur des instruments de guerre redoubla dans le camp, et bientôt Richard parut devant elles, la tête désarmée et les yeux brillants de joie. « Femmes, leur dit-il, pourquoi pleurez-vous quand nous défendons votre foi, et quand

la victoire nous couronne? Aujourd'hui mon bras a détruit des milliers de Sarrasins, et Lusignan s'est élevé au-dessus de sa valeur ordinaire. Suivis de peu de soldats, nous errions tous deux au-delà des bois qui ceignent le pied du Carmel, dans l'espérance que la fortune nous fournirait quelque occasion de faire éclater notre courage. Elle nous a favorisés au-delà de nos espérances : un convoi d'armes et de vivres venant de Jérusalem, soutenu de trois mille Sarrasins, se dirigeait vers Césarée. La belle proie! me suis-je écrié en regardant Lusignan. La veux tu? m'a t-il dit; je vais te la donner : c'est bien moins que je n'ai reçu de toi, tu m'as promis ta sœur. Il dit, et se précipite; je le suis. Étonnés de notre audace, les infidèles résistent à peine, ils abandonnent leurs trésors; je les poursuis, je les taille en pièces; Lusignan s'empare de leurs biens, et, en les ramenant au camp, y ramène l'abondance; nous les abandonnons aux soldats, et maintenant ils en veulent davantage, et demandent le siége de Césarée: demain,

demain nous y marcherons, et la victoire avec nous; et le sang de l'infidèle effacera mes affronts... — O mon noble frère! interrompt Mathilde en se jetant à ses pieds, parmi toutes les vertus qui remplissent votre ame, n'y a-t-il donc point de place pour la reconnaissance? — Jeune vierge, reprit-il d'un ton un peu sévère, n'oubliez pas que depuis le jour où Malek Adhel a versé le sang des chrétiens devant Césarée, toute espérance de conversion a dû s'évanouir, et qu'il vous a été défendu de l'aimer. — Ah! sire, s'écria-t-elle, c'est depuis ce jour que je lui dois la vie de mon frère; sans sa générosité, je n'embrasserais pas maintenant vos sacrés genoux. Vos ordres, que j'honore et que je révère, pourraient-ils m'empêcher de conserver éternellement le souvenir de ce bienfait? » Emu de l'accent si tendre qu'elle avait mis dans cette réponse, Richard allait lui adresser des mots plus doux, lorsque Lusignan, accompagné de l'élite des chevaliers, se présenta dans l'appartement, priant la reine de l'excuser

s'il se présentait chez elle sans permission, et lui donnant pour motif l'empressement de tous les guerriers à rendre hommage au lion de l'Angleterre. Il fit à son tour le récit de la victoire du roi; il parla de Césarée, de Jérusalem; et l'image de tant de conquêtes, dont le bruit allait retentir dans toute l'Europe, enflamma l'ame de Richard d'une telle ardeur qu'il ne pouvait la contenir; et dans un tel moment, ne supposant pas qu'il eût quelque chose au-dessus de la gloire et un intérêt plus puissant qu'elle, il ne pensa pas affliger Mathilde en lui disant: « Ma sœur, l'éclat de nos triomphes rejaillira sur vous; je jure que le vainqueur de Césarée recevra votre main sur les débris de cette ville en cendre. » Mathilde tressaillit; elle fut prête à avouer au roi le serment qui la liait à Malek Adhel, et l'irrévocable détermination où elle était de quitter le monde et de prononcer ses vœux dans le monastère du Carmel; mais, en se souvenant qu'elle s'était engagée avec l'archevêque à ne prendre aucune résolution im-

portante avant son retour, elle garda le silence; il lui coûta beaucoup, car elle craignait que le roi ne l'interprétât d'une manière favorable à ses projets : mais dans ces temps antiques, les serments garantis par le nom de Dieu étaient regardés comme si sacrés, qu'il fallait être réduit à de grandes extrémités pour oser s'en affranchir. Il y avait même des chevaliers qui, dans aucune situation, ne croyaient avoir le droit de les violer; leur fortune, leur vie, j'ai presque dit leur réputation, étaient à leurs yeux d'un moindre prix que l'innocence et l'honneur. Il leur suffisait des regards de Dieu et du témoignage de leur conscience, pour demeurer inébranlables dans le sentier de la droiture : les jugements des hommes les flattaient sans doute, mais ne payaient pas suffisamment leurs nobles sacrifices; ils les portaient à un tribunal plus élevé, car la piété seule s'est réservé le droit de récompenser dignement la vertu : aussi n'est-ce que dans les siècles religieux que la renommée fait entendre, avec le bruit des exploits, écla-

tants, celui plus glorieux des actions héroïques et des sublimes dévouements.

Le silence de Mathilde, qui laissait croire qu'elle pourrait accepter le vainqueur de Césarée pour époux, étonna la reine, satisfit Richard, et enflamma les espérances et la valeur de tous les prétendants à sa main : la promesse d'un royaume les eût laissés plus tranquilles; car l'ambition, toute puissante qu'elle peut être, n'allumera jamais les mêmes desirs, et ne fera jamais faire les mêmes prodiges que l'amour; et tous les guerriers qui entouraient la princesse, jetaient sur elle des regards qui disaient assez que, pour l'obtenir, rien ne leur paraissait impossible. Cependant Lusignan s'écria que le titre de vainqueur de Césarée était un titre trop vague, puisque, se précipitant tous ensemble à l'assaut de cette ville, mille guerriers pourraient le mériter. «Sire, continua-t-il, la plus grande gloire du monde n'est pas trop pour le prix que vous daignez y attacher; il faut, pour en être digne, une victoire éclatante, unique, dont aucune autre ne puisse

approcher. — Eh bien! interrompit le duc d'Athènes, ne l'aura-t-il pas remportée celui dont le bras arborera le premier l'étendard de la croix sur les murs de Césarée? — Hangest de Coucy, le plus brave des chevaliers français depuis la mort de Montmorency, répondit au duc que, quiconque amènerait saladin prisonnier à Ptolémaïs, aurait plus fait encore. — Saladin n'est pas le plus redoutable ennemi des chrétiens, répartit l'altier Lusignan; ce n'est pas celui qui leur a fait le plus de mal, et sur qui ils ont le plus d'injures à venger; ce n'est pas Saladin qui a porté le premier coup à la cité de Jérusalem; ce n'est pas lui qui a déshonoré une princesse de mon sang; ce n'est pas lui qui, par de décevantes apparences, a cherché à tromper les chrétiens; ce n'est pas lui, enfin, qui a fait rougir le front de mon frère, et qui donnera le plus de gloire à son vainqueur...... — Eh bien! interrompit Richard en saisissant la main de Mathilde, c'est donc au vainqueur de Malek Adhel que je la promets une seconde fois. —

Dites donc au vainqueur du héros qui vous a sauvé la vie, s'écria la princesse indignée. » Mais aussitôt la confusion, la frayeur s'emparèrent d'elle. Son secret qui, devant tant de témoins, venait de s'échapper de son cœur, lui causait une honte inexprimable; elle se précipita dans les bras de la reine, et Bérengère, qui s'aperçut du courroux que ces paroles excitaient dans l'ame de Richard, se hâta de l'apaiser en lui disant: « Sire, pardonnez à l'excès de l'amour fraternel, c'est lui seul qui a emporté Mathilde au-delà de sa réserve ordinaire, c'est à sa tendresse pour vous qu'elle proportionne sa reconnaissance pour Malek Adhel. » Richard sut gré à la reine d'avoir interprété de cette manière l'exclamation de Mathilde, et il feignit d'y croire, afin que personne ne se crût le droit d'en parler autrement. « Ma sœur, lui dit-il, il ne faut pas que votre amitié pour un frère égare votre jugement: imitez-moi, et croyez que, quand je mets l'intérêt de la patrie et de la foi au-dessus de la reconnaissance, vous pou-

vez les y mettre aussi. » Peu de moments après, la reine congédia sa cour, et Mathilde se retira chez elle.

Accablée de tristesse, elle se jeta sur son lit; mais à peine le sommeil se fut-il emparé de ses sens, que les plus horribles fantômes vinrent la livrer à d'insupportatables tourments; elle croit voir Malek Adhel traîné dans la poussière, jeter vers elle des cris douloureux, et lui montrant le sang qui coule par flots de ses larges blessures, lui reprocher d'avoir laissé mettre un prix à sa mort; trois fois elle s'éveille et s'efforce d'écarter ces funèbres images; trois fois elle se rendort et les retrouve encore; ce n'est pas seulement le cadavre ensanglanté du prince qui la poursuit, c'est le barbare Lusignan, le foulant aux pieds avec orgueil; ce sont les plaies de Malek Adhel qu'elle compte; c'est une voix sépulcrale qui lui crie: « Que n'as-tu parlé? que n'as-tu avoué à ton frère le lien qui nous unit? il l'aurait respecté, il aurait retenu les bras qu'il encourage, et je ne serais pas tombé dans les gouffres éter-

nels. » A ces mots, le sommeil fuit de la paupière de Mathilde; frappée d'une inconcevable terreur, l'ame déchirée d'angoisses, elle se lève, s'écrie, s'épouvante de plus en plus; car, tout éveillée qu'elle est, les mêmes images l'entourent, et maintenant son rêve ne lui paraît plus une vapeur fantastique, fruit d'un esprit toujours occupé du même objet, mais une révélation certaine du malheur qui l'attend. La profonde nuit où elle est, lui paraît celle du tombeau; le silence qui règne autour d'elle, celui de la mort; une froide sueur coule sur tous ses membres: non, non, elle ne se rendra pas complice d'un meurtre; non, elle ne laissera pas croire que sa main sera le prix du sang de Malek Adhel; non, quand elle peut le sauver une vaine crainte ne l'arrêtera pas; elle ira vers son frère, elle étendra vers lui ses mains suppliantes, elle révèlera les secrets de son cœur: si c'est une honte que de les avouer, les taire serait un crime, et il vaut mieux rougir devant les hommes que devant Dieu. Le jour commence

à paraître, et le jour ne dissipe pas le fantôme ensanglanté de Malek Adhel, et il n'impose pas silence au bruit des abîmes de l'enfer qui s'ouvrent pour recevoir cette grande victime. La vierge n'hésite plus; elle part, ses frayeurs l'entraînent; elle oublie la promesse qu'elle fit à l'archevêque, ou plutôt elle croit qu'un devoir supérieur lui commande d'oublier celui-là : une ame tendre, ignorante et timide, est toujours superstitieuse; et, certaine que ses songes sont une voix du ciel, Mathilde se croirait réellement coupable de la mort de Malek Adhel, si elle ne lui obéissait pas.

Elle sort de son appartement, se présente aux gardes qui veillent devant la tente de Richard, et demande à parler à son frère. Étonnés de la voir à une pareille heure, ils balancent, mais n'osent pourtant refuser l'entrée à la sœur de leur souverain; ils la préviennent seulement que déjà les principaux chefs de l'armée sont réunis chez le roi. Elle les écoute à peine, franchit le seuil de la porte, entre chez

Richard et tombe à ses pieds. Près de lui étaient les ducs de Bavière et de Bourgogne, et le roi de Jérusalem. Surpris à l'aspect de la princesse pâle, tremblante, en désordre, les cheveux épars, et portant dans ses regards l'effroi qui l'a agitée toute la nuit, ils accourent vers elle pour la relever; elle les repousse, serre les genoux du roi contre sa poitrine, et s'élevant au-dessus de toute crainte, elle dit : « Sire, daignez m'entendre, prenez pitié de mes frayeurs; cette nuit un songe horrible est revenu jusqu'à trois fois m'épouvanter de son lugubre présage; il me semblait voir Malek Adhel couché sur la poussière, expirant, percé de coups, précipité dans les abîmes éternels, me reprocher sa mort, son irrévocable condamnation; il me criait, je crois l'entendre encore : Mathilde, pourquoi as-tu pressé ma mort? encore quelques jours, et Dieu m'aurait sauvé, peut-être.... Sire, vous avez promis ma main à son vainqueur, et moi, je jure une haine immortelle à quiconque portera le premier coup sur cette tête sa-

crée.... — Mathilde, qu'osez-vous dire?... interrompit Richard enflammé du plus ardent courroux. » Elle ne lui donna pas le temps d'achever, et reprenant la parole d'une voix élevée, les bras tendus vers le ciel et les regards suppliants: « O mon frère! il n'est plus temps de rien dissimuler, dit-elle; au désert, Malek Adel, pour me sauver la vie, me sacrifia la sienne: nous allions mourir; en ce moment suprême, Dieu seul était mon appui et mon guide: Malek Adhel promettait d'être chrétien; il reçut mes serments; je jurai de n'avoir jamais d'autre époux. » L'effort qu'elle venait de faire pour prononcer de telles paroles, avait épuisé toutes ses forces; elle retomba aux pieds du roi, sans voix et sans couleur. Lusignan et le duc de Bourgogne s'empressèrent de la secourir; elle repoussa le premier; et, soutenant sa faiblesse sur le bras de l'autre, tremblante et les yeux baissés, elle attendit la réponse du roi. Immobile d'étonnement, de colère, il regardait sa sœur comme ne pouvant croire ce qu'il voyait.

A la fin il lui dit : « Exécrables serments ! criminelle de les avoir faits, criminelle de les tenir, est-ce la sœur de Richard, la fille de Henri II, que je viens d'entendre ? Est-ce bien elle qui, éprise d'un vil Tartare, le choisit pour époux et ose me demander d'y consentir ? — Non, sire, reprit-elle avec une dignité modeste, je ne vous le demande point ; et pour refuser de s'unir à un infidèle, votre sœur n'a pas besoin de vos ordres ; non, Malek Adhel, mahométan, ne sera jamais mon époux : tel est mon devoir, et je le suivrai ; mais après les serments qui m'engagent à lui, mon devoir m'ordonne plus encore de renoncer à tout autre époux, et de dévouer ma vie entière à le sauver, si je puis, de l'éternelle réprobation. O sire ! j'en appelle à votre justice, à votre équité ; après l'aveu que je viens de faire, m'est-il permis de vous laisser promettre ma main au vainqueur de Malek Adhel ? » Le roi ne répondit point ; il se jeta sur un fauteuil, le visage caché dans ses deux mains. Lusignan s'approche de Mathilde, et, d'une

voix oppressée, lui dit : « Vous m'avez percé le cœur ; mais si mon désespoir vous importe peu, regardez celui où vous avez plongé votre frère. Les voilà donc évanouïes ces douces espérances de bonheur qui charmaient notre amitié et animaient notre valeur ! Et pourquoi ? pour un vain serment dont le chef de l'église pourrait aisément vous délier. — Oui, il le pourrait, s'écria Richard en se relevant tout-à-coup, car il fut prêté par la faiblesse ; mais il ne pourrait me dégager de celui que je t'ai fait, ô Lusignan ! car il fut prêté par l'honneur ; et puisque l'imprudence de ma sœur ne te la rend pas moins chère, puisque tu consens à l'oublier.... — Ah ! que dites-vous, sire, interrompit Lusignan en se jetant aux pieds de Mathilde, si je deviens jamais possesseur d'un si précieux trésor, de quoi pourrai-je me souvenir, si ce n'est de bénir l'Éternel de l'inestimable bienfait que je tiendrai de vos bontés et de sa munificence ! » Richard prit alors la main de sa sœur pour l'unir à celle de Lusignan ; Mathilde le repoussa avec ef-

froi. D'un ton sévère, le roi lui dit alors : « Ma sœur, obéissez, car votre pardon n'est que là. » Eperdue devant la colère de son frère, la timide vierge levait ses beaux yeux vers le duc de Bourgogne pour lui demander protection, lorque le duc de Norfolk, capitaine des gardes du roi, se présenta à la porte, et dit : « Votre majesté excusera sans doute la témérité qui me fait interrompre une conférence importante, lorsqu'elle saura que je viens la prévenir sur un événement qui étonne et agite tout le camp. Déjà l'avant-garde de l'armée, conduite par Adam de Turenne, commençait à défiler, lorsqu'on a aperçu au loin dans la plaine un drapeau flottant dans les airs; bientôt on reconnaît les armes du croissant; un héraut s'avance seul; il précède, lui dit-il, une brillante ambassade, chargée de propositions de paix de la part de Saladin; c'est à vous, sire, qu'elle est principalement adressée, et je viens recevoir vos ordres. » A ces mots, Richard étonné regarde sa sœur, qui rougit et ne peut contenir l'excès de

son émotion ; puis il se tourne vers le duc de Bourgogne et le roi de Jérusalem, et leur dit qu'il ne croit pas qu'on puisse refuser d'entendre les propositions de Saladin. Outré de colère et de chagrin d'un contre-temps qui venait ruiner peut-être ses espérances, Lusignan répondit que quelles que fussent ces propositions, il les rejetait sans les entendre, si la main de la princesse d'Angleterre en devait être le prix. « Mais votre majesté se souviendra, j'espère, répartit fièrement le duc de Bourgogne, que sa volonté n'est pas notre loi; que l'intérêt de la foi doit aller avant celui de son amour, et qu'en un mot le conseil des princes croisés a seul le droit de décider sur cet objet et de répondre à Saladin. » L'impatient roi de Jérusalem était prêt à répliquer d'une manière offensante; et non moins impatient que lui, Richard s'écriait que seul il avait le droit de disposer de sa sœur, lorsque le duc de Bavière les interrompit par ces mots: « Eh quoi! nous ne connaissons pas encore les propositions du sultan, et déjà le res-

sentiment éclate parmi nous! Attendez du moins de les connaître avant de vous livrer à ces vaines altercations; estimons-nous assez mutuellement pour croire que l'intérêt de la religion dictera seul notre réponse. » La sagesse du duc de Bavière prévalut. Lusignan, qui s'aperçut que Richard lui-même se rangeait de cette opinion, n'hésita pas à s'y conformer aussi; il sentit bien qu'en insistant davantage il mettrait contre lui tout le parti sage de l'armée, et que, pour le gagner, la force ferait bien moins que l'adresse. Ce dernier moyen, d'ailleurs, convenait si parfaitement à son esprit et à son caractère, qu'il n'eut aucune peine à s'y arrêter. Richard, touché de sa déférence et de son feint désintéressement, lui serra la main en lui disant de ne rien craindre; puis il fit retirer Mathilde, et se tournant vers le duc de Norfolk, il lui commanda de faire avertir les princes et les chefs de l'armée que le conseil général s'assemblerait dans une heure pour écouter les propositions de Saladin.

## CHAPITRE XXXV.

Qui pourrait exprimer toutes les espérances qui s'éveillent, tous les sentiments qui se pressent dans le cœur de Mathilde? Elle se demande quelle peut être la cause de cette ambassade solennelle, envoyée par Saladin aux princes croisés; et aussitôt elle a nommé tout bas Malek Adhel. Quel charme ce nom répand sur les pensées vagues et confuses qui se présentent à son esprit; cependant elle écarte toutes celles qui viendraient s'appuyer sur trop de bonheur, et s'efforce de ne point abandonner entièrement son ame à ces tendres rêves, à ces illusions ravissantes, que désormais elle sent bien qu'elle ne pourrait plus perdre qu'avec la vie.

Au milieu de ces tumultueuses agitations, elle implorait le retour de l'arche-

vêque, et s'affligeait d'avoir manqué à la parole qu'il avait reçue d'elle. L'infraction d'un devoir s'expie toujours par une peine; Mathilde ne l'ignorait pas; et, repentante de sa faute, elle demandait seulement à Dieu de ne pas appuyer sa verge sur la plaie la plus sensible de son cœur, en la punissant dans Malek Adhel. Tandis qu'elle pleure, craint, espère et s'accuse, sa bonne et fidèle Herminie de Leicester entre, et lui dit que, parmi les gens qui forment le cortége de l'ambassadeur, elle a reconnu un des plus fidèles serviteurs du prince Adhel. Mathilde l'interrompt vivement, et lui demande si elle lui a parlé. « Non, répond Herminie; le roi, votre frère, a défendu toute communication entre la suite de l'ambassadeur et les chrétiens, jusqu'à ce que le conseil des princes ait décidé sur les propositions de Saladin. » Herminie s'arrête, n'osant, par respect, en dire davantage si la princesse ne l'interroge pas; Mathilde se tait, l'extrême délicatesse de sa modestie ne lui permet pas de demander ce qu'elle voudrait sa-

voir; mais l'attention qu'elle a prêtée au discours d'Herminie, ses yeux qui écoutent encore, disent assez que parler de Malek Adhel ne sera pas l'offenser. La comtesse de Leicester croit avoir compris son desir; mais cachant qu'elle l'a compris, elle dit : « Toutes secrètes que sont encore les propositions du sultan, on en parle dans le camp ; on dit que son envoyé Mohamed est chargé de demander la main de votre altesse pour Malek Adhel ; depuis deux heures il a été introduit devant le conseil secret qui se tient chez le roi votre frère, et rien n'a encore transpiré. » A ces mots, Mathilde détourne la tête, et cache entre ses deux mains son visage et son émotion ; la comtesse de Leicester demeure debout auprès d'elle et ne dit plus rien. Tout-à-coup retentit un bruit de trompettes et de tambours; Herminie s'écrie : « Le conseil est terminé, et l'ambassadeur arabe retourne sans doute dans sa tente. » La princesse ne change point d'attitude; mais son silence a pris quelque chose de religieux ; on voit que si

elle soupire, que si elle s'agite, Dieu règle encore ses mouvements, et qu'au milieu des passions qui remplissent son cœur, cette grande pensée n'en est pas bannie, et tempère moins la vivacité de ses desirs qu'elle n'en contient les écarts: cet amour si pur, mais si tendre, n'a point échappé aux regards d'Herminie; elle voit que la princesse a besoin de l'exhaler; mais elle est sûre qu'elle ne l'osera que devant Dieu seul; alors elle se retire; Mathilde tombe à genoux: « O mon Dieu! s'écrie-t-elle, Malek Adhel est-il à vous, Mathilde sera-t-elle à lui? » Elle n'a pas la force d'en dire davantage; mais toute sa destinée est dans ces mots; elle retombe à demi-couchée sur le fauteuil où elle était assise: à mesure que les heures se passent, son courage s'affaiblit, et la pensée de Malek Adhel s'empare de plus en plus de son imagination et de son cœur; elle le voit avec ses vertus, son héroïsme, son regard étincelant de courage et d'amour; elle ne retient plus sa tendresse: aimer Malek Adhel est la félicité suprême, la céleste volupté des

anges; aimer Malek Adhel est la seule éternité qu'elle demanderait, et il lui semble que s'il n'obtenait pas comme elle, et près d'elle, un bonheur sans fin, Dieu lui-même n'aurait pas le pouvoir de la rendre heureuse. Jamais elle n'a laissé prendre une telle licence à ses sentiments; ils sont de la passion, et ses chastes voiles sont trempés des larmes de l'amour. Un bruit soudain l'arrache à sa rêverie, la rappelle à elle-même; elle fait un cri, et se cache de peur qu'un regard jeté sur elle, ne découvre l'état où elle est, et les secrets qu'elle vient de surprendre dans son cœur. C'est Bérengère qui entre; c'est elle qui s'écrie: « Dans quel abattement vous trouvé-je? vous pleurez quand tout vous prospère! » Mathilde tressaille, lève la tête et la regarde avec étonnement, n'osant encore la regarder avec joie. Bérengère s'approche; et, le front brillant d'allégresse, lui dit: « Reine de Jérusalem, venez que je vous salue. — Affreux titre, interrompit Mathilde, jamais on ne me verra assise sur le trône de Lusignan! — Que dites-

vous, ma sœur? ce n'est pas Lusignan, mais Malek Adhel qui vous y place. » La princesse pâlit, tremble; elle ne peut croire ce qu'elle entend; et ce bonheur qu'elle a tant desiré, maintenant qu'il est devant ses yeux, l'intimide et la trouble. La reine lui prend la main, et ajoute d'un ton affectueux: « Ceci paraît un prodige, sans doute; mais, ma sœur, vous ne savez pas qu'il n'y en a point pour l'amour, qu'il ne connaît aucun obstacle, et que sa puissance est telle, que l'homme qui le porte dans son sein, semble ne marcher jamais qu'entouré de miracles. » Elle dit, la regarde et sourit; Mathilde ne peut sourire encore, trop d'agitations gonflent son sein; elle ne sait où elle est; c'est un monde nouveau qui vient de s'ouvrir devant elle, Malek Adhel le remplit; mais maintenant que l'amour est satisfait, l'innocence reprend tous ses droits, et ne permet pas à la princesse de se livrer au bonheur. Étonnée de son silence, la reine lui dit: « Eh quoi! Mathilde, quand la Providence change pour vous le cœur des

rois et la marche ordinaire des événements, afin de vous unir au héros que vous aimez, vous demeurez interdite et ne la bénissez pas? » Ce mot rappelle Mathilde à la reconnaissance, mais en même temps à la pensée qui peut seule lui en inspirer une vive, pure et extrême.« O ma sœur! s'écrie-t-elle, vous ne m'avez pas dit que Malek Adhel fût chrétien. — Ce point est encore dans l'obscurité, répondit la reine.—Ah! répliqua-t-elle vivement, ne me parlez donc pas de bonheur jusqu'à ce qu'il soit éclairci. » Et versant un torrent de larmes, ce fut par sa douleur seulement qu'elle osa laisser voir tout le prix qu'elle attachait au bien qu'on venait de lui promettre. La reine lui dit alors: « Mathilde, cette disposition à repousser l'espérance et à douter des faveurs célestes, n'est-elle pas une ingratitude envers Dieu? — Peut-être en est-ce une, répliqua la vierge en essuyant ses pleurs. — Lisez ceci, ajouta Bérengère en lui remettant un papier; il vous apprendra qu'il dépend de vous peut-être de changer la face de

cet empire. » Mathilde le prit, il contenait les propositions de Saladin en ces termes :

« Au nom du dieu unique dont le règne » n'a point de fin, et de son prophète Ma- » homet, qu'il a envoyé pour réformer la » seule véritable loi, nous, très illustre » sultan, défenseur de la parole de vérité, » ornement de l'étendard de la foi, roi » des Musulmans, serviteur des deux villes » saintes, la Mecque et Médine, Saladin, » fils d'Ayoub, faisons savoir aux princes » unis par la loi du Christ, que nous avons » donné au très grand et très noble Malek » Adhel, notre frère, la colonne de notre » empire, le royaume de Jérusalem, toute » la Judée, et plusieurs villes importantes » de Syrie; mais que tous ces vastes états » ne pouvant le satisfaire si la princesse » d'Angleterre n'y règne avec lui, nous » proposons cette alliance comme le gage » d'une paix éternelle entre l'Orient et » l'Occident; nous consentons qu'une reine » chrétienne soit assise sur le trône de Jé- » rusalem, et que, par sa présence et sa

» protection, elle ranime son peuple abattu
» et entretienne l'union entre les Musul-
» mans et les Chrétiens; nous demandons
» seulement qu'elle nous apporte pour sa
» dot, Ptolémaïs la superbe. A ce pris, nous
» permettons qu'elle consacre à son culte
» le temple de la Résurrection (1); nous
» lui restituerons ses monastères; nous
» permettrons à tous vos pèlerins de visi-
» ter la ville sainte (2), et nous vous gar-
» derons une paix inviolable; mais si vous
» nous renvoyez notre ambassadeur avec
» un refus, loin de vous craindre, nous
» irons au-devant de vous, et Dieu, par sa
» suprême puissance, nous accordera la
» victoire. Deux fois la chrétienté entière
» s'est soulevée contre nous : vous n'igno-
» rez pas quel a été l'effet de cette double
» entreprise; depuis ce temps, Dieu a bien
» augmenté notre puissance et diminué la
» vôtre; nous avons conquis tous vos états;
» tous les princes musulmans sont nos

(1) Le saint sépulcre.
(2) Jérusalem.

» vassaux ; tous les sultans, nos tribu-
» taires ; si nous mandions même au calife
» de Bagdad (que Dieu comble de béné-
» dictions !) de nous amener des troupes,
» il descendrait de son trône sublime pour
» accourir au secours de notre hautesse.
» Décidez donc si vous voulez la paix ou la
» guerre ; et si Dieu a résolu votre ruine
» dans ses décrets éternels, venez, nous
» marcherons à votre rencontre à la tête
» de tous les différents peuples qui com-
» posent notre empire, dont cette lettre
» ne pourrait contenir les noms, et qu'au-
» cune mer, aucun désert, aucun obsta-
» cle ne sauraient arrêter. »

Mathilde lut deux fois ce papier avec la plus grande attention ; quand elle eut fini, elle pencha sa tête sur l'épaule de la reine, et, d'une voix pleine de tristesse, elle lui dit : « Savez-vous la réponse que le conseil a faite à ces propositions? » Elles y ont produit d'abord la plus violente altercation, répondit Bérengère : la majorité du conseil s'est prononcée en leur faveur; mais le roi de Jérusalem les a rejetées

avec une audacieuse fureur. Richard l'a soutenu ; la querelle s'est enflammée ; les cris, les menaces, les injures remplissaient le conseil ; nulle parole de sagesse ne s'y faisait entendre, et on voyait bien que l'archevêque de Tyr était absent. Le parti le plus nombreux était pour le sultan ; le parti le plus violent était contre. Cependant, au milieu de cette effroyable agitation, Lusignan se tait tout-à-coup ; on s'en aperçoit, on s'en étonne. Il s'approche de Richard, l'entretient à voix basse, et demande ensuite à être entendu de l'assemblée ; elle y consent, et l'écoute en silence. « Princes, dit-il, c'est un royaume qu'on me demande de céder à Malek Adhel ; c'est bien plus qu'un royaume encore, c'est la beauté dont le roi d'Angleterre m'avait promis la main : cependant, tout grands, tout cruels que sont ces sacrifices, si la religion m'ordonne de les faire, je suis prêt à obéir ; mais, pour m'y résoudre, il faut que je sois sûr qu'elle me l'ordonne en effet ; et comment puis-je l'être, à moins que Dieu ne l'ait décidé par la

voix de ses ministres? Je demande donc que la réponse aux propositions de Saladin soit suspendue, jusqu'à ce que le conseil des évêques, présidé par le légat du pape, ait prononcé sur cette question : savoir, si c'est un avantage pour le christianisme d'abandonner Jérusalem à un prince musulman, et s'il est permis à une fille du sang royal d'Angleterre, de jurer obéissance et soumission à un infidèle. » Il y avait dans ce discours de Lusignan une apparence de modération qui lui a ramené tous les esprits, et son opinion a paru si sage et si désintéressée, que le conseil l'a adoptée d'une voix unanime. On a donc conclu que les évêques ayant seuls le droit de décider sur une matière où la religion était compromise, jusqu'à ce qu'ils eussent donné leur avis, on demanderait à Saladin un délai et une trève. Et vous pensez bien, ma sœur, que, puisqu'on les laisse libres de décider sur ce point, ils n'hésiteront pas à accepter une alliance qui rendrait à la vraie foi une partie de son antique puissance; ne verront-ils pas que de ce trône

sacré où la pieuse Mathilde sera assise, partiront des rayons de lumière qui se répandront de jour en jour sur l'Orient....
— Ah! que Malek Adhel puisse en être éclairé, interrompit la princesse! je ne puis former d'autres vœux ni desirer davantage. Mais dites-moi, ma sœur, savez-vous si cette ambassade est un effet de la présence de l'archevêque de Tyr à Césarée? Si je croyais que son influence eût dicté ces propositions, je n'aurais plus aucun doute, aucune inquiétude; je serais assurée des dispositions de Malek Adhel.
— On ne dit rien de Guillaume, reprit la reine; il paraît même qu'on ne l'avait point vu encore à Césarée lorsque Mohamed en est parti.» La princesse leva ses mains et ses yeux au ciel avec une tendre et profonde mélancolie, et se demandait au fond de son cœur comment Dieu, qui peut tout, tardait tant à appeler Malek Adhel à lui.

« En revenant du conseil, continua Bérengère, mon époux était pensif et silencieux; il n'a pas ouvert la bouche une

seule fois durant tout le temps que le duc de Bourgogne m'a fait le récit des agitations de l'assemblée; mais, quand il a été terminé, il s'est approché de moi, m'a remis ces dépêches, m'a engagée à passer chez vous pour vous les communiquer, en ajoutant qu'il viendrait bientôt vous en parler lui-même. — Mon Dieu! s'écria Mathilde, cette complaisance de Richard cache assurément quelque mystère: se pourrait-il que Lusignan eût obtenu de sa loyauté, de sa franchise, de savoir dissimuler comme lui? Ce conseil des évêques, assemblé par l'artificieux roi de Jérusalem, me trouble, je l'avoue; et rien de bon, de favorable, ne me paraît devoir être le fruit des propositions de Lusignan. Mais, ma sœur, sans l'archevêque de Tyr, ce conseil osera-t-il se former? Sans la voix de Guillaume, osera-t-il prononcer? — Lusignan demande avec instance qu'il ne soit pas attendu; il redoute cette prévention qu'en dépit de toute sa pitié, Guillaume n'a pu s'empêcher de concevoir en faveur de Malek Adhel. — Éternel, s'écria la

princesse, quand la gloire, le flambeau de votre église ne peut s'empêcher de s'intéresser à ce grand prince, mon faible cœur est-il donc si coupable de n'avoir pu lui résister ? » Les paroles qu'elle allait ajouter demeurèrent tout-à-coup suspendues sur ses lèvres, parce que la porte s'ouvrit, et que Richard parut devant elle. Son regard était inquiet et sévère; il se promena long-temps en silence, comme méditant ce qu'il allait dire : à la fin, il s'arrêta devant sa sœur, qui baissait les yeux, et lui dit : « Mathilde, lorsque je quittai l'Europe, que j'abandonnai mon royaume, ce fut pour venir ici arracher le tombeau du Christ des mains des infidèles, et le remettre entre celles des chrétiens; dans l'île de Chypre, je connus Lusignan; je fus touché de ses malheurs; je jurai de lui rendre sa couronne, et ce serment fut scellé par la foi d'amitié et de fraternité d'armes. Que me propose-t-on aujourd'hui? D'être parjure à cette foi sainte et sacrée, d'abandonner mon ami, mon frère à son malheur; de consentir à le voir dépouillé de

ses droits, et à en revêtir moi-même un prince musulman ! Ce n'est pas tout : il faut que nous rendions aux infidèles cette Ptolémaïs conquise par tant de travaux; et enfin que ma sœur, mon propre sang, issue de la noble race des Plantagenets, s'allie à celle d'un Arabe vagabond : l'honneur, le fier honneur me permet-il d'endurer de tels affronts? Quoi ! dans toute l'Europe on dira que ce Richard, qui était venu menaçant et terrible, dont l'épée était la consolation de Jérusalem et l'effroi de l'Orient, s'est retiré honteusement à la première proposition de Saladin; et je le souffrirais!.... » Il s'arrêta, comme oppressé de colère; la reine et la princesse gardèrent le silence. Après une assez longue pause, il ajouta : « Ce que les instances de tout le camp ne m'auraient pas fait faire, Lusignan l'a obtenu : sa générosité ne lui a pas permis d'écouter son intérêt, ne lui a pas permis même de me le laisser défendre; et si j'ai cédé, je l'avoue, ce n'a été que pour mieux faire éclater une générosité si héroïque. Il a voulu que le conseil

des évêques décidât une question dont notre épée aurait bien mieux décidé: j'y ai consenti. Mathilde, un si grand exemple ne sera pas perdu pour vous, sans doute; il vous apprendra tout ce qu'un pareil sacrifice, de ma part et de la sienne, exige de déférence de la vôtre; il vous apprendra jusqu'à quel point on peut plier quand l'intérêt de l'état l'exige; il vous apprendra que si des serments prononcés au nom de l'amitié et de l'honneur ont pu céder à de plus grands devoirs, ceux arrachés par l'amour à la faiblesse, y doivent plus céder encore; il vous apprendra enfin le seul parti qui vous restera à prendre si le conseil des évêques refuse l'alliance proposée. Vous vous souviendrez qu'ayant le pouvoir de me faire obéir, je n'ai pas voulu en user; que l'impétueux mouvement de ma volonté a pu s'arrêter, et les plus chers sentiments de mon cœur se soumettre; et, qu'après un si grand effort sur moi-même, si vous ne l'imitiez pas, si, loin de vous en montrer digne, vous hésitiez seulement un moment à recon-

naître mon autorité et à accepter le choix que j'ai fait pour vous, il n'y aurait point de témérité plus grande ni d'ingratitude pareille à la vôtre.»

Il se tut, Mathilde baissa les yeux, et ne répondit point. Quoique touchée de certaines paroles de son frère, quoique surprise de l'apparente générosité de Lusignan, elle sentait bien qu'aucun événement ne pourrait jamais lui donner ni le courage ni même la volonté d'accepter pour époux un autre homme que Malek Adhel; mais, si elle avait assez de fermeté pour s'attacher invariablement à cette résolution, elle n'en avait pas assez pour oser la dire au roi. Bérengère, pour lui sauver l'embarras d'un silence qui commençait à déplaire à Richard, demanda à celui-ci, d'une voix timide, si le conseil des évêques s'assemblerait bientôt, ou s'il attendrait le retour de Guillaume.—Vous, qui savez où il a été porter la parole du Christ, reprit-il avec une sorte d'amère ironie, vous pourriez nous dire sans doute si l'importance de sa mission le retiendra

long-temps; mais le secret que vous avez promis ne vous permettant pas de nous éclairer là-dessus, il a fallu agir au hasard, et nous avons résolu que si, dans huit jours, Guillaume n'était pas de retour, le conseil des évêques s'assemblerait sans lui.» Il s'arrêta encore en regardant fixement Mathilde, et comme attendant une réponse; elle n'en fit point; alors il ajouta: « Vos espérances sont bien silencieuses, ma sœur; peut être que, pour l'intérêt de votre gloire, eût-il été convenable que vos craintes l'eussent été autant ce matin. Vous avez fait une grande imprudence en engageant votre foi à Malek Adhel, une plus grande en l'avouant publiquement; cependant, à cause de l'amour que je vous porte, et de votre extrême jeunesse, je puis vous pardonner: mais, ma sœur, dans le rang où vous êtes, songez que tous les regards sont sur vous; qu'une imprudence de plus serait sans excuse, et que le monde et moi ne vous la pardonnerions jamais. » Il sortit alors, en la prévenant qu'il desirait qu'elle parût le soir chez la

reine : à cet ordre là, elle pouvait obéir, et, quoiqu'il lui en coûtât beaucoup, elle obéit. Avec un esprit inquiet et un cœur agité, il fallut se résoudre à écouter tous les propos que faisait naître la nouvelle du jour, et s'efforcer d'y répondre. Les uns, pleins d'admiration pour elle et pour Malek Adhel, applaudissaient à l'alliance proposée et au triomphe de sa beauté; d'autres, curieux et malins, cherchaient à pénétrer son secret; les femmes la regardaient avec envie, Richard avec froideur, Bérengère avec une tendre pitié : tous les chevaliers qui avaient brigué sa main, laissaient éclater leur colère par des plaintes et des menaces; les évêques, silencieux et graves, refusaient de répondre à toutes les questions relatives au jugement qu'ils devaient porter, et imposaient à leur physionomie la même réserve qu'à leurs discours, afin qu'on ne pût seulement soupçonner ni pressentir leur opinion sur cette grande affaire. Lusignan, appuyé sur le dossier du fauteuil de la princesse, paraissait plongé dans une profonde tris-

tesse, et voyait avec plaisir que sa résignation, sa générosité et sa douleur produisaient l'effet sur lequel il avait compté, en inspirant pour lui un intérêt général. Nul homme n'avait naturellement moins de grandeur d'ame que Lusignan, mais nul ne savait mieux que lui combien elle pouvait être utile en certaines occasions; et ce n'était pas la première fois que, magnanime par artifice, il eût calculé que, pour obtenir beaucoup, il fallait avoir l'air de tout céder. Le matin, il s'était bien aperçu que la grande majorité du conseil lui était contraire; qu'en persistant à rejeter tout accommodement avec Saladin, il aliénait les esprits de plus en plus; que Richard seul ne le soutiendrait pas contre toute l'armée, et qu'enfin le parti le plus sûr pour son intérêt même, était de consentir à abandonner tous ses droits. En faisant ce sacrifice lui-même avant qu'il lui fût proposé, avant que le conseil le lui eût prescrit, il s'élevait dans l'estime de tous les croisés, il devenait plus cher à Richard, et peut-être touchait-il le cœur

de Mathilde : ce n'est pas tout, dans ce conseil des pères de la foi, il allait avoir pour lui le secours du temps et de l'intrigue, deux puissances dont il savait si bien disposer, que quand il se voyait maître d'en faire usage, il était presque sûr d'être maître de tout.

Mais de toutes les choses du monde, celle qui est le plus hors de la portée de l'artifice, c'est un cœur simple : il y a dans un cœur simple un instinct de droiture qui repousse la fraude et ne peut être gagné par elle; aussi Mathilde pouvait bien croire à la générosité de Lusignan, mais non en être touchée; et jusque dans la profonde affliction qu'il montrait, il lui inspirait une répugnance qu'elle aurait pu se reprocher, peut-être, mais qu'elle n'aurait pu vaincre. Penché derrière le siége de la princesse, il lui disait : « Ah! madame, si Malek Adhel ne m'avait demandé que de lui céder mon royaume, et que je pusse espérer qu'un amour comme le mien suffît à votre ambition, vous n'auriez qu'un mot à dire pour me

faire abandonner tous mes droits. — Sire, reprit-elle froidement, et sans le regarder, comment Malek Adhel a-t-il pu vous demander de lui céder Jérusalem et ma main, puisque Jérusalem est à lui, et que ma main n'est qu'à moi? » Elle dit, et, pour fuir un amant qu'elle déteste, elle se lève et s'approche de la reine, qui causait avec le légat du pape. Lusignan la suit encore, et, craignant qu'elle n'adresse quelques prières à ce vénérable représentant du chef de l'église, il s'adresse à lui en ces termes : « Que votre éminence se trouve sur ses gardes et s'éloigne de cette dangereuse beauté, car il découle de ses lèvres une irrésistible éloquence; et se permettre d'écouter la princesse Mathilde, c'est s'exposer à ne pouvoir obéir qu'à elle. — Vous nous offensez tous deux, sire, reprit le légat d'un air grave; la princesse est aussi loin de m'adresser une demande que je ne dois pas entendre, que je le serais d'y répondre si elle osait me l'adresser. — Et j'ajouterai, interrompit Mathilde un peu amèrement, que votre majesté a bien

su se garantir de cette soumission dont elle parle; car, en effet, s'il suffisait de m'écouter pour m'obéir, depuis long-temps elle aurait cessé de m'adresser ses vœux.» Lusignan allait répliquer; elle ne le permit pas : impatiente de se retrouver avec ses pensées et ses espérances, elle demanda et obtint de la reine la permission de se retirer; et, en profitant aussitôt, elle s'éloigna sans daigner tourner la tête vers Lusignan, qui lui demandait en grâce de l'écouter un moment.

## CHAPITRE XXXVI.

Mathilde, retirée au fond de son oratoire, dont les croisées donnaient sur le rempart, se livrait sans témoins aux espérances qui s'ouvraient devant elle, et aux sentiments dont il allait peut-être lui être permis de s'honorer ; elle se rappelait en rougissant, mais enfin elle se rappelait cette pompe nuptiale qui avait couronné l'hymen de Bérengère, ce serment d'un éternel amour, prononcé par la reine avec tant de joie, et cette joie commençait à moins étonner l'innocence de Mathilde; en ce moment son imagination perçant au-delà des abîmes de la mort, y retrouvait l'amour et Malek Adhel, et se perdait dans des extases et des félicités dont la réalité n'appartient qu'au ciel, mais que Dieu a permis à l'homme de

concevoir, afin qu'il ne pût jamais douter que le ciel existe ; car ce serait une trop grande impiété de croire que l'homme peut imaginer plus que Dieu n'a pu faire.

Depuis près d'une heure elle était plongée dans un torrent d'ineffables rêveries, lorsque la comtesse de Leicester entra d'un air troublé pour lui dire qu'un Arabe inconnu était à sa porte, et demandait à lui remettre des lettres de la part du prince Adhel. Mathilde lui ayant dit de les prendre, la comtesse ajouta qu'il refusait de les lui confier, et ne voulait les donner qu'à son altesse. Faites-le donc entrer, répliqua vivement Mathilde, car il est tard ; l'heure où l'on ferme les portes de Ptolémaïs ne va pas tarder à sonner, et cet Arabe serait perdu si on le trouvait encore dans la ville après cet instant. Herminie sortit et revint aussitôt avec le soldat musulman, dont la visière était baissée et la contenance mystérieuse : la princesse l'interrogea avec un peu d'émotion ; il ne lui répondit point. Étonnée de ce silence, l'attribuant à la présence d'Her-

minie, elle lui fit signe de se retirer; à peine le Musulman se vit-il seul avec elle, qu'il se précipita à ses pieds, en s'écriant d'une voix qui retentit jusqu'au fond du cœur de la vierge : « Enfin je la revois, et Mathilde m'est rendue ! — O Dieu suprême ! interrompit la princesse éperdue, si c'est une illusion qui m'abuse, si ce n'est pas lui que j'entends, si mon imagination troublée se figure ce qui n'est pas, ôtez-moi la vie, mais ne m'ôtez pas mon erreur ! » Malek Adhel ne lui répond point; il est trop ému pour pouvoir parler : il jette son casque, se montre aux yeux de Mathilde; elle reconnaît le visage où l'amour a placé toutes ses flammes; la surprise, la joie l'ont frappée au cœur, et dans ce saisissement qu'elle éprouve, il lui semble qu'elle va mourir. A l'aspect d'une si vive émotion, Malek Adhel sent exalter la sienne jusqu'au délire; il presse contre son sein la beauté qu'il adore ; mais Mathilde frémit et résiste, car la pudeur demeure encore lors même que la raison n'y est plus. A cet instant, du tem-

ple voisin le son d'une cloche qui s'ébranle pour appeler les chrétiens à la prière, remplit la vierge d'une sainte frayeur: « Malek Adhel! entends-tu cette voix; s'écrie-t-elle? c'est celle de Dieu même! —O Mathilde! répond-il d'un ton passionné, en opposant toujours ton Dieu à ma félicité, tu veux donc me le faire haïr? — Insensé! qu'as-tu dit? moi, te le faire haïr! Mon Dieu, vous le savez, si je vous ai jamais demandé d'autre grâce que de vous révéler à lui; mais parlez, Malek Adhel, apprenez-moi par quel prodige vous êtes ici: est-ce l'archevêque de Tyr qui vous envoie? vous a-t-il rencontré à Césarée? ses paroles sont-elles entrées dans votre cœur? — Je ne sais ce que vous voulez dire, Mathilde, reprit le prince; je n'ai point vu l'archevêque; il n'est point à Césarée, et ce n'est pas lui, mais le seul amour qui me conduit à vos pieds. Nul mortel sur la terre ne me sait ici; mon frère lui-même n'en est pas instruit: généreux; mais fier, Saladin n'aurait pas permis que je vinsse essuyer ici l'affront d'un délai....

Mais je n'ai pu attendre loin de vous une réponse d'où dépend ma vie; je n'ai pu résister à l'espoir de vous voir un moment; sous l'armure d'un simple soldat, ignoré même de Mohamed, je suis venu à sa suite, tandis que le sultan me croit occupé à visiter Ascalon et Jaffa. — Vous savez, lui dit la vierge en rougissant, quelle a été la réponse des princes aux propositions de Saladin?—Je sais, répliqua-t-il avec impatience, que Lusignan, dont la téméraire audace ose aspirer à votre main, a obtenu que le conseil de vos évêques déciderait seul sur ce point; je sais que votre frère s'est déclaré contre moi, qu'il soutient, qu'il protège les présomptueuses espérances de Lusignan. Peut-être son ascendant sur l'esprit de vos évêques décidera leur réponse; peut-être rejetteront-ils les propositions de Saladin; peut-être, Mathilde, vous ordonneront-ils de trahir la foi que vous m'avez jurée. » Et il s'arrêta comme pour contenir la douleur terrible que cette seule pensée lui causait; puis il ajouta d'un ton plus doux : « S'ils vous

l'ordonnaient, Mathilde, dites-moi, quel parti prendriez-vous? » A ces mots, elle se prosterna devant l'image du Christ, et obligeant le prince à l'imiter, elle répondit : « C'est au nom de cet objet de mon immortelle vénération, que je renouvelle le serment de n'être jamais à d'autre qu'à vous. — Mathilde, interrompit - il vivement, ce n'est pas assez, il faut que tu me jures d'être à moi. — Je le veux, s'écria-t-elle; donne-moi ta main. » Surpris et charmé, Malek Adhel la donna; elle la prit, et la posant, unie à la sienne, sur le livre des évangiles, elle ajouta avec un vif enthousiasme : « Me voici prête à m'unir à toi, Malek Adhel, pour la vie, pour l'éternité; je n'attends qu'un mot : es - tu à mon Dieu? » Troublé, hors de lui, le prince s'écrie : « Mathilde, que me demandes-tu? — Mon éternelle félicité et la tienne, répondit la vierge avec des regards divins, voudrais-tu me les refuser? » Peut-être allait-il céder; peut-être allait-on voir dans l'espace de peu d'instants la religion deux fois victorieuse, se servir,

pour éclairer un infidèle, de ces flammes d'amour dont elle venait de triompher; mais le bruit d'une marche précipitée vint effrayer la princesse, et Malek Adhel avait eu à peine le temps de remettre son casque, lorsqu'Herminie parut : « Madame, dit-elle, les portes de la ville viennent d'être fermées; le roi de Jérusalem, en faisant sa ronde autour des remparts, prétend avoir entendu dans votre appartement le son d'une voix étrangère ; les gardes qui veillent ici près, l'ont assuré qu'un Musulman avait été introduit chez vous, et qu'il n'en était pas sorti encore. Alors il est venu à votre porte; il y est; il veut entrer; il veut savoir, dit-il, quel est l'audacieux qui ose vous entretenir à une pareille heure, et enfreindre ainsi la règle qui défend à tout mahométan de demeurer, après la nuit, à Ptolémaïs?—Eh bien! s'écria Malek Adhel, incapable de se contraindre davantage, qu'il paraisse, qu'il vienne assouvir l'impatience que j'ai de verser son sang! » Herminie fit un cri de surprise en reconnaissant le prince. « Que

fais-tu, Malek Adhel, s'écria Mathilde dans un trouble inexprimable? Veux-tu me perdre par un pareil éclat? Ah! si ma gloire t'est chère, garde-toi de te faire connaître; suis Herminie, elle va te conduire hors d'ici; si tu rencontres Lusignan, tu lui diras que tu ignorais la loi qui interdit aux Musulmans de rester dans Ptolémaïs après la nuit; tu lui diras que c'est en mon nom que tu demandes grâce; s'il s'emporte et ose te menacer, je jugerai de ton amour par le silence que tu garderas. » Le prince lui serra la main avec une vivacité passionnée, et répondit : « Tu me demandes de préférer ton honneur au mien; je promets de t'obéir, Mathilde, et je te laisse avec ce souvenir; il te dira ce que je dois attendre de toi un jour. »

En prononçant ces paroles il s'éloigne; Herminie le suit; à la dernière porte, il trouve le roi de Jérusalem à la tête de ses soldats, qui l'arrête et lui dit: « Présomptueux Arabe, d'où te vient tant d'audace, d'oser rester dans Ptolémaïs, et surtout chez la princesse d'Angleterre, après une

pareille heure? Sais-tu que c'est un crime qui mérite la mort? » — Le prince répondit avec une émotion que chacun attribua à la crainte du châtiment. — Je suis Sarrasin, arrivé depuis peu d'heures dans les tentes de Mohâmed, j'ignorais la règle établie à Ptolémaïs, j'étais chargé par Malek Adhel de lettres pour la princesse Mathilde: je suis venu obéir à mon maître. — Ah ! ne fût-ce qu'à cause de ce maître abhorré! répartit Lusignan d'un air furieux, je veux te punir de manière à lui apprendre le sort que je lui réserve à lui-même. — Je ne vous le conseille pas, reprit fièrement Malek Adhel; car le ciel qui alluma dans son sein le feu du courage et lui fit un cœur incapable de crainte, pourrait bien l'amener ici pour vous apprendre à vous-même, au milieu de vos amis, au milieu de vos soldats, comment il traite ceux qui l'offensent par leurs discours insolents et leurs prétentions orgueilleuses. — Vil Sarrasin ! interrompit le roi de Jérusalem en frémissant de rage, crois-tu que je supporte patiemment les insultes

d'un misérable tel que toi ? Soldats, qu'on le charge de chaînes à l'instant, qu'on le jette au fond d'un noir cachot jusqu'à ce que son maître vienne le réclamer ; nous verrons alors comment il recevra la réponse que je lui prépare, et si cette épée, que je ceignis pour le fils de Marie, ne me fera pas raison de cet odieux Musulman. Si les combats vous plaisent autant qu'à lui, répartit Malek Adhel, et si la mort ne vous effraie pas, je vous offre le combat et la mort : venez à l'instant même ; les ténèbres de la nuit ne vous garantiront pas ; en dépit d'eux, mon épée saura bien trouver votre cœur. — Crois-tu donc, reprit Lusignan avec dédain, que j'abaisserai la majesté royale jusqu'à me mesurer avec un si abject ennemi ; va, demain, à la face de tout le camp, et aux yeux de Mohamed lui-même, un supplice infâme expiera ta témérité et me vengera de tes insultes.» Il dit, et ordonne qu'on le charge de fers : Malek Adhel saisit son épée avec un mouvement qui décèle un héros. Lusignan le regarde, s'étonne et lui dit : « Qui es-tu

poursonger ainsi à te défendre?» Si Malek Adhel n'eût exposé que sa vie, il n'aurait répondu qu'en attaquant Lusignan ; mais exposer le secret de Mathilde, il ne le voulait pas. Cependant, en se laissant enchaîner, il serait inévitablement reconnu, et c'était encore désobéir à Mathilde. Dans cette alternative, il osa se confier à son rival : « Ecoute, lui dit-il tout bas, je suis Malek Adhel ; si je ne charge pas mon épée de te l'apprendre, c'est afin de prévenir un éclat qui offenserait celle à qui nous avons dévoué notre vie, et selon l'usage que tu feras du secret que je remets à ta foi, je verrai si tu es digne du nom de chevalier et de l'estime d'un rival qui te hait. — Je te hais mille fois davantage, reprit Lusignan d'une voix altérée par la colère ; et il ne faut pas moins que mon respect pour l'illustre Mathilde, pour me forcer au silence, contenir ma colère et suspendre ma vengeance. — Pour peu que tu sois pressé de l'assouvir, repartit Malek Adhel, je ne te la ferai pas attendre : trouve-toi demain, au soleil couchant, dans

le bois de Sycomores qui s'étend le long de la mer du côté de la porte de Nazareth, et la vie de l'un de nous y restera.» Pour toute réponse, le roi de Jérusalem lui serra la main, et élevant la voix, il dit à ses soldats qu'il était satisfait des excuses de cet esclave, qu'on pouvait le reconduire hors des portes de la ville, et qu'il leur ordonnait de garder le silence sur cette aventure.

Sans se montrer, Herminie avait entendu toute cette scène, et elle vint la raconter à sa maîtresse aussitôt qu'elle eut vu le prince en sûreté. Mathilde devina aisément quelles paroles Malek Adhel avait dites en secret à Lusignan; elle savait trop que la fière arrogance de ce dernier n'aurait pas fait grâce à un soldat qui venait de l'insulter, si ce soldat en se faisant connaître, n'eût, par cette haute preuve d'estime, forcé Lusignan à se montrer digne de l'avoir reçue. Mais elle était pour le moins aussi sûre que l'un n'avait pu se résoudre à plier, et l'autre à se taire, que dans l'espérance de venger prompte-

ment leurs affronts. Elle ne pouvait donc pas douter qu'ils ne se fussent provoqués au combat ; et quoiqu'elle crût bien Malek Adhel invincible, la valeur de Lusignan l'effrayait. Toute la nuit elle songea aux moyens d'éviter le danger qui menaçait le prince, et la crainte et l'amour lui suggérèrent un projet qu'elle se hâta de mettre à exécution. A peine le jour commençait-il à paraître, qu'elle envoya chez Richard le conjurer de lui permettre de célébrer, le jour même, par une fête solennelle, l'heureuse trève qui venait de se conclure entre les deux empires, et qu'elle espérait qu'il lui ferait la grâce d'y assister ainsi que les principaux chefs de l'armée.

Richard, surpris de ce message, fut sur le point d'y répondre par un refus ; il ne pouvait souffrir que sa sœur eût le desir de célébrer un événement qui l'avait si vivement chagriné; cependant, comme il était bien aise qu'en se montrant avec éclat, elle fît une sorte d'abjuration publique de ses premiers vœux, il pensa qu'en donnant son consentement à ce qu'elle deman-

dait, c'était la lier d'un nœud de plus à l'obligation de rester dans le monde, et de se soumettre à ce qu'il lui ordonnerait un jour : il lui fit donc répondre que non seulement il agréait sa proposition, mais qu'il lui recommandait de répandre sur son banquet une pompe somptueuse et une magnificence royale, et qu'il se chargeait d'honorer les dames et les chevaliers qui auraient l'honneur d'y assister.

Tous ceux que le roi d'Angleterre daigna choisir, s'estimèrent heureux de cette glorieuse préférence, et se rendirent avec empressement sous les riches et superbes tentes que la princesse avait fait dresser sur le bord de la mer. Le roi de Jérusalem y parut un des premiers; il vint avec l'espérance de pouvoir s'échapper, vers le milieu du jour, pour aller combattre Malek Adhel dans le bois de Sycomores; il vint surtout avec le projet de se venger de Mathilde, en lui laissant pénétrer qu'il était maître de son sort, puisqu'il l'était de son secret; mais, avant qu'il eût eu le temps de le lui faire entendre, la conduite

de la princesse déconcerta tous ses projets, et lui prouva que la crainte de voir découvrir le mystère de la veille, n'était pas ce qui l'occupait le plus.

Tout ce que l'Europe et l'Asie avaient de plus illustres souverains, de braves chevaliers et de beautés aimables, était réuni autour d'une table immense que la princesse d'Angleterre présidait avec une grâce admirable, lorsqu'à la fin du repas elle se leva tout-à-coup, et, le front couvert d'une modeste rougeur, elle dit : « Avec la permission du roi mon frère, je requiers de tous les chevaliers ici présents, de vouloir bien m'accorder un don. » Elle était si touchante et si belle en parlant ainsi, qu'elle n'avait assurément besoin ni de sa royale naissance ni de l'ordre de Richard pour se faire obéir. Sans attendre que celui-ci eût parlé, tous les chevaliers, d'un commun accord, se levèrent et promirent, quelle que fût la volonté de Mathilde, de s'y soumettre aveuglément. Cependant elle hésitait à parler avant d'avoir obtenu l'approbation de Richard, qui, de son

côté, hésitait à la donner, dans la crainte de se trouver engagé malgré lui. Cependant, les lois de la chevalerie lui imposant de ne rien refuser à sa sœur dans une occasion aussi solennelle, il répondit avec un peu de trouble que, loin de s'opposer à ce que le don qu'elle requérait lui fût accordé, il connaissait assez sa réserve et sa prudence pour pouvoir s'engager lui-même à la satisfaire autant qu'il serait en sa puissance. « Puisque votre majesté me permet d'exprimer mon vœu, reprit-elle avec une douce dignité, je vous demande donc, sire, ainsi qu'à tous les chevaliers qui viennent de me jurer obéissance, de promettre que, durant la trève qui vient d'être conclue avec Saladin, toute arme offensive soit suspendue, qu'on ne se serve dans les tournois et les joûtes que de fer émoulu, et qu'enfin nul d'entre vous, et sous aucun prétexte, n'ensanglante nos jeux en provoquant ou en acceptant le combat à mort, soit contre les chrétiens, soit même contre les Musulmans. » A ces mots, tous les chevaliers baissèrent la

pointe de leurs épées aux pieds de Mathilde, en déclarant traître et félon celui qui enfreindrait son serment avant qu'elle ne l'en eût relevé. Le roi de Jérusalem s'avança un des derniers, et, s'agenouillant à regret, il dit tout bas à Mathilde, en lui jetant un regard de reproche : « Ah ! madame, que vous me rendez vos lois pénibles, et qu'il m'est affreux d'être obligé de vous obéir aujourd'hui ! » Mathilde était si satisfaite du succès qui venait de couronner son espérance, que, dans sa joie, elle regarda Lusignan avec plus de bonté qu'à l'ordinaire, et lui répondit d'une voix basse et mystérieuse, en lui tendant la main : « Je sais tout ce que je vous dois, et ce que votre discrétion a de droits à ma reconnaissance. « Lusignan, transporté d'une faveur que ses soins empressés et ses plus ardentes sollicitations n'avaient pu lui obtenir jusqu'alors, ne pensait point qu'il la dût au bonheur que goûtait Mathilde, d'avoir mis la vie du prince hors de danger durant toute la trève : bonheur qui remplissait tellement

son ame, qu'elle ne pouvait le contenir, et que ses regards en devinrent plus doux et ses paroles plus tendres, comme si tout eût été Malek Adhel autour d'elle. Lusignan osa croire qu'il pourrait parvenir à la toucher, en continuant à se montrer grand à ses yeux : sa conduite au conseil, sa modération avec le prince, avaient dû lui mériter l'estime de la noble vierge, et étaient les seuls moyens d'arriver à son cœur. Il se confirmait ainsi dans la résolution d'employer tout son art à paraître généreux, et à feindre des vertus qu'il n'avait pas. Hélas! que n'employait il les mêmes efforts à les avoir! avec bien moins de peine, il eût obtenu plus de succès; car si l'intrigue, en ramassant toutes ses ruses, peut quelquefois ressembler à la magnanimité, trop faible base de la vertu, tôt ou tard elle s'écroule, et avec elle le fantôme imposteur qu'elle avait élevé.

## CHAPITRE XXXVII.

Déja les rayons du soleil commençaient à pâlir, lorsque Malek Adhel, parcourant pour la troisième fois la lisière orientale du bois de Sycomores, et ne voyant point venir Lusignan, cherchait, mais en vain, quel obstacle pouvait le retenir; car enfin après le plaisir d'être préféré par l'objet qu'on aime, il n'y en a point de plus doux que de se venger de son rival; et comment pouvait-il tarder si long-temps à le venir goûter? Cependant un nuage de poussière s'élève, Lusignan paraît poussant son coursier à toute bride; mais il est sans armes, sa main est sans bouclier; au lieu de sa redoutable épée, il tient une lance dont le fer est émoussé; un chapeau ombragé de plumes a remplacé son casque, et, au défaut de cuirasse, un man-

teau de pourpre à fleurs d'or flotte sur ses épaules. Immobile de surprise, Malek Adhel lui demande l'explication d'une telle parure. Lusignan la donne, mais non pas entière : il dit bien que Mathilde l'a surpris avec adresse, et lui a fait promettre de n'accepter aucun combat durant toute la trève; mais il ne dit point qu'elle l'a exigé pareillement de tous les chevaliers; et, par la couleur qu'il donne à ce récit, on pourrait croire que c'est par intérêt pour lui que Mathilde a demandé ce serment. Malek Adhel le regarde avec un froid dédain, et lui dit: « Lusignan, je puis te haïr et non te craindre; va, retourne auprès de la princesse d'Angleterre; use, pour la séduire, de tous les artifices que ton caractère pourra te suggérer : je la connais trop pour n'être pas tranquille. » Il dit, et s'éloigne au grand galop ; mais il est loin de jouir de la paix dont il parle; son cœur est rempli de trouble et de confusion; il ne peut pardonner à Mathilde d'avoir contracté une obligation avec Lusignan, en recevant

une promesse de sa part; il ne peut comprendre la cause de cette étrange conduite; il ne s'arrête pas un instant à l'idée du danger dont elle a voulu le préserver. Accoutumé, comme il l'est, à ne rien trouver d'invincible, ne regardant la défaite de Lusignan que comme un jeu, et ne pouvant s'imaginer que, dans un pareil combat, Mathilde ait pu craindre pour un autre que pour cet odieux rival, il est prêt à croire que, si elle n'eût pris aucun intérêt à sa vie, elle ne l'aurait pas empêché de venir l'exposer; cependant, en se rappelant la candeur, l'innocence de cette vierge, et surtout l'émotion si tendre qu'elle a montrée la veille, il rougit de ses soupçons, et brûle d'aller à ses pieds en obtenir le pardon. Combien, dans sa bouillante impatience, il presse, il dévore les heures, les instants qui vont s'écouler encore jusqu'à ce qu'il puisse revoir Mathilde! Ah! pour ôter de sa vie tous les jours qui le séparent de cet heureux jour, il donnerait avec transport tous ceux qui doivent le suivre. Ainsi, pour les ames

passionnées, il n'y a qu'un point dans l'existence : hors celui-là, tout est néant ; et, pour s'en saisir un seul moment plus tôt, elles consentent à s'abîmer pour toujours dans ce néant qu'elles aperçoivent au-delà. O sagesse suprême ! quelle serait donc notre sort, si, cessant de veiller sur nous et de décider de nos destinées, vous nous permettiez de les régler à notre gré, et de contenter tous nos vains desirs ? impatients de réaliser les rêves variés et riants de notre imagination, au lieu d'espérer long-temps, nous jouirions sans délai ; et, comme il n'y a de vraies et durables jouissances que celles que les longues espérances ont achetées, passant en un instant du desir au bonheur, nous passerions en un instant du bonheur au dégoût, et du dégoût à la mort peut-être ; car elle est moins cruelle que lui : ainsi, un jour aurait suffi pour dévorer notre rapide existence, et souvent encore l'aurions-nous trouvé trop long.

Malek Adhel ne retourne point en droiture à Césarée. En quittant Saladin, il lui a dit qu'il allait visiter Ascalon et Jaffa, et

il ne veut point tromper son frère; cependant le temps le presse; les jours qu'il a employés à se rendre à Ptolémaïs et à attendre Lusignan, ne lui permettent pas d'aller plus loin qu'Ascalon; Jaffa est d'ailleurs d'une bien moindre importance; il n'y entre pas, et reprend avec rapidité la route de Césarée. Saladin s'empresse de lui dire que Mohamed est revenu, que les chrétiens acceptent la trève, qu'ils paraissent incliner en faveur de l'alliance proposée, mais qu'ils en ont remis la décision au conseil de leurs évêques: « Je ne pense pas, ajouta-t-il, que nous devions nous offenser de ce vain honneur qu'ils veulent déférer à leurs prêtres. Le roi d'Angleterre annonce qu'il va célébrer cette trève par des jeux magnifiques; ils seront le prélude de ceux qui couronneront le plus brillant hyménée dont l'univers ait été témoin: je veux m'y rendre, mon frère; je veux jouir du spectacle de tant de rois d'Europe réunis dans l'antique Asie; je veux assister à leurs fêtes: peu accoutumé à leurs tournois, je n'y combattrai point

mais toi, Malek Adhel, à qui ces jeux sont familiers, toi, qui sais vaincre également partout, manqueras-tu l'occasion de faire éclater aux yeux de tant de rois, la valeur, l'adresse et la magnificence qui t'ont élevé si haut dans l'Orient ? — Je t'accompagnerai assurément, répartit Malek Adhel. — Oui, mon frère, viens, continua le sultan, ne nous quittons point ; mon cœur ne peut se passer de toi, et il n'est point de sacrifice qu'il ne soit prêt à te faire, hors ceux qui toucheraient à mon culte et à mon pays. » Le prince serra dans ses bras le généreux soudan ; mais, au milieu de ces fraternelles tendresses, il croyait entendre au fond de son cœur la voix de Mathilde, qui lui criait : es-tu chrétien ? ma main n'est qu'à ce prix. Et aussitôt l'amour qui le tyrannisait, et la lumière divine qui commençait à l'éclairer, cherchaient à s'emparer de toute son ame ; mais l'amitié désolée, l'honneur outragé, la patrie menaçante, ne le permettaient pas. Déchiré par ces perplexités, dont il n'osait confier le tourment à son plus cher

ami ; malheureux par l'amour, par l'amitié, par la religion, la patrie et la gloire; malheureux enfin par la réunion de tous les biens dont se compose la félicité, Malek Adhel, consumé de tristesse, de crainte et d'amertume, sentait que les obstacles qui le séparaient du bonheur, ne pouvaient être détruits que par un miracle, et ce miracle, il ne savait déjà plus à quel dieu le demander. Suivi d'un nombreux cortége, le sultan se mit en route pour Ptolémaïs; cent cavaliers à cheval marchaient devant lui; l'air agitait leurs mobiles panaches, et sur leur brillante armure l'or et l'azur faisaient éclater leurs feux; cinquante gardes à pied les précédaient, le front ceint d'un turban, habillés de longues robes chamarrées d'argent et de soie; ils conduisaient des chameaux chargés des tentes du sultan et des présents qu'il destinait à la future reine de Jérusalem. Parmi cette troupe, l'austère Saladin se distinguait par sa mâle simplicité, et Malek Adhel par sa bonne mine et sa magnificence; ils étaient montés sur des chevaux

arabes, dont la tête superbe se relevait avec orgueil, comme s'ils eussent été sensibles à l'honneur de porter de si grands héros.

La troisième aurore, depuis leur départ, commençait à colorer le ciel de ses nuages d'or et de pourpre, lorsqu'ils aperçurent les clochers de Ptolémaïs, le camp des chrétiens et les drapeaux de la croix. Saladin s'arrêta aussitôt, et fit dresser ses tentes au pied d'une colline, d'où descendait à gros bouillons une source limpide, et qu'ombrageaient des bosquets de palmiers et de tamarins. Il se hâta d'envoyer prévenir les princes croisés de son approche, de son intention d'assister à leurs jeux, et du desir de Malek Adhel d'y combattre avec leurs chevaliers. A cette nouvelle, tout le camp des croisés fut en rumeur et en mouvement; chacun était impatient d'aller contempler de près la figure du grand Saladin et de ce Malek Adhel, plus grand encore, et qui, jusqu'à ce jour, la terreur des chrétiens, demandait à s'allier à eux par les saints nœuds de

l'hyménée. Lusignan fut frappé au cœur; il prévit tout ce que la présence de Malek Adhel allait lui ravir de succès, et l'honneur des joûtes, dont il se flattait de remporter seul le prix, ne lui parut plus aussi certain en voyant avec quel concurrent il aurait à le disputer. Pourtant il cacha sa tristesse, car il vit que le loyal Richard était sensible à la haute preuve d'estime que Saladin donnait aux chrétiens; il venait seul, sans armée, au milieu de ses ennemis; il se livrait à eux sans crainte, sans conditions: une si grande confiance supposait une grande générosité, et Richard avait trop d'élévation dans l'ame pour ne pas sentir et reconnaître une action magnanime; aussi oublia-t-il tous ses intérêts personnels pour donner des louanges vives et sincères à la démarche de Saladin et de Malek Adhel, et n'hésita pas à leur rendre confiance pour confiance, en se rendant à l'instant même sous leurs tentes.

En le voyant arriver sans suite, sans gardes, accompagné de sa seule vaillance,

le sultan, charmé d'une si haute marque de courtoisie, y répondit de son mieux; il lui offrit les glaces et les sorbets, et, lui prenant la main d'une manière franche et affectueuse, il lui dit: « Grand roi, la dernière fois que nous nous vîmes, tu m'appris combien il était dangereux de t'avoir pour ennemi; tu m'apprends aujourd'hui le bonheur qu'il y aurait à t'avoir pour ami. — Ton cœur ne consent-il pas à nous donner ce nom, illustre Richard, s'écria Malek Adhel, ému de retrouver sur ce visage mâle et fier l'image de la beauté qu'il aime? et refuseras-tu d'y joindre celui d'allié et de frère? » La vue du prince réveille à l'instant, dans l'ame de Richard, le souvenir de sa défaite ainsi que celui de sa colère, et il répond d'une voix altérée: « Invincible guerrier, avant de t'avoir vu, jamais Richard n'avait fui; s'il savait comment on attaque, il ignorait comment on recule: faut-il que la main de sa sœur te paie la honte de le lui avoir appris? — Que dis tu, noble Richard, répartit vivement le prince? quelle est la victoire qui

oserait se placer auprès d'une semblable retraite? Ne parus-tu pas au milieu de notre armée comme le lion du désert qui fond sur une caravanne, l'attaque seul, la disperse, ne cède qu'au nombre, et ne quitte sa proie qu'après avoir marqué son passage par les plus terribles coups? » La réponse, le ton et la contenance de Malek Adhel, plurent à Richard, et il ne put échapper à l'ascendant que ce prince obtenait sur tous ceux qui étaient admis en sa présence: ascendant qu'il devait à la noble franchise qui couronnait ses autres vertus, et donnait de la dignité à tous ses discours et de la grâce à toutes ses actions. La conversation fut longue; Richard leur parla des nœuds qui le liaient au sort de Lusignan, du mortel regret qu'il éprouverait si le conseil des évêques le forçait à abandonner son ami et à parjurer sa foi; il ne dissimula point que, sans ce serment où il avait attaché son honneur, il verrait avec plaisir l'alliance proposée, et sa sœur devenir le gage de la paix des deux mondes. Durant cette explication, Malek Adhel

avait été obligé de se contraindre plus d'une fois pour ne pas l'interrompre : cependant, quand il entrevit que, si le conseil des évêques ne lui était pas favorable, Mathilde serait peut-être forcée à donner sa main à Lusignan, il ne put s'empêcher de dire à Richard que la princesse n'était plus libre d'engager sa foi, qu'il l'avait reçue au désert. « Je sais, s'écria le roi, quelle promesse l'imprudente a osé vous faire ; mais je sais aussi que le chef de notre église a le droit de l'en relever, et qu'il serait peu sage à vous de compter sur elle..... — J'y compte pourtant jusqu'à la mort, interrompit Malek Adhel avec véhémence ; j'y compte comme sur mon honneur, comme sur le tien, et ce n'est pas peu dire. » Richard voulait répliquer ; Saladin l'arrêta. « Pourquoi vous laisser emporter ainsi tous deux par le feu de la colère, dit-il ; remettons le moment des tempêtes au moment où il nous faudra peut-être recommencer à être ennemis : quand le conseil de vos prêtres se sera expliqué, il sera temps de savoir si nous de-

vons nous jurer la guerre à mort, ou l'éternelle paix; en attendant, montrons à l'univers que nous savons aussi bien nous estimer que nous combattre. » Ces paroles éteignirent tout esprit de discorde, et Richard et Malek Adhel, se serrant la main avec une franche cordialité, oublièrent leur ressentiment. Cependant l'heure approchait où les tournois allaient s'ouvrir; Richard le dit à Saladin, et lui demanda s'il ne viendrait pas les honorer de sa présence. « Et toi, brave Malek Adhel, ajouta-t-il, ne viendras-tu pas aussi faire éclater ta vaillance et te mesurer avec nous? Le prix des jeux sera donné par ma sœur, et sans doute tu voudras l'obtenir? — J'y vole, s'écria le prince en secouant sa lance, et les yeux étincelants d'amour et de gloire. — Réprime pour aujourd'hui encore l'impétuosité de ton courage, repartit le roi d'Angleterre; aujourd'hui tu ne seras que spectateur de nos jeux; les juges du camp l'ont résolu ainsi : demain seulement le champ te sera ouvert. — Demain! répliqua Malek Adhel avec douleur, et

aujourd'hui peut-être je verrai couronner Lusignan; mais, n'importe, demain vengera bien des injures.» Alors il demanda à Richard s'il pouvait voir la princesse Mathilde, et se présenter chez elle. « C'est une liberté qu'aucun chevalier chrétien n'oserait prendre, répondit Richard, et qui ne peut t'être accordée; mais elle accompagnera la reine au tournois, elle assistera aux fêtes qui lui succèderont, et là tu pourras la voir et lui parler. » Il dit, et les quitta. Bientôt le bruit des fanfares annonça à Saladin et à son frère que les joûtes allaient commencer, et aussitôt tous deux se hâtèrent de s'y rendre.

## CHAPITRE XXXVIII.

A l'instant où le sultan parut aux barrières du camp, Richard vint l'y recevoir, suivi de toute la fleur des chevaliers chrétiens; on le conduisit sur un trône élevé en forme de tour, qu'on avait préparé exprès pour lui. Il était recouvert en-dedans de riches tapis à fleurs d'argent; au-dessus, des oriflammes brodées de mille couleurs, ornées des armes du croissant, se déployaient majestueusement dans les airs: pour peu que le vent les agitât, elles semblaient, dans leurs molles ondulations, s'incliner à dessein vers les bannières de la croix, qui flottaient alentour, comme pour se confondre ensemble et donner ainsi l'exemple de l'union et de la paix aux religions et aux puissances qu'elles représentaient.

II...

Saladin se plaça sur un siége très élevé; un peu plus bas s'assit Malek Adhel : sur la poitrine du jeune héros, on voyait étinceler un riche vêtement, trempé trois fois dans la pourpre de Tyr; et au-dessus de son casque d'airain, un triple panache blanc s'épanouissait par étage et se balançait dans l'air; il regardait autour de lui, et ne voyait point encore Mathilde; les combats allaient s'ouvrir, et il lui était interdit de s'y mêler: ces pensées le remplissaient de tristesse, et sa contenance était inquiète et pensive. Le sire de Coucy s'en aperçut; Coucy, jadis le plus cher ami de Montmorency, et qui eût été son rival de gloire à la cour de France, si Montmorency en avait pu avoir, il devina la cause du chagrin de Malek Adhel, et crut l'adoucir par ces paroles flatteuses: « Jeune héros, il te paraît étrange de demeurer oisif quand on combat autour de toi; pardonne-nous de l'avoir voulu : c'est un hommage de plus rendu à ta valeur, puisque nous avons craint, en te laissant aspirer tous les jours à la victoire, qu'elle ne couronnât

jamais un chrétien.» Malek Adhel n'avait pas l'esprit assez libre pour répondre à cette politesse; occupé d'une seule pensée, il dit à Coucy: « Brave Français, puisque je ne puis prétendre aujourd'hui au prix dont la main de la princesse Mathilde doit orner la tête du vainqueur, ne permets pas que Lusignan l'obtienne. — Eh! pourquoi lui fais-tu l'honneur d'être plus jaloux de lui que de moi, s'écria Coucy d'un ton blessé? — Si la princesse devait choisir entre vous, répondit Malek Adhel, je te craindrais davantage; mais les prétentions de Lusignan, soutenues de l'approbation de Richard, ont éclaté aux yeux de tous; et, je l'avoue, je voudrais qu'aux yeux de tous elles fussent humiliées.» Alors Coucy lui serra la main, en l'assurant qu'il espérait le satisfaire; et, comme les tambours et les trompettes commencèrent à retentir, il ajouta: « Voici le champ qui s'ouvre, et la reine d'Angleterre qui paraît sur le balcon en face de toi, avec la princesse Mathilde.» Malek Adhel tressaillit, car il aperçut Bérengère, et derrière elle sa

sœur, que Lusignan conduisait. Sans doute au désert il l'avait vue aussi belle et plus touchante; mais jamais elle n'avait paru à ses yeux avec tant d'éclat et de magnificence : sa robe de gaze et d'argent était élégamment relevée avec des nœuds de rubis et de pierreries dont les feux éblouissaient, et, sur sa tête, un tissu délicat d'or et de pourpre retenait sa blonde chevelure. Transporté, hors de lui, Malek Adhel ne vit plus ni les témoins qui l'entouraient, ni le camp, ni l'univers; il se leva dans une sorte d'extase, et s'écria, en serrant la main de son frère, mais sans pouvoir détacher ses regards de l'objet qui l'enivrait: « Saladin, la voilà! » La beauté de la princesse surprit le sultan; il fit un geste d'admiration, et répondit à son frère qu'il rendait grâces au ciel que l'amitié eût prévenu la justice. « En voyant l'excuse de ta faiblesse, lui dit-il, comment ne t'aurai-je pas pardonné? Mais pour te pardonner, tu le sais, je n'ai pas eu besoin de la voir. » A cet instant, Bérengère, ayant reconnu le prince, le salua avec une vive expres-

sion de reconnaissance et de joie; Mathilde leva les yeux sur lui, et les baissa, en rougissant, avec tant de grâce, que sa beauté en augmenta encore, et que Malek Adhel ne put s'empêcher de dire à son frère: « Saladin, je consens à mourir pour toi; mais je jure que je ne vivrai pas sans elle.»

Tout-à-coup les fanfares sonnent, les barrières s'abaissent, les combattants se mêlent et les jeux commencent: on voit briller tour-à-tour la force, l'adresse et la vaillance; Lusignan, animé d'une ardeur sans égale, lutte dans les pas d'armes, les castilles et les joûtes, et lutte victorieusement. Bientôt, monté sur un cheval fougueux, dont l'impétueuse impatience répond à la sienne, il lève la lance et donne le dernier défi. Aussitôt tous les fers se croisent, se choquent, se brisent; l'éclair brille, le feu jaillit; hommes, chevaux sont renversés pêle-mêle sur la poussière: Lusignan et Coucy restent seuls debout; irrités de se voir disputer si long-temps une victoire qui leur est si chère, ils fournissent

leur carrière et reviennent l'un sur l'autre à bride abattue, enflammés de courroux et d'orgueil; leurs lances se brisent jusqu'au poignet : ils tirent leurs épées; tous les spectateurs sont émus; Malek Adhel ne peut s'empêcher d'applaudir. Cependant les juges du camp s'approchent et rappellent que les lois des jeux ne permettent que le combat au fer émoulu : les deux fiers rivaux renoncent avec dépit à l'espoir de verser leur sang; mais, au défaut de l'épée, ils se servent du tronçon de leurs lances ; ils se serrent, se pressent, voltigent l'un autour de l'autre, cherchent à se surprendre et à se saisir. Malek Adhel les suit de l'œil, ne perd aucun de leurs mouvements ; de la pensée encourage Coucy, lui indique les moyens de vaincre, se désespère quand il les manque, et reconnaît dans Lusignan un rival digne de lui. Cependant le sire de Coucy paraît avoir l'avantage ; il vient d'enlever son ennemi, de le renverser à terre : il s'y précipite avec lui; mais, au moment où il va l'accabler, Lusignan, par un tour adroit,

se relève, lui fait faire un faux pas, le héros français tombe : Malek Adhel laisse échapper un cri de regret; Lusignan le regarde d'un air de triomphe et d'orgueil, et poursuivant sa victoire, il oblige Coucy, renversé et vaincu, à avouer sa défaite. Le camp retentit d'acclamations ; toutes les voix s'écrient : Honneur à Lusignan ! honneur au roi de Jérusalem ! A ce titre, Saladin et son frère se regardent et sourient, le premier avec ironie, l'autre avec amertume. Le vainqueur passe avec fierté sous le balcon de Mathilde; il la salue, et se prépare à aller recevoir de sa main le prix qu'il vient d'obtenir; il monte les degrés, se met à genoux devant elle, baise sa main ; elle est obligée de le permettre et de passer autour de son cou une magnifique chaîne d'or, signe éclatant de sa victoire. A ce spectacle, Malek Adhel ne peut contenir sa douleur ; elle éclate dans ses yeux, dans son geste, et l'égare jusqu'au point de lui faire trouver que Mathilde est coupable. Il l'accuse, la condamne; il aurait voulu qu'aux yeux de

tout le camp, elle eût refusé de couronner Lusignan. Il se meurt d'impatience de lui faire entendre ses plaintes ; mais comment lui parler au milieu de tant de témoins? Ne sait-il pas que ses discours, ses gestes, et jusqu'à ses regards, tout va être épié! Il n'y songerait guère s'il ne pensait qu'à lui; mais malgré sa colère, il pense toujours à elle; et même au moment où il ose lui reprocher un tort, il donnerait encore mille vies, s'il les avait, pour lui épargner un chagrin. Cependant il va enfin lui être permis de se rapprocher d'elle. Dans un magnifique pavillon que Richard a fait élever sur le bord de la mer, les danses vont succéder aux jeux, et Saladin est invité à s'y rendre avec Malek Adhel; mais l'austère sultan s'y refuse : les folâtres plaisirs le touchent peu; sa vaste ambition ne lui permit jamais de s'y plaire; il se retire; il va sous sa tente s'occuper des grands intérêts de son empire, et laisse Malek Adhel prendre seul le chemin du pavillon où les princes chrétiens l'attendent. Richard vient au-devant de lui et le

présente à Bérengère; il se courbe devant elle et s'incline avec respect sur la main qu'elle lui offre. Dans la crainte de déplaire à son époux, elle s'efforce de vaincre l'émotion que lui cause la vue de son libérateur; mais elle ne peut en être maîtresse; des larmes révèlent malgré elle la vivacité de la reconnaissance qu'elle n'ose exprimer; d'une voix altérée elle dit : « Ah! prince, que ne puis-je vous rendre ici une partie des biens que j'ai reçus de vous! — Madame, répond-il, vous savez assez quel est celui que j'y viens chercher. » Alors elle se hâta d'ajouter d'un ton plus bas et en feignant de se baisser vers lui pour le relever : « Noble Malek Adhel, que ne suis-je maîtresse d'en disposer, vous ne l'attendriez pas long-temps. » Il la remercia par un regard plein de gratitude, et se tourna pour saluer Mathilde, qui était à demi-cachée derrière le siége de la reine. Debout auprès d'elle, Lusignan, d'un air fier et dédaigneux, semblait insulter aux hommages du prince; et celui-ci, outré de retrouver toujours cet

odieux rival à côté de Mathilde, ne pouvant contenir l'amertume de son cœur, et n'osant la révéler, regarda Mathilde d'un œil si sévère et si triste, que dans le trouble qu'elle en ressentit, elle laissa retomber la main qu'elle avançait vers lui, et une larme vint mouiller sa paupière. Malek Adhel le vit; saisi de repentir, il s'accusait déjà, se disant en lui-même que le tort d'affliger Mathilde était au-dessus de tous ceux qu'il lui supposait; mais il fut bientôt interrompu dans ses réflexions par le bruit des instruments de joie qui annonçaient que les danses allaient commencer. Lusignan, comme vainqueur des joûtes, avait seul les honneurs de la fête; c'était à lui qu'appartenait d'ouvrir la riante cérémonie, et de choisir le premier parmi les dames: il prit la main de Mathilde, et la conduisit au milieu de l'immense salle; tous les regards étaient sur eux. Lusignan avait quitté sa pesante armure; un riche et court manteau couvrait ses épaules, de légers éperons d'or ornaient ses pieds, et sur son front désarmé éclatait une vive et

brillante joie. Son corps souple et agile se prêtait avec grâce à tous les mouvements d'une danse grave, et jamais il n'avait paru avec tant d'avantages qu'en ce moment, où il joignait à la gloire du triomphe, le plaisir d'être auprès de Mathilde, et le plaisir plus doux d'affliger son rival. Néanmoins sa satisfaction n'était pas pure et entière; car il ne pouvait se dissimuler avec quelle peine la princesse d'Angleterre se prêtait à ce que l'étiquette des cours et les ordres de son frère exigeaient d'elle. Forcée d'accepter la main de Lusignan, et de se montrer seule avec lui au milieu d'une foule immense de spectateurs qui les unissait dans ses applaudissements, la profonde mélancolie empreinte dant ses regards et la langueur de ses mouvements, disaient assez que la place qu'elle occupait n'était pas celle que son cœur aurait choisie si elle avait été libre de n'écouter que lui. Cependant la répugnance qu'elle éprouvait ne pouvait altérer ses attraits ni diminuer ses grâces; la danse sérieuse convenait parfaitement à la di-

gnité de son maintien : l'abandon que la tristesse jetait sur ses manières, leur donnait un charme de plus, et imprimait à toute sa personne cette grâce divine et morale qui vient de l'intérieur, et pare la beauté du corps de la beauté de l'ame.

Un triple rang de spectateurs assis sur de riches gradins, vêtus des plus somptueux habits; le feu éblouissant des lumières, des dorures, des cristaux taillés en girandoles et en colonnes; le bruit des instruments de joie; des fanfares guerrières; la beauté des dames, la valeur des chevaliers, et l'éclat de tant de sceptres réunis, jetaient sur cette assemblée une pompe et une magnificence auxquelles le monde n'avait encore rien vu de comparable. Mais que tous ces vains et brillants spectacles touchent peu un cœur vraiment occupé! Au milieu de ces royales grandeurs, Malek Adhel ne songeait qu'à Mathilde, n'entendait qu'elle, ne desirait que lui parler un moment; s'il s'enorgueillissait de la voir si belle, de la voir élevée au-dessus de toutes les beautés de l'univers,

il s'indignait qu'aux transports d'admiration qu'elle excitait, on osât joindre le nom de Lusignan, et que cet arrogant souverain eût le droit de tenir de son triomphe, la faveur de se placer auprès d'elle dans le banquet fastueux qui succéda aux autres plaisirs.

Cependant, quand les danses folâtres et bruyantes succédèrent aux danses graves et sévères, Mathilde revint se placer auprès de la reine; l'assemblée, dont elle charmait les yeux, osa manifester le desir de la revoir danser encore, et de voir Malek Adhel remplacer Lusignan dans l'honneur de la conduire. Le prince, charmé, vole vers elle, lui prend la main; la vierge se lève, et ce visage, pâle et mélancolique, est animé tout-à-coup des plus vives couleurs et d'une douce joie: Lusignan, furieux, accourt et les sépare, mais pas si promptement pourtant que Mathilde n'ait eu le temps de glisser dans la main du prince un billet et une clef. Malek Adhel interdit, et du don qu'il reçoit et de l'audace de Lusignan, demeure un moment

immobile; Lusignan s'écrie que son triomphe lui a donné le droit d'être en ce jour le seul chevalier de la princesse, que nul ne peut le partager avec lui; « et si j'étais d'humeur à le céder, ajouta-t-il d'un ton menaçant en regardant Malek Adhel, crois-tu que ce soit pour toi que je le voulusse faire? » Le prince frémit de colère, et, rendant menace pour menace, il répond : « Tu fais bien, Lusignan, d'user de ton droit aujourd'hui, car je jure que c'est le dernier jour de ta vie où je t'en laisserai jouir; demain, je pourrai combattre; demain, pour être vainqueur, tu ne me feras pas ordonner par tes rois de demeurer oisif, et nous verrons demain, et durant le reste des jeux, lequel des deux sera assis aux côtés de l'illustre Mathilde. » Il dit, et s'éloigne; et s'il n'en dit pas davantage, c'est qu'une confuse et inexprimable joie remplit tellement son cœur, qu'il n'y peut rester aucune place pour la colère; et s'il s'éloigne si promptement, c'est que le mystérieux papier qu'il tient, la clef qui y est jointe, lui promettent des biens qu'il

ne touche encore que par la pensée, et dont il est accablé. Osera-t-il croire tout ce qu'il suppose? Obtiendra-t-il tout ce qu'il attend? Que va lui dire ce papier? Et cette clef, source de toutes les plus ravissantes espérances, où est-elle destinée à le conduire?

A peine est-il hors de la vue du camp, qu'il précipite ses regards sur le billet de la princesse : c'est la première fois que les traits de cette main chérie viennent s'offrir à lui; et quel amant vit jamais sans émotion l'écriture de la beauté qu'il aime? Il ne peut commander à son impatience: d'une main tremblante il brise le cachet, et lit ce qui suit :

« Demain, aux premiers rayons du » jour, cette clef vous ouvrira le monu» ment où reposent les cendres du grand » Montmorency : c'est là que vous trouve» rez Mathilde. »

Malek Adel doute s'il veille : un rendez-vous! Il est trop heureux pour songer à être surpris; mais s'il était moins heureux, peut-être serait-il surpris de la dé-

marche de Mathilde. En effet, quel motif a pu inspirer à cette jeune et timide vierge la hardiesse de proposer un rendez vous? Ah! sans doute, ce cœur pur et religieux n'a pu concevoir une si téméraire pensée, qu'avec la vue d'un grand bien à faire et d'un important devoir à remplir. Maintenant elle connaît assez le monde pour savoir qu'une pareille conduite la compromettrait étrangement, et la modeste Mathilde craint beaucoup de mal faire aux yeux des hommes, et de s'attirer leur censure; mais la pieuse Mathilde craint plus encore de mal faire aux yeux de l'Éternel, et de mériter le reproche d'avoir mis le respect humain au-dessus des lois divines: c'est pour y obéir, bien plus que pour obéir à son amour, qu'elle s'est déterminée à entretenir Malek Adhel en secret. Elle a de grands sacrifices à lui demander, des sacrifices qui ne peuvent être retardés d'un jour, et d'où dépend peut-être le salut éternel de ce prince. Devant de si hautes considérations, elle a dû faire taire les bienséances ordinaires, et c'est parce

qu'elle a commencé par n'écouter que sa conscience, indépendamment de son cœur, qu'elle permet ensuite à son cœur d'être satisfait des conseils de sa conscience.

Cependant, malgré la pureté, j'ai presque dit la sainteté de ses intentions, quand le jour naît, et que le moment d'aller joindre Malek Adhel approche, sa pudeur s'étonne et s'alarme; elle hésite, elle balance, et c'est bien plus le devoir que l'amour qui lui donne le courage de partir.

Elle sort de Ptolémaïs, à l'heure où le soleil commence à faire disparaître la rosée; elle monte dans son char; ses femmes et ses gardes l'entourent; ce n'est que surveillée par ce nombreux cortége, que Richard lui permet d'aller respirer l'air à quelque distance de la ville, et même il a sévèrement défendu de laisser jamais approcher d'elle aucun chevalier, fût-il chrétien ou musulman, sans excepter Lusignan lui-même.

Elle dirige sa promenade vers le tombeau de Montmorency; le char s'arrête, et les gardes se placent alentour pour écar-

ter tout indiscret ; les femmes de la princesse l'accompagnent jusqu'au pied du monument : comme son cœur palpite en songeant que Malek Adhel est là, et que ce funèbre édifice, qui couvre les cendres du héros qui n'est plus, couvre aussi le héros qu'elle aime ! Elle s'approche de la porte, elle va la pousser ; un frémissement universel la saisit et l'arrête : « O mon Dieu ! dit-elle en tombant à genoux, si l'amour a troublé ma raison et séduit ma conscience, si c'est l'amour qui me conduit ici, si c'est pour voir, pour entendre Malek Adhel, plutôt que pour vous faire voir, vous faire entendre à son cœur, enfin, dans les motifs qui me guident, si votre œil perçant découvrait une faiblesse, et si je devais sortir de ce lieu avec un repentir, ne permettez point que je passe le seuil de cette porte ; ôtez-moi la vie ; je la quitterai sans murmure, car je crains bien moins de mourir que de vous offenser. » Cette fervente prière rend à Mathilde toute sa force et sa vertu ; soutenue par le bras de Dieu, elle ne craint plus

rien, et se sent supérieure aux faiblesses de son cœur; elle se retourne vers ses femmes, et leur dit : « Laissez-moi seule ici quelques instants; ne troublez pas mes méditations; je vais prier pour la prospérité de la foi et la conversion des infidèles. Les femmes ne s'étonnent point de cet ordre; elles sont habituées à lui voir faire de longues retraites sous le cénotaphe de Montmorency, dont elle et l'archevêque de Tyr ont seuls la clef. En partant, Guillaume lui remit celle qu'il possédait, et il était loin de soupçonner qu'elle fût destinée à passer entre les mains de Malek Adhel. Mais Mathilde a cru devoir le faire, et, en ouvrant la porte, elle ne pense pas que Guillaume lui-même blâmât sa démarche. Elle entre d'un pas tremblant; elle s'enfonce sous les lugubres ombres de ce monument, où repose le plus grand des chevaliers français; tout l'intérieur est tendu de noir, et une magnifique lampe d'argent l'éclaire nuit et jour : c'est à la lueur de ses pâles rayons qu'elle aperçoit Malek Adhel; il l'a reconnue; il se précipite;

l'amour, la joie, l'émotion, l'empêchent de proférer des paroles suivies; mais sa joie va se manifester par des acclamations : elle se hâte, par un signe expressif, de lui imposer silence; il obéit, et se tait; mais son cœur ne peut se taire; il exprime le délire de sa félicité avec des transports, des regards et des larmes; la chaste vierge se recule, baisse la vue, et, d'une voix recueillie, lui parle ainsi :

## CHAPITRE XXXIX.

« Malek Adhel, vous devez croire que ce n'est point pour écouter votre amour, ni pour nous livrer à de tendres joies que je suis venue ici ; ce serait profaner les tombeaux, insulter à la mort. Les paroles qu'on fait entendre auprès d'un cercueil doivent être saintes, sévères et solennelles comme lui. » En prononçant ces mots, Mathilde avait mis en effet tant d'austérité dans son maintien et sa physionomie, que Malek Adhel en fut frappé. Ce que les images de la mort n'avaient pu faire, fut produit à l'instant par l'accent de Mathilde, et aussitôt qu'elle eut parlé, les pensées voluptueuses qu'il avait osé nourrir jusque dans cet asile du trépas, s'évanouirent pour faire place à une crainte res-

nouveaux droits à sa reconnaissance, à l'estime des chrétiens, à ma tendresse; et quand l'univers apprendra que tu as délaissé de vains triomphes pour sauver un vieillard, crois-tu que ta gloire y perde? et quand tu te présenteras au conseil des évêques, comme libérateur de Guillaume, crois-tu qu'il sera moins disposé en ta faveur que si tu t'y présentais comme vainqueur de Lusignan? Et quand toutes ces récompenses humaines te manqueraient, ta conscience, Dieu et l'amour de Mathilde te manqueront-ils?.... — Je pars, interrompit le prince, en se mettant à genoux devant elle: ô fille du ciel! tu m'ouvres un nouveau monde où je sens qu'il y a quelque chose de mieux que le plaisir, et où la vertu a une volupté supérieure à celle de l'amour même. Mathilde, si vous n'êtes pas une femme unique, s'il y en a d'autres qui vous ressemblent en Europe, je ne m'étonne plus des hommages qu'on leur rend et de l'empire qu'elles y exercent. Comment ne pas voir une créature toute divine dans la beauté à laquelle

n'est rassasiée d'éclat et de succès, et qui, en gonflant l'ame de biens périssables, l'empêche de se nourrir des biens éternels. O Malek Adhel! qu'est-ce qu'un triomphe contre Lusignan? n'en avez-vous pas remporté cent fois de plus glorieux? et quel fruit en avez-vous recueilli? Mais un triomphe sur vos propres penchants, un triomphe du devoir sur les plus impétueux desirs, un triomphe de la vertu sur la gloire elle-même, ceux-là peut-être vous sont encore étrangers, et cependant ils demeurent toute la vie, et nous suivent même au-delà. Malek Adhel, que t'importe d'humilier Lusignan? sa chute est-elle digne de ce que tu sacrifierais? et ne seras-tu pas bien plus grand en t'élevant au dessus de toi-même qu'en t'élevant au-dessus de lui? Crois-moi, abandonne des combats dont la victoire t'est assurée; consens même, s'il le faut, à ce que Lusignan reçoive de ma main une nouvelle couronne, et, sûr de mon cœur et de mon éternel amour, cours les mériter davantage en volant où l'humanité et la reconnaissance

surprise mêlée de colère? Ai-je bien entendu? Si vos évêques vous donnaient à moi, je n'aurais pas encore vaincu tous les obstacles, et j'aurais la douleur, douleur aussi terrible qu'inattendue, d'en trouver un dans votre cœur. — Hélas! reprit elle, je crains bien que vous ne l'y trouviez pas; je suis faible, l'amour est puissant, et vous êtes bien près de Dieu dans mon ame; mais écoutez, Malek Adhel, écoutez quel motif m'a conduite ici. Vous ignorez pourquoi l'archevêque de Tyr n'est point à Ptolémaïs; vous ignorez les obligations inouïes que vous avez à ce digne prélat: s'il a quitté la cour et ses grandeurs, s'il a déposé sa mitre et sa pourpre, c'est pour vous qu'il l'a fait. Entraîné par sa charité, soutenu de sa vertu et de son Dieu, il a pris seul la route de Césarée pour vous voir, vous parler, et employer toute l'ardeur de son éloquence à vous faire goûter la parole de vérité. — Quand j'ai quitté Césarée, l'archevêque n'y avait point paru encore, répartit le prince. — Et cependant, ajouta Mathilde, il était parti plu-

amour. Ah! sans doute à ce serment, la joie des bienheureux est descendue un moment dans leur ame; car, qu'est-ce que la joie des bienheureux, sinon cet éternel amour? Cœur humain, te voilà donc comme Dieu t'a fait, avec tes oppositions et tes contrastes, ayant autant de larmes à donner à l'excès du bonheur qu'à l'excès de l'infortune; si faible que, quand la volupté t'accable, à tes plaintes, à tes gémissements, on dirait que tu te meurs d'angoisse; et si grand, qu'aucune chose de la terre ne peut te suffire ni te remplir, et qu'à moins que le ciel ne s'y place tout entier avec ses biens incompréhensibles et son éternelle immensité, il y reste toujours du vide!

Mathilde se préparait à sortir du tombeau et à retourner à Ptolémaïs avec tout son cortége, afin de rendre à ce lieu sacré la solitude dont ce prince avait besoin pour s'éloigner à son tour, lorsqu'un bruit soudain se fit entendre à la porte. « Qu'est-ce? s'écria la princesse effrayée. — C'est moi, répondit une voix qu'elle reconnut à l'instant pour celle de Bérengère; je suis

pensait autrement, je n'aurais point de peine à penser comme l'archevêque de Tyr. Pars donc, Malek Adhel, va chercher Guillaume; il t'aime comme l'enfant de ses entrailles; il donnerait son sang pour ton salut; et cette secrète tendresse, que tes vertus ont obtenue de sa grande ame, le disposera sans doute à une indulgence que les autres évêques n'auraient point; Guillaume nous soutiendra, si tu es chrétien dans le cœur; peut-être sera-t-il satisfait, peut-être attendra-t-il du temps et de mon influence une plus entière conversion; peut-être, enfin, m'ordonnera-t-il des choses auxquelles je n'oserais consentir sans lui...— O Mathilde! interrompit le prince avec impétuosité, dis-moi donc quelle inconcevable magie s'attache à tes discours? Oui, malgré les réserves de ta modestie, je crois avoir entendu ton cœur; et maintenant mon sang bouillonne et ma pensée dévore les instants, les distances; il me semble même que je suis impatient de te quitter. — Adieu donc,

à ton lit de mort; et que tes larmes, tes voeux et ton sang soient le lien qui unisse et réconcilie Malek Adhel avec Dieu. »
A ces mots, le prince s'agenouilla aussi près du cercueil, et dit : « Illustre héros, toi, dont j'admirais la vie et dont j'honore la cendre; toi, dont le trépas m'a coûté des larmes et dont l'amitié m'eût été si chère; toi, enfin, à qui seul je pouvais pardonner d'aspirer à la main de Mathilde, parce que seul tu m'en paraissais digne, sans doute il reste autre chose de toi que cette poussière insensible : ah! de ce séjour inconnu que tu habites, daigne, daigne parler à mon cœur, et lui apprendre comment il pourra concilier l'honneur, l'amitié et l'amour. »

Après une longue pause, Mathilde lui répondit d'une voix plus calme, et en se relevant : « L'archevêque de Tyr vous en instruira : hâtez-vous de le joindre; partez à l'instant même sans retourner au camp, sans le dire à Saladin; Saladin pourrait vous retenir, et un jour de délai peut tout

altération de ses traits, la reine lui demande quelles sont les sombres méditations qui ont pu la changer ainsi; mais trop de frayeurs troublent encore l'ame de la vierge pour qu'elle ait la force de répondre : elle regarde Bérengère, essaie de sourire; ses lèvres se refusent à ses efforts, et elle est obligée de s'asseoir pour calmer ses sens éperdus. Richard l'examine attentivement : « Jamais, dit-il, on ne se plut autant dans les tombeaux, et on n'en sortit avec tant de peine et d'effroi; quel est donc le charme qui vous y retient et les pensées qui vous y occupent?» Il s'avance alors sous le mausolée : Mathilde frémit; elle voit un abîme devant elle, et la destruction s'élever à ses côtés; si Malek Adhel dit un mot, s'il laisse échapper un soupir, si l'inflexible Richard l'aperçoit, rien ne pourra arrêter l'impétuosité de sa colère; il plongera son épée dans le cœur du prince, et les gouffres de l'enfer s'ouvriront pour recevoir leur proie. Ah! plutôt que de laisser consommer sa perte, elle est décidée à tout braver; elle

s'élancera au-devant du héros qu'elle aime; elle lui servira de bouclier; pour que Richard atteigne ce cœur généreux, il faudra qu'il perce celui d'une sœur, et peut-être reculera-t-il devant son propre sang. Déterminée ainsi, elle se lève, s'approche, écoute, prête à voler au moindre bruit; mais elle n'entend rien; tout est tranquille, et Richard reparaît bientôt avec un air calme, qui l'instruit assez qu'il n'a rien découvert; il sort, ferme la porte, prend la clef, et dit à sa sœur: « Vous ne rentrerez plus ici, Mathilde; les impressions que ces images font sur vous sont trop vives pour être renouvelées, et tant de tristesse ne convient pas au sort qui vous attend. Dites donc adieu à ce monument; car je jure que vous ne reverrez plus les lugubres objets qu'il renferme. » Richard, en prononçant ces paroles, ne sait point le mal qu'elles font à sa sœur, ni quel sinistre pressentiment elles confirment: sans être coupable, elle vient presque d'éprouver les terreurs du crime; sans avoir rien perdu, elle éprouve maintenant

celles du désespoir. L'infortunée dévore sa douleur en silence, et, élevant seulement vers le ciel ses yeux mouillés de larmes, elle y cherche celui qui peut seul l'entendre, l'excuser, et lui prêter des secours pour ce qu'elle espère, ainsi que des consolations pour ce qu'elle craint.

## CHAPITRE XL.

Dans le courant de cette journée, les jeux recommencent, et le champ d'honneur s'ouvre pour les Musulmans. Saladin vient prendre sa place accoutumée; mais Malek Adhel n'est point auprès de lui. Chacun s'étonne et ne sait qu'augurer de son absence. Comment se peut-il que là où il y a un triomphe à obtenir, un rival à humilier, et un prix à recevoir des mains de la princesse d'Angleterre, Malek Adhel tarde tant à paraître? Par considération pour ce grand prince, et les prières de Saladin, on suspend encore quelques heures l'ouverture du tournois. Durant cette attente, tous les regards se tournent vers Mathilde, afin de découvrir sur son visage les traces de ses sentiments secrets; mais elle a repris sa sécurité, la terreur de ses

pressentiments s'est effacée, et, satisfaite de la générosité et du dévouement de Malek Adhel, elle est bien plus près de se réjouir que de s'affliger de son absence. Lusignan s'approche d'elle, et, d'un air ironique, il lui dit : « Malek Adhel est bien lent, madame, à venir exécuter ses menaces, et bien peu empressé de justifier cette confiance qui ne lui permettait pas de douter hier qu'il n'obtînt le prix aujourd'hui : si c'était une grande présomption à lui d'en être si sûr, c'était le moindre de ses devoirs de venir le disputer. — Sire, reprit la princesse avec une froide dignité, Malek Adhel est trop connu pour qu'il soit permis d'en mal penser, et la récompense due à un si noble caractère, c'est d'être sûr que quand il ne remplit pas un devoir ordinaire, c'est qu'il en remplit un plus grand. »

Elle dit et s'éloigne : Lusignan demeure confondu ; il s'approche de Richard, et lui demande s'il est sûr que sa sœur n'ait reçu aucun message, aucune visite de Malek Adhel ; le roi l'affirme. Néanmoins, Lusi-

gnan doute encore; car l'amour jaloux est pénétrant, et il se souvient du jour où le prince fut introduit chez Mathilde, à l'insu de Richard. Mais il est arraché à ses sombres réflexions par le bruit des fanfares, qui annoncent que le temps désigné pour attendre Malek Adhel, vient d'expirer, et que les juges du camp ont levé les barrières : la gloire brille, les guerriers volent; et en ce jour de réunion, les Musulmans se mêlent aux chrétiens, et le combat devient plus vif et plus acharné que la veille; contre quelques-uns, les Sarrazins ont l'avantage; Kaled renverse les plus valeureux chevaliers; mais Lusignan le renverse à son tour, et finit par l'emporter sur tous: il est une seconde fois couronné des mains de la princesse; il l'est encore le lendemain et les jours suivants. Cependant tous les esprits sont en fermentation; Saladin commence à s'inquiéter vivement de l'absence de son frère; il ne peut y trouver aucune cause. Abandonner toutes les victoires à son rival, s'éloigner du théâtre où ses destinées se dé-

sident, et de l'objet dont son cœur est épris, paraissent au sultan des choses si étranges, que son amitié s'alarme de la seule explication qu'il y peut donner ; il connaît Malek Adhel, l'impétuosité de son courage et la violence de ses passions; il sait que le monde n'a point d'obstacle capable de l'arrêter : Malek Adhel serait-il perdu pour le monde et pour lui ? Tandis que cette terrible pensée déchire son cœur fraternel, et que, par ses ordres, des émissaires volent de tous côtés sur les traces du prince, le temps fuit et le jour approche où le conseil des évêques doit prononcer l'arrêt qui décidera des destinées du monde. Le plus profond secret enveloppe leurs discussions, et ces pères vénérables n'ont laissé pénétrer à personne de quel côté ils feront pencher leurs saintes balances. En vain Lusignan a-t-il cherché à le découvrir; en vain, pour se faire des partisans parmi eux, a-t-il remué sourdement toutes les intrigues; en vain leur a-t il rappelé souvent que c'était à lui qu'ils devaient l'auguste mission dont la chrétienté

les avait chargés; il n'a pu réussir à surprendre leur religion, ni à altérer la droiture de leurs jugements : plus ils reconnaissent l'importance du fardeau dont on les a honorés, et la confiance qu'on a eue en leurs lumières, plus ils veulent s'en montrer dignes. Ce n'est pas seulement de l'intérêt politique de deux empires dont ils s'occupent, c'est de la cause du ciel; ils sont les arbitres de la foi; ils travaillent pour Dieu, et cette grande pensée, qui les élève si haut, les a dépouillés de toute faiblesse humaine. Lusignan s'en étonne, et se trouve ainsi déçu dans ses espérances. En proposant ce conseil, il avait bien calculé tout ce que la dissimulation et la flatterie ont de puissance sur l'esprit des hommes, et il ne s'était pas trompé; mais ces hommes étaient des chrétiens; et des chrétiens, animés du véritable esprit de leur loi divine, sont plus que des hommes : voilà ce qu'il avait trop oublié.

Cependant il ne se rebute pas, il sait que l'archevêque de Nazareth et l'évêque de Bethléem détestent les infidèles; qu'ils

sont, après Guillaume, les plus éloquens pères de l'église, et il croit pouvoir compter sur eux. Il voudrait bien que Richard employât son crédit sur les évêques de son royaume, pour les éloigner de tout esprit de conciliation; mais il n'ose lui proposer de les séduire; il respecte trop le caractère de Richard pour lui parler de semblables moyens, et craindrait même d'altérer son amitié en lui laissant voir qu'il en fait usage: du moins il tire parti de la brusque franchise du roi, il sait lui faire déclarer publiquement, en plusieurs occasions, que le conseil l'obligerait en prononçant un refus, et parvient même à obtenir de son amitié, de presser la fin de cette assemblée; car il craint que si Guillaume y paraissait, il n'entraînât tous les avis en faveur de Malek Adhel, et un pressentiment confus lui crie que Guillaume est près d'arriver. Enfin il a paru ce jour où la décision va se prononcer, où la trève va être changée en paix ou en guerre, où Mathilde va connaître son sort; dans douze heures elle n'aura plus d'espérances à

nourrir, ni de changements à attendre; dans douze heures, tout sera fini pour elle. Ce jour terrible se passera-t-il, comme les précédents, dans un lugubre silence, sans qu'aucune voix lui révèle, l'instruise du sort de Malek Adhel et de l'archevêque? C'est maintenant que son ame est agitée, et que sa physionomie dit le secret de son ame. Si elle osait, elle se repentirait d'avoir exigé du prince d'aller à la recherche de Guillaume; mais son intention était trop pure, pour qu'au prix de son malheur même, elle se permette de la condamner. Elle s'efforce de résigner son ame, et de vaincre la douleur comme elle a vaincu le plaisir; mais cette victoire est plus difficile, et ce n'est pas l'affaire d'un moment que de la remporter: aussi, au sein même de la prière, souvent l'amour la distrait, la domine, et, sans y penser, elle s'écrie: «O mon souverain bien! qui rompra mes liens, et me donnera des ailes pour voler jusqu'à toi? jusques à quand différeras-tu à venir me rendre la joie, et me retirer du vide affreux où je suis?

Hâte-toi, car je porte avec douleur le poids de ton absence, et je t'aime de telle sorte que mon cœur se perd en toi, et ne peut plus desirer d'autre bien. » Mais à peine a-t elle entendu les accents passionnés qui lui échappent, qu'elle rougit, s'humilie et les rétracte. Cependant à mesure que ses espérances s'affaiblissent, elle croit sentir que son amour augmente, et jamais il n'eut plus de force que dans ce jour, où elle va peut-être recevoir l'ordre d'y renoncer. Que de différentes tristesses affligent son ame! le prix réservé pour le dernier combat, ce prix, le plus précieux de tous, est le portrait de Mathilde elle-même. Faudra-t-il qu'elle soit réduite à la honte de le donner à Lusignan? Hélas! quand elle a consenti qu'il fût fait, elle croyait qu'il aurait un autre maître. Bérengère la surprend dans le tumulte de ces diverses agitations: sous le prétexte de la conduire au tournois, elle vient la plaindre et partager sa peine. Mathilde s'assied auprès de la reine, pleure et se tait; ses cheveux et ses habits sont en désordre. Quoi-

que l'heure de la fête approche, elle ne peut se résoudre à insulter à sa propre douleur, en se parant de magnificence et d'éclat. Elle repousse les mains de ses femmes, et couvre de larmes amères le bandeau de pierreries dont on veut orner son front. En vain l'impatient Richard lui fait dire de se hâter; elle écoute le récit de sa colère avec indifférence, et ne tremble que de voir arriver la fin du jour. Il lui semble qu'elle la retarde en retardant l'ouverture des jeux, et comme on l'attend pour les commencer, elle est décidée à ne s'y montrer que le plus tard possible. Cependant le moment fatal où tous les prétextes sont épuisés, arrive enfin; il faut partir; elle n'a point cette hardiesse qui résiste ouvertement: la passion seule la donne, et la timide vierge a bien plus de tendresse que de passion. On l'entraîne comme une victime vers le lieu de pompe et de somptuosité, où tous les regards et les cœurs l'attendent. Hélas! dans un rang plus obscur, elle pourrait cacher dans l'ombre ses agitations et ses larmes; mais il faut que

les siennes soient exposées à tout l'éclat du jour et aux yeux de tous ceux qui l'entourent. Comme cette muette douleur qu'elle renferme dans son sein s'augmente par les sons belliqueux des instruments de joie et de victoire, et comme elle détourne ses regards avec amertume de tous ces visages où brillent la satisfaction, le plaisir et les douces espérances, plus charmantes encore que le plaisir; elle appuie son coude sur le balcon, penche doucement sa tête sur sa main, et, sans daigner jeter un coup-d'œil sur les combattants, qui ne regardent qu'elle, elle tient ses yeux constamment fixés vers le chemin de Césarée, qui est le seul lieu de la terre, maintenant, d'où lui peut venir un espoir ou une joie.

Jusqu'à ce jour, Saladin n'avait point combattu : accoutumé aux coups meurtriers des batailles, il ne l'était point aux exercices galants et guerriers de la chevalerie européenne, et n'avait point voulu compromettre son rang dans une lutte dont la défaite était une honte, et

dont la victoire n'était qu'un jeu. Cependant, en voyant ses plus valeureux capitaines toujours vaincus par Lusignan, ce roi présomptueux qui ose prendre devant lui le titre de roi de Jérusalem, maître de tous les prix, et prêt à s'emparer, en ce jour, du portrait de cette princesse destinée à l'hymen de Malek Adhel, il ne peut contenir plus long-temps son indignation et sa colère; du haut de son trône, il se lève et s'écrie : « Attends-moi, roi de Jérusalem, tu n'es pas vainqueur encore, et peut-être m'appartient-il de te faire perdre tous tes droits au prix de ce jour, comme au royaume dont tu portes le titre. » Lusignan, enivré de ses succès, regarde Saladin avec une orgueilleuse ironie, et lui dit : « Viens, superbe soudan, je suis fier de ton défi; viens, hâte-toi, et que le bruit de ta chute soit comme l'avant-coureur de celle de ton trône et de la fin de ton usurpation. » Saladin frémit de tant d'arrogance, et se précipite dans l'arène. Les voilà aux mains : jamais tant d'animo-

sité et de rage n'enflammèrent deux ennemis; la pointe émoussée de leur glaive sert mal leur ressentiment, et, à son défaut, ils voudraient que la violence des coups remplaçât le mal qu'elle ne peut faire. Tous les spectateurs sont émus; ils regardent en silence cette lutte terrible; Mathilde elle-même y donne toute son attention; elle ne se permet pas de faire des vœux pour Saladin, ce grand ennemi de Dieu, qui lui a jadis inspiré tant d'horreur; mais elle est bien sûre qu'elle en fait contre Lusignan : non, tout l'effort de son courage et la soumission de sa foi, ne pourraient la déterminer à vouloir qu'il devînt possesseur de son portrait. Longtemps le combat est égal et la victoire incertaine; mais Lusignan, habitué à ces sortes de jeux, en connaît toutes les ruses, ainsi que l'art de ménager ses forces. Saladin ne sait que porter des coups mortels, et, comme dans ce genre de luttes aucun ne le peut être, il épuise ses forces sans succès, et voit avec surprise qu'il

perd sa vigueur sans avoir obtenu le moindre avantage. Lusignan profite de l'imrudenc e de son ennemi; il tourne autour de lui, l'agace, l'irrite, esquive tous ses coups, lui en porte sans cesse de nouveaux; attend, épie l'instant favorable, le frappe à droite quand Saladin le croit à gauche, et au moment où le sultan lève le bras pour l'accabler de tout le poids de son épée, Lusignan fait volte-face, passe subitement derrière lui, le saisit avec adresse, l'enlève par le milieu du corps, le jette à terre et s'écrie : « Ainsi tombera l'usurpateur. » Un si beau coup de lance ravit toute l'assemblée; il s'en élève un transport d'enthousiasme: Lusignan va être couronné, lorsque tout-à-coup la princesse, d'une voix éclatante, s'écrie : « Voici le vengeur ! » A peine a-t-elle achevé ces mots, qu'elle tombe dans les bras de Bérengère, et que Malek Adhel, couvert de sueur et de poussière, sur un cheval ruisselant d'écume, arrive comme la foudre, s'élance d'un trait au-dessus de la

barrière, se présente à tous les regards, et voit avec horreur son frère abattu devant Lusignan. Celui-ci, désespéré de cette subite apparition, dont il prévoit toutes les suites, dissimule son dépit, et, d'un air froidement dédaigneux, s'écrie : « Tu viens bien tard pour me disputer la victoire. — Je viens assez tôt pour te l'arracher, répond le héros. O Saladin! console-toi, tu vas être vengé. » Et en ce moment, irrité de la honte d'un frère qu'il aime, il songe davantage à lui qu'à Mathilde, et combat plus pour effacer son affront que pour obtenir le prix de la victoire. Il s'élance impétueusement; les éclairs jaillissent de sa main redoutable; il presse, il pousse son ennemi avec une telle valeur, que Lusignan, étonné, éperdu de la promptitude et de la rapidité de ses coups, se trouble, chancelle, et est prêt à tomber sans avoir combattu. Malek Adhel s'aperçoit de son désordre, s'arrête, et lui dit : « Remets-toi, Lusignan : pour te vaincre, je n'ai pas besoin de te surprendre. » A ces mots, les acclamations par-

tent de toutes parts; les chrétiens oublient que c'est un Musulman qu'ils applaudissent; et, devant tant de magnanimité, la religion a consenti à se taire un moment. Lusignan, témoin du triomphe que vient d'obtenir le caractère de son rival, voyant trop que sa vaillance lui en réserve un second; que, pour deux victoires, il ne lui aura fallu qu'un moment, et qu'une si brillante gloire va effacer tous ses triomphes, Lusignan ne prend plus conseil que de son désespoir; il s'abandonne en furieux: s'il ne peut plus vaincre, il voudrait mourir; car la mort hideuse et sanglante est à ses yeux un objet moins effroyable que Malek Adhel couronné des mains de Mathilde. N'ayant plus rien à ménager, il ose attaquer son rival, et c'est avec tant de violence et de rage, que si Malek Adhel pouvait être étonné, il le serait en ce moment. Jamais il n'éprouva une pareille résistance; ses armes retentissent sous les coups qu'il reçoit, et Lusignan enfin l'a forcé à reculer; mais, même en reculant, sa supériorité ne l'abandonne point. « Lu-

signan, dit-il, ta défaite n'est pas un jeu, je croyais n'avoir à combattre qu'un rival; tu rehausses ma gloire en m'apprenant que c'est un héros que je vais vaincre.»

A peine ces paroles sont-elles achevées, que, semblable à la flamme qui vole, consume et renverse, il s'est précipité sur Lusignan, et l'a terrassé à ses pieds. «Achève, lui dit ce triste monarque, et ôte-moi la vie comme tu m'as déjà ôté mon honneur, mon royaume et le cœur de Mathilde. — Lusignan, reprend le héros avec bonté, et en lui tendant la main, un instant de malheur doit-il effacer huit jours de succès, et ne peux-tu me pardonner de te ravir un prix que tu as ravi toi-même à mon frère, et à tous ceux qui ont osé se mesurer avec toi? — Eh! que m'importent mes triomphes passés, s'écria douloureusement Lusignan? empêcheront-ils que Mathilde ne croie qu'ils ne sont dus qu'à ton absence? Superbe Musulman, quelle fatalité inouïe t'a ramené aujourd'hui dans ces lieux, t'a jeté au milieu de ma gloire pour la ternir, et m'arracher avec elle le

portrait de l'illustre Mathilde? — Le portrait de Mathilde est le prix du combat, et je ne l'ai pas reçu encore! interrompit Malek Adhel; » et aussitôt, avec la même vivacité qu'il avait renversé son rival, il court aux pieds de la princesse : elle le voit, rougit, et, après l'avoir vu, elle le regarde encore; dans ce regard, elle a mis avec tout son cœur, ses inquiétudes, ses espérances et son amour; et, quoiqu'elle n'ait pas dit un seul mot, Malek Adhel n'a jamais été si sûr d'être aimé. Avec quel délice les bras de la vierge s'arrondissent autour du cou du héros pour y passer la chaîne où pend son portrait! avec quelle voluptueuse lenteur elle l'attache! qu'elle est heureuse et fière de pouvoir lui faire ce don aux yeux de tant de nations réunies! combien elle trouve qu'il a mérité davantage encore! et comme la tendre espérance qu'elle pourra un jour lui donner tout ce qu'il mérite, sait ajouter de charmes à sa beauté! On conçoit l'union de la pureté et de l'amour, mais dans le ciel seulement : comment les

yeux de Mathilde l'ont-ils dérobée au ciel? Prosterné devant elle, Malek Adhel profite du moment où elle se baisse afin de le relever, pour lui dire mystérieusement : « Guillaume sera demain ici; mais, avant son arrivée, un mot, un seul mot dans le tombeau de Montmorency. » Ce nom échappait à peine de ses lèvres, que Richard s'approche et l'interrompt; le reste des spectateurs sépare les deux amants; de tous côtés on interroge Malek Adhel sur la cause de son absence; il refuse de s'expliquer; mais, sur son front inquiet et soucieux, on ne voit poit éclater la joie de son triomphe. Bientôt Saladin, retiré dans sa tente, fait dire à son frère de le venir joindre. Malek Adhel obéit; il se retire; Lusignan, sombre, silencieux, et encore froissé de sa chute, baisse de farouches regards sur la terre et demeure seul à l'écart. Le bouillant Richard ne dissimule pas le mécontentement qu'il éprouve; la honte de son frère d'armes le touche sensiblement; elle a réveillé le souvenir de la sienne, et il ne peut endurer la pen-

sée d'une alliance avec celui qui les a humiliés tous deux. Une sorte de consternation règne dans cette noble assemblée ; chacun semble agité de sombres pensées, et Mathilde n'est pas celle dont le cœur est le moins occupé. Guillaume arrive demain, lui a dit Malek Adhel, et cependant le conseil des évêques va se terminer ce soir : il faut qu'elle l'empêche, il faut qu'elle annonce ouvertement le retour de l'archevêque ; oui, il le faut, quelles que soient les dispositions du conseil : favorables au prince, elle a besoin de l'aveu de Guillaume pour les adopter ; contraires au prince, elle a besoin de la présence de Guillaume pour les adoucir. « Mon frère, dit-elle à Richard, l'archevêque sera demain ici ; sans doute le rang qu'il tient dans l'église, et la haute réputation de sagesse dont il jouit, ne permettront pas au conseil des évêques, quand il n'a qu'un jour à l'attendre, d'oser prononcer sans lui. » A ce discours, Lusignan se lève tout-à-coup avec colère ; Richard prend un air sévère, et demande à sa sœur comment

elle peut affirmer que Guillaume sera le lendemain à Ptolémaïs. « Le prince me l'a dit, répliqua-t-elle en rougissant; sans doute il l'aura rencontré quelque part. » Les yeux pleins d'une noire tristesse, Lusignan dit à Richard : « Votre majesté permettra-t-elle que le conseil des évêques soit rompu? » Avant que le roi d'Angleterre eût eu le temps de répondre, les ducs de Bourgogne, d'Autriche, de Bavière, tous les princes et chefs s'écrièrent d'une commune voix, qu'il était d'une rigoureuse justice d'envoyer prévenir le conseil des évêques, du retour de Guillaume. Lusignan voulut répliquer; on ne le lui permit pas. « Mon frère, dit alors la princesse avec une respectueuse douceur, ne vous semble-t-il pas qu'un jugement ne peut être parfaitement juste et équitable qu'autant qu'il est sanctionné par la prudence de Guillaume? C'est elle qui, jusqu'à ce jour, a dirigé mes pensées et mes actions : m'abandonnera-t-elle à la plus importante époque de ma vie? Mon frère, consentez qu'on aille instruire le conseil

des évêques de la prochaine arrivée de Guillaume. — Vous n'avez qu'à y envoyer, répliqua Richard avec dépit; cette affaire vous intéresse plus que moi, et elle m'a donné trop de chagrin jusqu'à ce jour pour que je n'aie pas regretté souvent d'y avoir pris le moindre intérêt. » La princesse n'attendit pas un consentement plus obligeant, et se hâta d'envoyer un de ses pages avertir le légat du pape de ce qui se passait. Au bout de peu d'instants, les portes s'ouvrirent, et tous les prélats parurent. « Hé bien! mes pères, s'écria Richard, vous avez donc suspendu votre décision? — La prochaine arrivée de Guillaume et le desir de la princesse nous ont paru deux raisons si puissantes, répondit l'évêque de Nazareth, qu'une seule aurait suffi pour remettre notre jugement à demain. » Pendant ce discours, le légat regardait la princesse avec un mélange de pitié et d'attendrissement; et dans le courant de la soirée, s'étant trouvé près d'elle, il ne put s'empêcher de lui dire à voix basse : « Ah! mon enfant, qu'avez-

vous fait? » Puis il s'arrêta tout-à-coup. La vierge fut troublée; elle le regarda pour entendre la fin de sa pensée; il baissa les yeux pour l'en empêcher: alors elle s'efforça de contenir l'extrême émotion qu'avait fait naître le peu de mots que le légat venait de laisser échapper, et répondit d'une voix altérée: « Ce que j'ai fait, mon père: mon devoir, ce me semble; et j'espère que Dieu ne m'en punira pas. »



